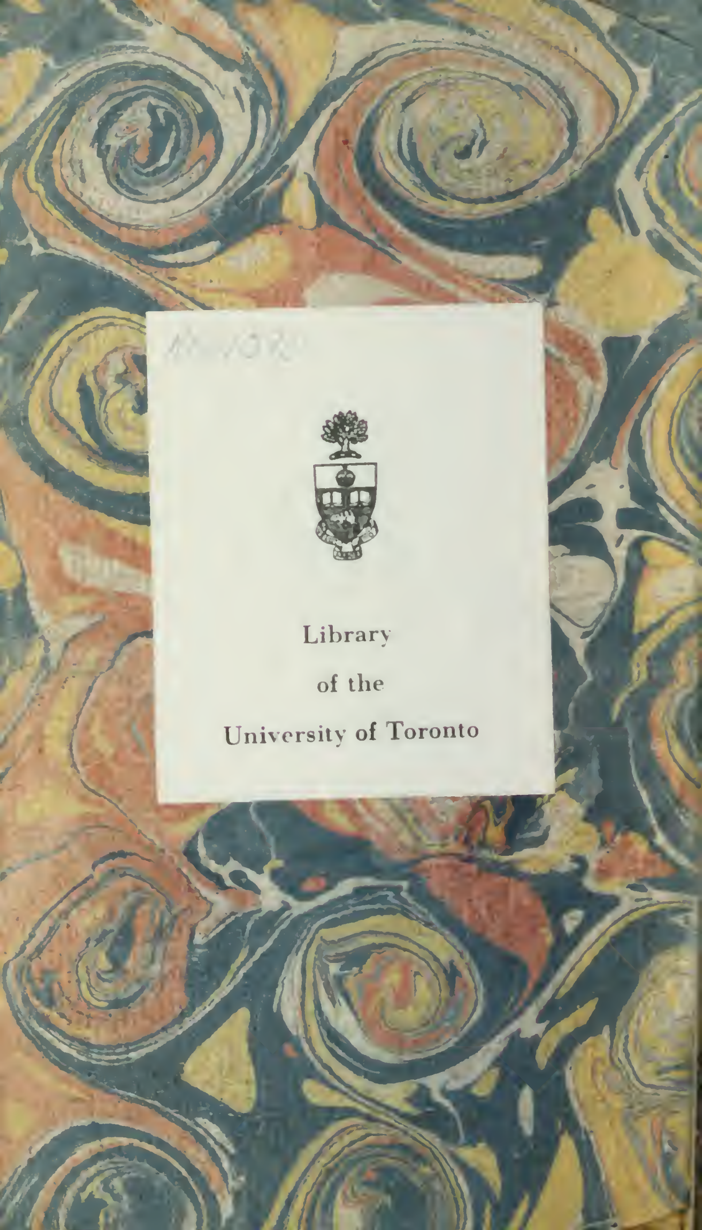




Library
of the
University of Toronto



Par Alex. Deleyre

La vie est écrite
par David Mallet
trad. de l'anglais
par Pouillet

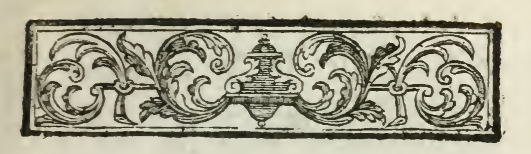
ANALYSE
DE
LA PHILOSOPHIE
DU CHANCELIER
FRANÇOIS BACON.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez ARTSKÉE & MERKUS;
& se trouve
A PARIS,
Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
PRAULT, Fils aîné, Quai de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-neuf.

M. D. C C. L V.



ANALYSE DE *LA PHILOSOPHIE* DU CHANCELIER *BACON.*

CHAPITRE PREMIER.

Le chemin de la Fortune, ou l'Art de parvenir.

L'ÉCOLE de la fortune ne sera jamais déserte, parce qu'on ne sçaura qu'après coup ce qu'il en coûte pour s'avancer. Il est vrai que le hazard peut tout sur la condition humaine; la faveur des Grands, l'occasion,

le bonheur de la naiſſance, une mort imprévue, un héritage inattendu ſont les reſſorts qui nous elévent: cependant on peut dire que chaque homme tient ſa fortune entre ſes mains.

Si la vertu a ſes difficultés, la fortune a ſes obſtacles; on trouve auſſi rarement un bon Politique, qu'un excellent Philoſophe: & il ne faut peut-être pas moins de génie & de rares talens pour faire une grande fortune, que pour être un ſublime Ecrivain, ou un modele de probité. Car il n'eſt pas queſtion de s'élever en chantant, comme l'aloüette; c'eſt l'eſſor de l'aigle qu'il faut prendre, ſoutenir ſon vol, parcourir les airs, meſurer la terre d'un œil ferme, s'abbattre à propos & ſaiſir ſa proie.

L'indépendance & l'avanta-

ge d'être ſoi-même paroît aux Philoſophes le don le plus ſublime & le plus approchant de la Divinité, ils renoncent à la fortune pour le plaiſir d'en contempler le vuide. Cependant pour un cœur vertueux qui ne chercheroit dans ſon élévation que la proſpérité du genre humain, l'étude de la fortune ſeroit d'une louable ſpéculation. Car ſi la fortune eſt déſirable, c'eſt parce qu'elle nous place dans la ſituation délicate de pouvoir être bienfaiſans, ſans craindre les ingrats. Comme il eſt eſſentiel d'être nourri d'une excellente morale, avant d'entrer dans la Politique, il faut auſſi de l'uſage & de la pratique du monde, pour amortir un peu la roideur de la Philoſophie.

Les vertus éclatantes conduisent à la gloire, les talens cachés menent à la fortune; on peut comparer le chemin de la fortune à la voie lactée. C'est un assemblage de petites vertus obscures qui n'ont pas de nom. L'art des expédiens, &, comme disent les Espagnols, la *Désemboiture* fait tourner à son gré la roue de la fortune.

Avant de vous mettre en chemin, connoissez les hommes, connoissez vous vous-même. Commencez par les Grands qui sont à la tête des affaires, consultez des amis sur leurs vertus & leurs talens; des ennemis, sur leurs vices & leurs défauts; des domestiques, sur leur humeur & leur caractere; & des confidens, sur leur maniere de penser. Etudiez-les vous-même, &

pratiquez vous une fenêtre pour lire dans les cœurs ; vous la trouverez dans leurs yeux. Le Proverbe a beau dire, Que les dehors ſont trompeurs ; l'ame ſe peint ſur le viſage, la diſſimulation même trahit ſouvent le caractere, les airs de commande s'oublient, & le naturel perce toujours à travers le maſque & l'enveloppe ; Tibere avoit un front contraint qui annonçoit la méfiance & qui l'inſpiroit.

Un homme ſe décele par ſes diſcours. Nous ſommes des enjoleurs qui nous vendons nous-mêmes. C'eſt dans les moments de trouble ou d'inattention que le caractere échappe. La colere & toute paſſion violente eſt une eſpece de queſtion qui nous arrache nos ſecrets. La vanité, cette enchantereſſe qui nous ſé-

duit, ne nous laisse rien de secret ; l'amitié, la foiblesse, l'intérêt, enfin tout conspire à nous faire paroître malgré nous ce que nous sommes.

On se manifeste par ses actions. Ceci ne regarde pas toutefois les gens en place, ils changent à tout instant au gré des circonstances ; tout autres, quand ils sont eux-mêmes, ils se métamorphosent en public & s'ajustent à toutes les formes que prennent les affaires ; de feu ou de glace, ainsi que le tems en ordonne. Mais on juge des actions par les intentions : car la ruse se manque souvent à elle-même pour un plus grand intérêt ; & tel qui vous paroîtra généreux par ses bienfaits, n'est rien moins que désintéressé dans ses vûes. Les petits services sont les jeux de

l'induſtrie, pour amuſer la pareſſe & pour endormir la méfiance.

Il eſt très-difficile de connoître les intentions d'un homme. Nous prêtons aſſez volontiers aux autres notre façon de penſer, & nous agiſſons avec tout le monde comme vis-à-vis de nous ſeuls ; excès de droiture qui mene bien loin au-delà du but. Ne diroit-on pas que tous les yeux ſont également perçans & clairvoyans ? On a beau ſupputer & compter, il ſe trouve toujours beaucoup moins d'argent, de prudence & de bonne foi qu'on ne penſoit. Ne jugez pas de ce qu'a fait un homme par ce qu'il a dû faire, mais plutôt par ce qu'il a pû faire, eu égard à ſon caractere ou à ſes talens ; celui qui ſaiſit bien la trempe des eſprits, tient

aussi la clé des cœurs. Les Princes suivent leurs inclinations, & les particuliers leur intérêt. Eh ! quelles seroient les vûes des Rois ? Tout cede à leurs désirs, l'exécution est aussi prompte chez eux que la volonté ; aussi ne sont-ils impénétrables que par leur inconstance. Vouloir donner une suite à leurs projets, c'est borner en quelque façon leur puissance, en leur imposant des régles & des systêmes comme au reste, des hommes. Mais un particulier n'est qu'un voyageur qui se propose un terme, ensorte qu'on peut voir tous les chemins qu'il doit prendre ; il y a de fausses routes qui l'écarteroient, on conclud raisonnablement qu'il les évitera : il n'y en a qu'une bonne, on suppose à son avantage qu'il s'y tiendra.

Avant de ſonder les hommes, il n'eſt pas inutile d'entendre ces gens déſœuvrés qui n'ont d'autre affaire que de tenir la liſte de tous les noms & le regiſtre de toutes les Anecdotes, ou ces eſprits intriguans qui ſçavent le compte des revenus & le deſſous des affaires; ils vous épargneront bien du tems. Mais approchez & ſuivez par vous-même ce labyrinthe inexplicable d'entrepriſes & d'intérêts, de ſyſtêmes & de conduite, de reſſorts, de paſſions, de chûtes & d'écarts. Ayez l'adreſſe de parler & de vous taire à propos, tantôt vous oublierez votre réſerve pour faire ſortir la liberté des autres, tantôt vous affecterez de la retenue & de la diſcrétion pour mériter des confidences. L'eſprit d'obſervation qui garde le ſilence

eſt le meilleur de tous, parce qu'il recueille ce qu'on ſeme, & qu'il conclud, tandis qu'on raiſonne, agiſſant & prévoyant tout à la fois. Ces eſprits qui ſont entiérement livrés à ce qu'ils font, tel que Montagne ſe dépeint, avancent beaucoup les affaires des autres ; ce ſont d'excellens Miniſtres, de parfaits Citoyens, mais leur fortune reſte en arriere, parce qu'ils ne peuvent ſonger à deux choſes. L'homme dévoué à ſon Prince, ou, pour mieux dire, à ſa patrie, eſt trop peu attentif à lui-même pour faire ſon chemin. Un autre écueil à éviter, c'eſt l'eſprit d'irréſolution au milieu de cette agitation perpétuelle de connoiſſances & de réflexions, qui, comme autant d'éclairs, nous dérobent les objets à meſure qu'ils les tirent des ténébres. Les

embrasser tous, c'est n'en saisir aucun ; n'ayez qu'un but, employez tout le reste comme des moyens.

La connoissance de soi-même est la perfection de la Morale & le chef-d'œuvre de la Politique. L'état dans lequel nous vivons, le rang que nous y tenons, sont ce qu'on appelle notre miroir politique, c'est-là qu'il faut nous contempler.

L'étude de soi-même n'est pas cette curiosité de l'amour propre qui n'a des yeux que pour lui ; c'est le courage & le discernement qui nous fait envisager & distinguer nos dispositions pour le vice & pour la vertu, nos talens & nos foibles, nos ressources & nos obstacles pour un genre de vie.

Considérez d'abord les mœurs de votre siécle, si elles ne vous

révoltent pas, livrez-vous au torrent, ſuivez le penchant de votre ame & le tourbillon de la fortune ; ſi votre caractere ne peut ſe plier au goût dominant, meſurez vos pas & marchez à l'écart.

Conſidérez les différens états de vie où la naiſſance & l'éducation peuvent vous deſtiner, & conſultez votre génie, avant d'en embraſſer aucun : ce qui perd un homme, & pour ſa fortune & pour ſa réputation, c'eſt de ſe jetter dans une profeſſion qui ne lui convient pas ; on ſe trompe, en confondant un certain goût avec de véritables diſpoſitions : un eſprit trop facile a du goût, & point de talent. Quittez donc à la premiere occaſion ce genre de vie où vous vous trouvez engagé par le choix d'autrui, avant l'âge

de la réflexion, & ſans cette liberté qui fait aimer à chacun ſes occupations.

Dès l'entrée de la carriere, meſurez-en d'un coup d'œil tout l'eſpace; voyez ſi elle eſt couverte de Contendans nombreux ou puiſſans; choiſiſſez une lice où les grands hommes ſoient rares; quels que ſoient vos talens, il vous ſera plus facile d'y percer. Céſar avoit du génie pour l'éloquence; mais dès qu'il eut entendu Ciceron, il quitta le Barreau & ſe jetta dans un nouveau champ où il ſentit bien qu'il éclipſeroit Pompée.

Ne formez pas vos liaiſons au hazard; cherchez des caracteres dont le rapport avec le vôtre vous aſſurent un commerce durable. Il faut à l'un des gens diſcrets & modérés, à l'autre des caracteres entreprenans.

Choiſiſſez vos modeles, & ne prenez pas quelques traits de reſſemblance pour une parfaite conformité. La grande faute de Pompée fut de ſe croire un autre Sylla, tandis que rien n'étoit plus oppoſé que le caractere de ces fameux Romains: l'un fougueux & violent, mais plein d'activité, couroit à ſon but par la voie la plus prompte : l'autre plus curieux de réputation, compoſoit tous ſes pas, avoit toujours les Loix devant les yeux, craignoit de s'expoſer, & perdoit à délibérer le tems d'agir.

Après la connoiſſance de ſoi-même, vient le talent de ſe faire connoître. Au défaut du mérite, montrez-en les apparences ; vantez donc vos vertus, vos talens, votre fortune même. Il en eſt de l'oſtentation

comme de la calomnie ; il en reſte toujours quelque impreſſion dans les eſprits, & l'eſtime de la multitude dédommage un peu du mépris des ſages ; maxime déteſtable dans la Morale, mais en revanche utile dans la Politique. On ne parle point ici pour les grandes ames à qui la vertu tient lieu de fortune.

L'amour propre eſt encore plus habile à cacher nos défauts, qu'à montrer nos vertus. Les paſſions ſe déguiſent à l'ombre des vertus limitrophes, ainſi la lâcheté ſe couvre ſous le bouclier de la douceur, & l'indolence ſous le voile de la modeſtie. Mais il n'y a peut-être pas de ſubtilité plus inſidieuſe que celle de défendre ſes côtés foibles, pour mieux ſauver ſes avantages, comme un Poëte

ne demande quartier que pour de méchans vers, & fait semblant d'abandonner les meilleurs à la censure. Cette impudence réussit quelquefois.

Ne paroissez ni trop empressé à offrir vos services, on croiroit les payer assez, en ne les refusant pas ; ni trop sensible à un bon accueil, vous passeriez pour un homme sans expérience : on retranche alors de l'opinion qu'on s'étoit formée de vous, & l'intérêt se refroidit avec l'estime. Mais gardez-vous sur-tout de cette bonté d'ame qui vous expose aux outrages des mauvais cœurs ; si vous êtes dupe, on ne vous tient plus compte de votre affection. Soyez tout de miel comme l'Abeille, mais conservez toujours un éguillon pour la défense.

Il faut beaucoup d'art pour

ſe couvrir & ſe développer à propos ; cette profonde diſſimulation qui marche toujours dans les ténébres & qui va ſourdement a ſon but , aboutit à de grands inconvénients. On ne tend point perpétuellement des piéges , ſans y tomber ſoi-même tôt ou tard.

Il y a une Politique adroite qui ſe fait d'autant moins ſoupçonner , qu'elle marche tête levée. Sylla diſoit tout haut qu'il mettroit ſous ſes pieds la deſtinée des Romains ; il en vint à bout. Quand Auguſte tendoit les mains vers la ſtatue de Céſar , répétant ſans ceſſe qu'il envioit ſa mort au prix de ſa Couronne , le Peuple rioit de ſa folie : Que prétend ce jeune homme , diſoit-il ? Cependant il fut la dupe de cette ingénuité ; Auguſte devint le maître de Rome , & un

maître bien plus despotique que César. Pompée au contraire aspiroit à la même élévation par des voies dérobées, il ne réussit pas. Couvant son ambition dans le cœur, il attendoit que Rome tombée dans l'anarchie vînt se jetter entre ses bras & le forcer toute éplorée à prendre en main le timon de son Gouvernement. Ce fut en effet le premier Romain chargé seul de tout le Consulat, mais il n'avança de rien : ses partisans les plus intéressés à seconder ses desseins, ne pouvoient les pénétrer ; enfin il fallut bien se déclarer & prendre le prétexte de contenir l'ambition de César, afin de satisfaire la sienne, en levant son armée au nom de la République. Tant il y a de lenteur, d'obstacles, & de malheurs à supporter dans le

chemin de la diſſimulation ! C'eſt une eſpece de vertu du ſecond ordre dans la Politique ; auſſi Tibere qui n'avoit que ſes artifices ténébreux en ſa faveur, étoit-il moins habile qu'Auguſte.

Le labyrinthe de la fortune eſt tortueux, il faut de la ſoupleſſe pour ne pas s'y perdre. Sçachez biaiſer, ſans gauchir, & vous accommoder avec les occaſions ; trop de roideur vous feroit tomber à chaque pas. Comment pouvoir être toujours le même, quand les circonſtances changent d'un inſtant à l'autre ? Caton le Cenſeur ne parvint, que parce qu'il avoit ſon eſprit à la main pour le plier au beſoin. Un caractere ferme, indépendant, & d'une rigueur inflexible, a plus de mérite que de bonheur ; il obtient

de l'eſtime ſans faveur.

Cependant il y a des hommes à qui l'expérience, la prévention & une ſorte de confiance qui ſemble tenir de l'inſpiration, donnent une conſtance & une obſtination qui réuſſit. Fabius, dit Machiavel, eut pluſieurs armées à combattre ; jamais qu'une maniere de les vaincre. Les tems & les lieux changerent, & ſon art fut le même, celui de la patience qui mine tout. Mais l'obſtination eſt ſouvent un défaut de lumieres qui nous fait manquer l'occaſion, parce qu'on ne l'apperçoit que par derriere, quand elle a paſſé. Vous êtes comme des Athlétes novices dans l'arene, diſoit Demoſthene aux Athéniens ; ils ne parent jamais qu'après le coup, & ne ſe couvrent que du côté où l'on vient de les frapper.

La présomption & la fausse honte gâte aussi nos affaires : on s'est trop avancé ; au lieu de battre en retraite, on veut à toute outrance rester maître du champ de bataille, on y périt. Cet aheurtement qui ne sçait point démordre, ni se déprendre, est la ruine des meilleures entreprises. Il faut que les ressorts de notre esprit suivent le mouvement des roues de la fortune.

Voici des maximes de détail.

1°. Jugez de la plûpart des choses, non par l'estime du Vulgaire, mais par le rapport qu'elles ont avec vous ; attachez-leur du prix, selon qu'elles vous seront utiles. On peut avoir un esprit de Logique qui voit les conséquences de chaque chose, sans avoir cet esprit de Mathématiques qui les réduit à leur juste valeur. L'un se croit au

faîte de la gloire, s'il a l'oreille du Prince ; l'autre se prétend au sommet de la fortune, parce qu'il est porté sur les aîles du Peuple. Tel mesure la commodité d'un poste sur la peine qu'il lui a coûté ; & tel apprécie l'importance d'une affaire par le tems qu'il y a employé. Autant de sources d'erreur, que ces considérations privées & rétrecies à un seul point de vûe.

On sçait ce que vouloit dire César, quand il disoit de Caton d'Utique : *Cet homme se faisoit une affaire de tout.*

Vous vous croyez en passe, parce qu'un homme d'un nom ou d'un merite distingué vous protege ; illusion : ce n'est pas toujours un bel instrument qu'il vous faut, mais un outil commode & maniable. Quand vous

recommandez vos intérêts à quelqu'un, n'examinez pas tant ſon rang que ſon habileté, ſon crédit que ſon affection, s'il ſe prête aiſément, que s'il fait du choix dans ſes engagemens.

Il y a des moyens indirects & de préparation pour s'avancer, c'eſt d'écarter d'abord les obſtacles perſonnels qui nous arrêtent; tels ſont les travers de l'eſprit, les irrégularités de l'humeur, la force des paſſions & le foible des fantaiſies.

Il y a des reſſorts qui nous élevent par eux-mêmes; l'argent eſt comme le *véhicule* de toutes les affaires: quoique les véritables nerfs de la fortune ſont moins dans les richeſſes que dans l'induſtrie, l'activité, la conſtance & l'empire ſur ſoi-même.

Après l'éclat de l'or, vient celui

de la réputation ; mais il faut l'employer à tems : car dès que le crédit baiſſe, on ne le voit plus remonter. Enfin les honneurs attirent & captivent la fortune ; mais celle-ci marche plutôt avant les honneurs, qu'à leur ſuite. Le grand art de tout ce manége, c'eſt l'*Apropos*. On perd tout, en coupant le fil des choſes, ou en renverſant l'ordre des momens. On court au terme du premier vol & tout d'une haleine, c'eſt-à-dire, qu'on tombera d'épuiſement à moitié chemin.

2°. Ne luttez pas avec la deſtinée; ni contre le courant, c'eſt perdre vos forces & vos reſſources. Il faut après cela revenir ſur ſes pas, accablé de honte & de déſeſpoir, tenter une nouvelle route avec moins de courage ; au lieu que la mo-

dération nous eût ouvert d'autres issûes, & qu'on en eût rapporté du moins une réputation de sagesse & d'habileté, parce qu'alors tous nos petits succès auroient été mis sur le compte de notre industrie.

3°. Brusquez cependant l'occasion, quand elle ne vient pas; maîtrisez les événemens, plutôt que de vous laisser entraîner à leur cours. Rare assortiment de la prudence avec l'imagination! On saisira le moment de l'exécution; mais on n'est point heureux à concevoir, c'est-à-dire, qu'on est fertile en moyens, mais non pas en desseins. D'autres forgent mille projets, & n'en suivent aucun; malheureuse fécondité, qui nous réduit à l'indigence!

4°. Soyez avare du tems. Pourquoi voit-on que les professions les plus laborieuses, comme cel-

les de la Jurisprudence, de la Médecine, & les occupations des Gens de Lettres, sont les moins lucratives? c'est qu'elles nous dérobent trop de tems: on perd à rassembler des matériaux, ou à échaffauder, les momens précieux de bâtir; tandis qu'on s'use dans le cabinet, le bel âge, les jours de la faveur & de l'occasion se passent. Qui s'avance dans une République ou dans la Cour d'un Prince? Est-ce un homme d'Etat? Non: mais un intriguant sans emploi, qui n'a d'autre soin que celui de sa fortune.

5°. Imitez la Nature qui n'a rien fait en vain. Un bon Politique doit tirer parti de toutes ses démarches, lier & concerter si bien ses mesures, que jamais sa peine ne soit perdue. Un navire échoué laisse quelques débris où l'on peut s'attacher, pour arriver

à des Iſles fortunées qu'on ne connoiſſoit pas. Un but manqué devient un moyen, qui nous conduit ſouvent à un terme plus beau. Ce qui eſt inutile aujourd'hui, trouvera demain ſa place, ce qui nuit à la fortune peut ſervir à la réputation ; autant de batteries toujours prêtes : ſi elles ne portent pas coup, elles feront peur à l'ennemi.

6°. Ne vous engagez jamais dans une entrepriſe, ſans vous ménager une iſſûe, pour en ſortir au cas d'un contre-tems. Enfin ne vous liez point avec des gens de parti dont il faudroit épouſer les ſentimens & la mauvaiſe fortune: c'eſt contracter des haines furieuſes, des jalouſies puériles, & ſe jetter dans des intrigues tôt ou tard funeſtes par les remords qui les ſuivent toujours ; car l'entêtement de nos amis ne nous af-

fermit pas dans les mauvais partis que nous avons embrassés par foiblesse.

Enfin, ce n'est pas toujours le moyen de se faire honneur, que de se montrer sous les plus beaux dehors. Jupiter quand il vouloit plaire aux mortelles, prenoit la forme d'un aigle, d'un cigne ou d'un taureau; mais pour satisfaire Junon, qui croiroit qu'il empruntât la figure de l'oiseau le plus hideux. Un homme sans mérite ne voit pas volontiers qu'on fasse parade des vertus & des talens qu'il n'a pas. Il faut sans doute pour le flatter, tâcher de lui ressembler, ou se ravaler encore plus bas. On ne sçauroit faire un personnage trop vil aux yeux d'un mal-honnête homme. Suivans de la fortune, voyez à quel prix elle s'achete.

Ce ne sont ici que des conseils,

qui, comme toute ſorte de régles, ont beſoin d'être modifiés par l'expérience. Suivis à la rigueur, ils nous font échouer, & ſans ſyſtême on peut réuſſir ; c'eſt qu'on ne preſcrit pas de marche à l'aveugle hazard : il ſe plaît à déconcerter la prudence, & à tromper les meſures de notre orgueil, pour nous rappeller, que ce qui ſort du néant & qui doit y rentrer, ne peut rien.

N'écoutez pas Machiavel ; il vous diroit que la réputation de probité peut bien être un moyen de parvenir, mais que la probité même eſt un obſtacle ; qu'on ne peut s'aſſurer des hommes que par la terreur ; qu'on amuſe les enfans avec des douceurs, & les hommes avec des parjures. Vous l'entendriez s'écrier avec les Triumvirs, Périſſent mille amis, pourvû qu'un ennemi meure ;

avec Catilina, Qu'il faut étouffer un incendie sous des ruines, plutôt que de l'éteindre avec de l'eau. Mais souvenez-vous que les chemins les plus courts sont scabreux & semés de précipices; que l'existence est un présent fatal pour des ames de bouë & de sang; qu'une grande fortune est un fléau terrible entre les mains de l'iniquité; que les bonnes mœurs sont la récompense de l'honnête homme, tandis que le scélérat porte la vengeance de ses crimes dans son propre cœur.

Retenez-bien ce qu'on a dit d'Auguste : Qu'il n'eût jamais dû voir le jour, tant l'Empire lui coûta de meurtres & de forfaits : cependant le bon usage qu'il fit de sa fortune auroit dû effacer l'horreur des moyens qu'il employa pour son élévation; mais

ce n'eſt qu'un reméde après un mal qu'il falloit éviter.

N'oubliez pas ce mot de Charles-Quint : La fortune a les caprices des femmes, qui ſe refuſentpar orgueil aux amans les plus paſſionnés. Ajoutons ceci : Les écarts & les excès des paſſions ſont en proportion des faveurs de la fortune.

Enfin que dit la Philoſophie ? Attachez-vous à la vertu , vous n'aurez pas à vous plaindre de la fortune.



CHAPITRE II.

Aphorismes sur les Loix.

I.

DANS toute Société, c'est la force ou la loi qui domine. Tantôt la force se couvre de la loi, tantôt la loi s'appuie de la force. De-là, trois sources d'injustice; la violence ouverte, celle qui marche à l'ombre de la loi, & celle qui naît de la rigueur de la loi.

II.

Tout homme qui commet une injustice, y trouve un avantage ou un plaisir réel; mais son exemple devient un danger pour lui-même & pour la Société qui

cherche une défenſe ou un aſyle dans les loix. Chaque Citoyen eſt intéreſſé à ſe garantir de cet attentat à la ſûreté publique, & cet intérêt commun, même au prévaricateur, produit le conſentement général qui forme la loi. Dès que, par l'abus ou le changement des tems, la contravention devenue comme néceſſaire, a rendu la loi plus funeſte que ſecourable au nombre des Citoyens le plus grand ou le plus puiſſant, le même accord univerſel ſe change en faction, pour détruire & abroger la loi.

III.

Le droit particulier vit ſous la tutelle du droit public. La loi veille ſur les Citoyens, & le Magiſtrat ſur la loi. L'autorité des Magiſtrats dépend de la Conſti-

tution de l'Empire, ou de la vigueur des loix fondamentales. Tout languit, quand celles-ci s'alterent.

IV.

Le droit public embrasse, non-seulement la sûreté des intérêts particuliers, mais encore le culte de la Religion, la discipline des armées, le luxe des villes, la richesse du commerce, enfin tout ce qu'on appelle le bien de l'Etat.

V.

Le motif & l'effet des loix doit être la prospérité des Citoyens. Elle résulte de l'intégrité des mœurs, du maintien de la police, de l'uniformité dans la distribution de la justice, de la force & de l'opulence de l'Etat; & les

loix ſont les nerfs d'une bonne administration.

VI.

Parmi les loix il y en a d'excellentes, d'indifférentes, & de vicieuſes. Une loi, pour être bonne doit être juſte, claire, d'une exécution facile, propre à la forme du Gouvernement qui la reçoit, & capable de rendre le Citoyen meilleur & vertueux.

VII.

Toute loi équivoque devient injuſte, parce qu'elle frappe ſans avertir. La meilleure loi eſt celle qui laiſſe le moins à faire aux diſcuſſions du Juge.

VIII.

L'incertitude & l'*inefficacité* des loix vient de leur multiplicité,

de la précision, ou de la prolixité de leur style qui les rend obscures, du partage des interpretes, & de la contradiction des jugemens.

IX.

Comme les loix ne peuvent prévoir ni marquer tous les cas, c'est à la raison de comparer les faits omis avec les faits indiqués. Le bien public doit décider, quand la loi se trouve muette; la coutume ne peut rien alors, parce qu'il est dangereux qu'on ne l'applique mal, & qu'on ne veüille la diriger, au lieu de la suivre.

X.

Les cas qui dérogent au droit commun, doivent être exprimés par la loi: cette exception est un hommage qui confirme son autorité; mais rien ne lui porte atteinte

comme l'extenſion arbitraire & indéterminée d'un cas à l'autre. Il vaut mieux attendre une nouvelle loi pour un cas nouveau, que de franchir les bornes de l'exception déja faite.

XI.

C'eſt dans les loix de rigueur, qu'il faut être ſobre à multiplier les cas cités par la loi. Cette ſubtilité d'eſprit qui va tirer des conſéquences, des conſéquences mêmes, eſt contraire aux ſentimens de l'humanité & aux vûes du Légiſlateur.

XII.

Les loix occaſionnées par l'altération des choſes & des tems, doivent ceſſer avec les raiſons qui les ont fait naître, loin de revivre dans des conjonctures

ressemblantes ; parce qu'elles ne sont presque jamais les mêmes, & que toute comparaison est suspecte, dangéreuse, capable d'égarer.

XIII.

La coûtume affermie par une chaîne & une succession d'exemples supplée au défaut de la loi, tient sa place, a la même autorité, & devient une loi tacite ou de prescription.

XIV.

Quand on a besoin d'appuyer une innovation par des exemples, il faut les prendre dans les tems de de modération & de tranquilité, & non pas les chercher dans des jours de trouble & de rigueur. Ces enfans de la douleur sont ordinairement des monstres qui por-

tent le ravage & le désordre.

XV.

Les exemples récens sont toujours plus sûrs que les anciens, parce qu'ils sont les correctifs de ceux-ci, quand ils ne les confirment pas; quoiqu'ils ayent souvent moins de poids en eux-mêmes, & toujours moins d'autorité sur les esprits.

XVI.

L'antiquité doit être écoutée avec respect, mais suivie avec précaution. Le tems amene tant de changemens & de différences, que ce qui paroît ancien, pourroit être une nouveauté & une singularité intolérable, par une espece de *non-conformité* avec l'état présent.

XVII.

Quand on veut donner force de loi à un usage ou à un exemple, il faut examiner d'où il vient. Si c'est du Peuple, méprisez-le, il est équivoque; si c'est d'une Cour supérieure qu'on suppose être une Assemblée de Sages, il est plus respectable, autorisez-vous-en avec plus de confiance.

XVIII.

Toute délibération rendue publique, a toujours plus de crédit, parce qu'en passant sous les yeux de tout le monde, elle reçoit son authenticité de l'approbation générale qui s'explique par le silence. Mais si elle ne reste que sur des registres & dans des archives où on la laisse dormir,

ſon autorité n'eſt plus la même.

XIX.

Dès qu'une loi, loin de prendre faveur, ſouffre des réclamations, il ne faut plus penſer à la rétablir dans un tems de calme. Cette contradiction eſt un préjugé concluant contre ſon utilité, au lieu qu'un ſuccès paſſager ne prouveroit pas toujours qu'elle fût juſte.

XX.

Les exemples ne ſont jamais que des conſeils ; ils n'ont d'autre autorité, que celle qu'on veut leur donner, & le tems paſſé n'a aucun droit réel ſur le préſent.

XXI.

Pourquoi donner la torture

aux loix pénales ? On ne sçauroit trop restreindre la rigueur des peines, sur-tout capitales. Cependant il vaut mieux inventer une peine nouvelle, mais modérée, que de laisser un crime impuni.

XXII.

Il ne faut jamais ôter la vie à un homme pour un crime, s'il ne s'est exposé à la perdre par son attentat. Attendez que la loi prononce formellement une peine capitale, avant de la décerner.

XXIII.

S'il y a de la cruauté à punir le simple projet d'un crime, il n'y a que de la clémence à en prévenir la consommation ; & c'est ce qu'on fait, en infligeant des pei-

nes modérées pour un crime commencé.

XXIV.

Si l'on doit ſecourir celui que la loi ſemble avoir oublié, à plus forte raiſon faut-il porter du reméde à celui que la loi a bleſſé.

XXV.

Les Juges ne doivent pas être les arbitres, mais les interpretes & les défenſeurs des loix. Qu'ils prennent garde de ſupplanter la loi, ſous prétexte d'y ſuppléer. Les jugemens arbitraires coupent les nerfs aux loix, & ne leur laiſſent que la parole.

XXVI.

On doit motiver des Arrêts;

car il s'agit de faire respecter la justice plutôt que de la faire craindre ; & quoique tout jugement soit libre en ce sens qu'il dépend de la volonté du Juge qui prononce, le Juge lui-même est soumis au Tribunal de l'équité, qui parle ordinairement par le suffrage unanime de l'intérêt public.

XXVII.

Il y a des loix rétroactives qui viennent au secours des loix antérieures, & qui en étendent l'effet sur les cas qu'elles n'avoient pas prévus. Il faut rarement de ces loix à deux faces qui portent sur le passé & sur l'avenir.

XXVIII.

Une loi rétroactive doit confirmer & non pas réformer celle

qui la précéde. La réforme cause toujours des mouvemens de trouble, au lieu que les loix en confirmation affermiſſent l'ordre & la tranquillité.

XXIX.

Comme la fraude ſe replie en mille formes pour éluder la loi dont elle ſe voit pourſuivie ; ſi elle évite les traits d'une loi déja portée, il faut qu'elle tombe ſous les coups d'une nouvelle loi : elles ſe prêtent ainſi la main pour ſurprendre une ennemie qui veut leur échapper. Autant de piéges d'un côté, autant de chaînes de l'autre : point de refuge à la mauvaiſe foi.

XXX.

Toute loi déclaratoire regarde vers le paſſé. Elle eſt ſuppoſée

éternelle par sa nature ; il n'y a que sa manifestation qui est nouvelle. C'est l'équité qui s'explique avec le tems qui la consulte, & avec la nécessité qui lui demande du secours.

XXXI.

Les loix devoient servir de flambeau pour nous faire marcher, & ce sont autant d'entraves qui nous arrêtent à chaque pas.

XXXII.

Les loix nouvelles sont faites pour confirmer les anciennes, ou pour les réformer, ou pour les abolir ; toutes les additions ne font que charger & embrouiller le corps des loix : il vaudroit mieux à l'exemple des Athéniens recueillir de tems en tems les loix

ſurannées, contradictoires, inutiles & abuſives ; pour épurer & diminuer le Code de la Nation.

XXXIII.

Les loix ſont comme au pillage entre les mains de cette énorme multitude de Juriſconſultes ; la ſeule vûe de leurs compilations a de quoi terraſſer l'eſprit le plus infatigable. Les ſubtilités des interpretes ſont les lacets de la chicane. Toutes les citations, ſi ne n'eſt celle de la loi, devroient être interdites au Barreau. Ce ne ſont que des hommes qu'on montre à d'autres hommes, & c'eſt par des raiſons & non par des autorités qu'on doit ſe décider.

XXXIV.

Il faut ſe hâter d'abroger les

loix usées par le tems, de peur que le mépris des loix mortes ne retombe sur les loix vivantes, & que cette cangrene ne gagne tout le corps du droit.

XXXV.

Quand on dit que personne ne doit s'estimer plus prudent que la loi ; c'est des loix vivantes qu'il s'agit, & non pas des loix endormies.

XXXVI.

Il y a un inconvénient dans l'entreprise de Justinien ; c'est qu'il s'avisa dans un tems de décadence de réformer la Jurisprudence des siécles éclairés. C'est plutôt aux jours de lumiere qu'il conviendroit de corriger les jours de ténébres.

XXXVII.

XXXVII.

Les loix peuvent changer ; mais le ſtyle doit toujours être le même, c'eſt-à-dire, ſimple, précis, reſſentant l'antiquité de leur origine, comme un texte ſacré & inaltérable.

XXXVIII.

Les loix politiques doivent être ſpécialement claires. Les préambules ſont conſtamment ſuperflus, quoiqu'ils ayent été inventés pour la juſtification du Légiſlateur, & pour la ſatisfaction du peuple : elles devroient donc commencer directement par les termes de juſſion.

XXXXI.

Les loix ne ſont pas régle de

droit. Les régles sont générales, les loix ne le sont pas. Les régles dirigent, les loix commandent; la régle sert de boussole, & les loix de compas.

X L.

Les arrêts sont les ancres qui fixent les loix, comme les loix fixent elles-mêmes la constitution de l'état. Mais ces ancres sont sujets à nous laisser flotter, soit par la précipitation des juges, soit par la jalouse émulation des Tribunaux, soit par l'énonciation ambigue des Sentences, soit enfin par la facilité des appels & des cassations. Le conflict des Jurisdictions est le reméde d'une foiblesse attachée à l'humanité; mais quand il s'y mêle un faux titre d'honneur, c'est une plaie à la justice. Quelle honte de voir

des guerres & des factions entre des hommes établis pour maintenir la paix ! Le moyen de prévenir ces puériles hostilités, c'est qu'un Tribunal ne casse jamais les Arrêts d'une Cour subalterne sans de grands ménagemens, afin d'ensevelir ses jugemens avec honneur.

CHAPITRE III.

De la Philosophie ancienne.

J'ÉTOIS enseveli dans mes profondes rêveries, lorsqu'un ami que je n'avois pas vû depuis long-tems, vint me secouer au fonds de ma retraite. Que faites-vous donc, me dit-il, trop heureux disgracié, dans ce parfait loisir, à l'abri des soins & des agitations du ministere ? . . . . . . Me voilà

plus occupé que jamais : car je travaille sérieusement à humaniser, si je puis ainsi dire, la Philosophie, en la réconciliant avec la nature. . . . . Le projet est digne de votre cœur ; mais à qui en avez-vous fait part, car il vous faut du secours ? . . . . Je suis mon seul confident, & personne avant moi ni depuis, que je sçache . . . . Oh non pas aussi seul que vous pourriez le croire, & j'ai vû votre prétendu secret déja répandu . . . Ah ! vous me rendez l'ame ; car je craignois, sur la foi de je ne sçais quel fatal oracle, de voir périr mon triste fruit dans la solitude où il est né.

Je reviens de France, ajoûta mon ami, & voici ce que je vous rapporte de Paris. Un homme illustre par son état, & qui honoroit les talens de son crédit & de ses lumieres, m'invite un jour à

une aſſemblée où vous manquiez, ce me ſemble; m'en déſavouerez-vous ? C'étoit environ cinquante hommes, à qui l'âge donnoit une certaine dignité, revêtue de cet air de probité, ſans quoi la vieilleſſe ne ſçauroit être reſpectable.

Les uns avoient abandonné les honneurs pour être plus vertueux; d'autres y avoient renoncé d'avance, parce qu'ils en craignoient le poiſon; les autres gardoient encore leur poſte au ſervice de la patrie : on y voyoit des Magiſtrats & des Prélats également zèlés, & cependant pacifiques, le reſte étoit composé de ſimples Citoyens qui n'avoient pas beſoin de rang, pour être diſtingués; ils formoient un cercle où toutes les places étoient égales, parce que la modeſtie ne veut point de préſéance. Pendant qu'il régnoit un ſilence général, il entre un hom-

me que tous les autres paroissoient attendre ; on se léve, il s'assied le premier, & d'un air mêlé de compassion & de dédain, qui sembloit annoncer ce qu'il devoit dire, il prononça le discours que vous allez entendre.

Hommes & mortels, pourquoi nous plaindre de notre condition ; si nous sommes faits pour embrasser l'étendue de l'univers dans celle de nos connoissances, & pour aspirer à un état de bonheur invariable, après le terme d'une courte vie ? La Divinité a dans ses trésors deux especes de biens, les uns invisibles dont elle ne nous laisse que la jouissance a espérer, & les autres naturels qu'elle livre au pouvoir de nos sens. Elle a jetté sagement un voile sur ce double objet de notre curiosité, pour l'exercer d'une part & pour la fixer de l'autre. A l'égard des

premiers, le bandeau de la foi nous tient lieu de flambeau; aveugles heureusement conduits, ne souhaittons pas de voir, & craignons de tomber sous le bandeau de l'erreur, qui nous égare continuellement autour de ce monde palpable.

Car tel est notre sort; on pense avoir fait un grand voyage parce qu'on se retrouve au port, après bien des fatigues; cependant est-on plus avancé que ceux mêmes qui n'étoient pas partis?

Les sciences régorgent d'écrits; mais si les livres ne sont que des répétitions, s'il n'y a d'autre différence dans les systêmes que celle de la méthode & des faits qui les appuient; si le fond des matieres reste le même, la superficie uniquement changée; on verra la misere naître du luxe, & le dégoût de la satiété.

Cette énorme multitude de volumes se réduit aux idées de cinq ou six génies. Fouillez les Grecs, les Romains, les Arabes, tous les Auteurs des derniers siécles, vous ne verrez par-tout qu'Aristote, Platon, Hippocrate, Euclide & Ptolemée. Encore cette philosophie dont on vante les Peres, qu'a-t-elle conservé de la noblesse de son origine ? Peut-on reconnoître l'antiquité dans cet attirail bizarre dont sa postérité l'a chargée ? Non : la sagesse des anciens ne prenoit pas ce ton impérieux que nous lui prêtons. Le Scepticisme nous avoit présenté la vérité dans une image inconstante & passagere, mais peut-être aussi fidéle qu'on peut l'espérer ; nous n'étions pas assez pauvres ou assez malheureux : il falloit qu'on substituât à cette liberté de penser un despotisme absolu :

ſur les opinions. La Théologie a ravagé le terrein des Philoſophes, la Politique & la Juriſprudence ont auſſi fait leurs excurſions ; les limites des ſciences confondues, les termes embrouillés, ce brigandage, par le malheur des tems, par l'ignorance ou la foibleſſe des partis, a pris la place de la Démocratie littéraire ; & nous voilà réduits à vivre des débris d'un héritage tout défiguré.

Comment la vérité ſe feroit-elle jour à travers les préjugés dont notre eſprit ſe trouve inveſti ? Toutes nos opinions nous ſont étrangeres, les notions ſont confuſément placées dans notre entendement, parce qu'elles y ſont entrées ſans ordre, & comme par force. Faut-il donc renoncer à la lumiere, & ſe plonger, les yeux fermés, dans l'erreur ? ... Pourquoi ? Couvrons-

nous encore du manteau de cette ancienne Philosophie ; parons nos discours de sa Morale, jouissons du respect sous le rideau ; qu'on nous honore, n'importe à quel titre, puisque nous perdrions la confiance des hommes, en les détrompant sur l'abus de leur estime, & qu'il nous seroit difficile de la ravoir par la seule voie qui la mérite ; jusqu'à ce qu'en leur ouvrant les trésors de la nature par des études plus utiles, nous obtenions un hommage plus flatteur que celui de l'admiration. Mais pour tempérer l'orgueil philosophique, apprécions encore un peu notre gloire.

Après tant de recherches, parmi tant de connoissances, où est la vérité ? où est l'utilité ? Fussions-nous assez équitables pour dépouiller tout-à-coup nos préventions, où trouver une régle

de décifion, quand on n'eft pas d'accord fur les principes ? Si nos démonftrations ne font que des fophifmes, comment réformer nos raifonnemens ? Il s'agiroit donc de guérir l'entendement, avant de l'exercer : car on ne rebâtit pas fur un fonds, fans en avoir enlevé les décombres de l'ancien édifice. Voici des efpérances ; il y a toujours dans l'efprit humain, tout enveloppé qu'il eft de ténébres, une place libre & lumineufe où la vérité fe retranche & fe ménage des forties fur les ennemis qui l'affiégent. Defcendons au détail.

Quels font nos peres dans la Philofophie ? les Grecs ; de vrais enfans par leur légereté & la petiteffe de leur vanité, caracteres bien oppofés à la fageffe & à l'efprit de vérité. Que nous ont-ils appris ? l'art d'un

vain babil au lieu du raisonnement.

Dans quels tems a-t-elle pris naissance ? vers cet âge reculé, où l'Histoire se trouve ensevelie dans la Fable, & la connoissance de la nature encore jeune, resserrée dans un continent très-étroit, où l'on ne pouvoit avoir ni l'antiquité pour conseil, ni l'expérience pour modéle, où ces hommes surnommés divins, ne l'étoient qu'eu égard à la grossiere stupidité de leurs contemporains. Quelle Géographie ! On ne connoissoit, dans le Nord que les Scythes, dans l'Occident que les Celtes, l'Asie que par le Gange, & l'Afrique que par l'extrémité de l'Ethiopie ; tout le reste du Globe étoit compris sous le nom de terres inhabitables.

Aristote & Platon : quels maî-

tres ! Un esclave est suspect, quand il parle de celui qu'il doit craindre ; ici l'on peut se soustraire à l'autorité, sans offenser la gloire de ces Législateurs. Si ce ne sont pas des génies sublimes & profonds, que penser du reste des hommes ? Mais dans quelle classe de Philosophes les placerons nous ? On sçait que la Grèce en distinguoit de trois especes : les Sophistes, (titre qui semble appartenir à l'Ecole comme un héritage des Grecs, & qu'elle partage entre ses Rhéteurs & ses Philosophes) alloient de ville en ville promener leur doctrine, & la débiter à la jeunesse pour de l'argent comme une marchandise. Tels étoient Gorgias, Protagore, Hippias, charlatans aux dépens de qui Platon donna plus d'une fois la comédie au peuple ;

cependant ce n'étoient pas de simples Rhéteurs, qui déclamoient toute la vie une Morale écrite à loisir, ils avoient plus que le talent de répéter tous les ans la même leçon. Les Gymnosophistes avoient des écoles, & des disciples dont ils faisoient autant de sectateurs à qui ils léguoient leur sagesse, c'est-à-dire, leur doctrine, en patrimoine ; tels furent Zenon, Epicure ; (Pythagore a donné trop à la superstition pour être mis à leur rang,) ils professoient leur doctrine avec cet étalage qui attire la vogue & fonde les sectes. Enfin les vrais sages, espece la plus digne, peut-être parce qu'elle étoit la moins fastueuse, qui contens de rechercher la vérité pour en jouir loin du bruit & sans faste, se livroient aux charmes de la

contemplation, goûtoient dans la retraite le plaiſir inexprimable d'être heureux ſans le ſecours des hommes, & de pratiquer la vertu, au lieu de la prêcher ; tels furent Empedocle, Heraclite, Démocrite & Anaxagore ; on y ajoûteroit Xénophon, ſi ceux qui cultivent la Philoſophie, comme un amuſement, & non comme une profeſſion, acceptoient auſſi le titre de Philoſophes : ces derniers eurent l'avantage ſi rare & ſi peu recherché d'échapper à la vanité, en ne ſe communiquant qu'après leur mort.

Maintenant pourquoi ne compterons-nous pas Ariſtote & Platon, au nombre des Sophiſtes d'un ordre ſupérieur ? Car ſi leur génie les met hors de comparaiſon, leur profeſſion & ſurtout leur oſtentation, quoique

plus rafinée, les rapproche bien des Philoſophes à gages : c'eſt pourtant ſur ces deux planches, que les Sciences ſe ſont ſauvées de l'inondation des Barbares.

Ariſtote, ce tyran emporté par on ne ſçait quel eſprit de contradiction, déclara la guerre à tous les ſiécles antérieurs, pour mieux ſoumettre la poſtérité. Il voulut éteindre juſqu'à la mémoire de tous les ſyſtêmes, en réformant même les termes des notions communes. On eût dit qu'il avoit pris de ſon diſciple cette ambition exceſſive, dont il devoit plutôt le corriger, & qu'il aſpiroit au deſpotiſme des opinions, comme Alexandre à la Monarchie univerſelle. Mais, quel qu'ait été ſon caractere, examinons ſes ouvrages. Qu'eſt-ce que ſa Phyſique ? une Dia-

lectique où la nature eſt bien loin de ſe retrouver, un monde bâti de catégories, tout le méchaniſme de la matiere embarraſſé dans la vaine diſtinction *d'acte & de puiſſance.* Abrégeons ; (ce n'eſt pas ici la place d'une réfutation, encore moins d'une ſatyre) & diſons en paſſant que ce génie ambitieux, bouillant, inquiet, qui ne pouvoit ni s'accommoder des opinions d'autrui, ni ſe fixer dans les ſiennes, grand faiſeur de queſtions, plein de contradictions, ennemi juré de l'antiquité, n'ayant des oracles que l'obſcurité, vouloit tout-à-fait régner à la place de la vérité.

On répondra qu'il eſt plus aiſé de détrôner Ariſtote, que de le remplacer ; qu'après tout, s'il eût paru quelque choſe de meilleur avant ou depuis ſa doctrine, ſans doute on l'eût oublié ou

abandonné, & qu'un homme qui avoit eu la force de ramener tous les siécles à lui, devoit avoir trouvé l'unique & le véritable systême ; qu'il ne reste donc qu'à lui donner cette perfection que le tems ajoûte aux choses solides.

Mais n'est-ce pas une prévention de l'ignorance ou de la paresse ? Car il y a une foiblesse qui, prenant le ton de la raison, souvent réussit mieux à persuader, que la raison même ; telle est cette fausse sagesse qui concerte avec l'orgueil & l'indolence, & qui, pour ménager leurs intérêts, établit un culte profane, une espece d'idolâtrie pour d'anciennes idées, sur la prétendue inutilité des recherches, sur l'abus des systêmes & sur les écarts ou la lenteur de l'expérience : elle appelle modestie une défiance générale,

& ſubſtitue une indéciſion per-
pétuelle aux ridicules du ton ma-
giſtral. Quand même Ariſtote
eût éclipſé ſes prédéceſſeurs, s'il
n'a fait qu'imiter les hardis im-
poſteurs, en décriant le malheur
des tems paſſés, en prononçant,
d'un air d'enthouſiaſme, qu'il n'a-
voit encore paru ſur la terre que
des hommes pétris de bouë &
d'un limon groſſier, dont les idées
étoient toutes matérielles; qu'en
réſultera-t-il à ſon avantage ?
Mais ce conquérant ou plutôt
ce deſtructeur, a-t-il en effet tout
envahi? Cependant l'Empire Ro-
main, du tems des Ceſars, c'eſt-
à-dire, dans ſes jours de lumie-
re & de gloire, jouiſſoit des tré-
ſors des Philoſophes Grecs, &
conſervoit encore une aſſez hau-
te idée d'Epicure & de Démo-
crite. Convenons qu'Ariſtote
doit ſa domination en partie aux

ravages de Genſeric & d'Attila qui l'ont épargné par hazard, & que, s'il a échappé à la dévaſtation univerſelle de l'empire des Sciences, c'eſt parce que les débris les plus légers ſe ſauvent toujours du naufrage.

Avons-nous d'ailleurs des faſtes aſſez fidéles pour connoître le ſort des productions du tems & du génie ? Sçavons-nous ſi ce qu'on regarde comme perdu, ne ſeroit pas caché dans les ruines de quelque monument célébre, ou tranſplanté dans des climats inconnus ? Combien d'avortons merveilleux qui n'ont pas vû le jour ? Ne meſurons pas les richeſſes des Nations, & le cercle des événemens à l'étroite ſphére de nos connoiſſances ; ne bornons pas l'hiſtoire du monde & des ſiécles, aux limites de notre hiſtoire.

Confondra-t-on encore le ſuf-

frage univerſel de tous les eſprits avec cette eſpece de conſentement involontaire ou peu réfléchi qui forme la vogue ? Le ſilence ſuppoſe l'approbation, mais la conviction juge & prononce tout haut. On a paſſé du joug de l'ignorance à celui des préjugés, & cette rencontre qui tient du hazard, s'eſt appellée un rendez-vous général.

De plus, quel fonds oſe-t-on faire ſur l'unanimité des ſuffrages ? Le Sage met toujours ſes jugemens & ſes actions à l'abri de cette maladie épidémique. En matiere d'opinions abſtraites, le ſentiment de la multitude eſt un préjugé peu favorable. Rien ne plaît au peuple que ce qui frappe l'imagination, comme les objets de la ſuperſtition, ou ce qui le ſéduit, comme les ſophiſmes.

Mais Ariſtote fût-il plus grand que lui-même, s'il étoit poſſible, un ſeul homme ne doit pas être l'oracle de tous. C'eſt aſſez de donner quelques années de l'enfance aux opinions d'autrui; quelle honte d'entendre répéter après plus de vingt ſiécles : *Ariſtote l'a dit!* Que ne l'imitons-nous plutôt dans ſon heureuſe audace à ſecouer la domination de l'antiquité? Sans doute, s'il avoit eu l'ame auſſi lâche, auſſi ſervile que nous, il ne régneroit pas avec cet empire. Suivons les Philoſophes à la lueur de leurs découvertes utiles; mais ſuivons-les comme des hommes éclairés marchent avec d'autres hommes, & non comme des aveugles qui ſe laiſſent traîner par un guide. Sentez, éprouvez vos forces, & peut-être Ariſtote ne ſera pas toujours le maître. Vous avez des

richeſſes qu'il n'avoit pas ; l'Hiſtoire naturelle & la Phyſique expérimentale ont fait des progrès après lui : mettez donc à profit vos talens & les préſens du tems ; rachetez votre liberté : attachez-vous aux faits, non pas aux opinions.

Platon que les troubles de ſon tems avoient éloigné des affaires, conſerva toujours un penchant décidé pour la Morale & la Politique ; il ne prit donc de la Philoſophie que le titre de Philoſophe, & tout ce qu'il crut propre à ſeconder ſes vûes eſſentielles, l'art de gouverner les hommes & celui de les rendres meilleurs ; eſtimant tout le reſte ou vain ou pernicieux. Il ſembla ne voir que l'homme & Dieu dans la nature : auſſi ſa Théologie a-t-elle répandu ſur ſa Philoſophie autant d'obſcurité, que la Dialectique

d'Ariſtote avoit jetté de confuſion dans ſa Phyſique. Mais ce qui lui mérita le ſurnom de Divin, c'eſt cette élévation & cette ſupériorité de génie qui le fit monter du premier vol à la recherche des cauſes & des formes ; plus heureux, ſi appliquant l'induction aux vérités moyennes, avant de la faire paſſer aux principes généraux, il n'avoit pas voulu prendre un eſſor trop élevé dans ſes abſtractions métaphyſiques, pour deſcendre enſuite dans une collection de faits trop détaillée dont il bâtit ſa Phyſique ; peu exact dans ſa contemplation, parce qu'il étoit trop ſubtil ; & dans ſes obſervations, parce qu'il ne l'étoit pas aſſez, l'édifice de ſa Philoſophie manqua moins par les fondemens que par l'échaffaudage. Platon enfin noya le monde dans ſes idées,

Ariſtote

Ariſtote noya les idées dans les termes, plus occupés l'un & l'autre à diſcourir qu'à ſçavoir, & à dominer ſur les hommes, qu'à les éclairer.

Parlerai-je des autres Philoſophes mal connus par les écrits de leurs ſectateurs ? En jugera-t-on d'après la ſatyre d'Ariſtote, ou par les éloges de Ciceron ?

Les opinions ou plutôt les conjectures de Démocrite ſont aſſez heureuſes, s'il ne s'y trouvoit pas de la contradiction. Ses atomes n'étoient ni des étincelles de feu, ni des gouttes d'eau, ni des bulles d'air, ni des grains de pouſſiere : (car tous ces corps ſont mixtes ;) ils n'étoient ni peſans, ni legers, ni froids, ni chauds, (ce ſont des qualités compoſées ;) ils n'avoient point un mouvement de gravité, ni de liquidité ; leur mouvement n'é-

toit ni droit, ni circulaire, (ce ſont des directions combinées.) C'étoit un corps, une qualité, un mouvement élémentaires, le principe de tous les corps, de toutes les qualités & de tous les mouvemens.

Telle étoit ſa philoſophie, incertaine, indéterminée, allant à tâtons & d'un pas chancellant, parce qu'elle étoit encore dans l'enfance. Elle fut d'abord négligée par le peuple qui ne l'apperçut pas, tant elle étoit au-deſſus de ſa portée ; & tellement embrouillée par les ſçavans qui crurent l'entendre, qu'elle a preſque totalement diſparu dans la confuſion de leurs diſputes. Cependant il fut regardé comme un grand homme, à cauſe de l'étendue de ſes connoiſſances, & comme le meilleur Phyſicien qu'on eut vû juſqu'alors. Ariſtote

& Platon bannirent ſon ſyſtême de l'Ecole ; mais ils ne purent l'ôter de la tête des Philoſophes profonds, qui le conſerverent en ſilence, & qui nous l'ont tranſmis comme à la dérobée.

Mais rien n'eſt plus curieux que de voir les Anciens courir, par bandes, après les élémens ou les principes des corps. Les uns en admettoient pluſieurs, d'autres un ſeul ; mais ceux-là même étoient les plus diviſés entr'eux. Ce principe unique, ils le chercherent par-tout, excepté ſur la terre. Son état de repos, & pour ainſi dire, de mort, ne permettoit pas d'imaginer qu'elle pût avoir d'activité ni de fécondité, ſi ſes germes n'étoient mis en œuvre par une influence ſupérieure ; mais l'harmonie établit une eſpece d'hymen entre le ciel & la terre : de-là ſont nés les hom-

mes, & tout ce qu'ils voient. La terre a donc été la baſe des ſyſtêmes du monde, non le principe de ſon origine.

Thalès trouva que l'eau devoit être le premier & l'unique élément des choſes. Il voyoit preſque tout ſe réſoudre en humeur, & toutes les humeurs en eau. Il avoit obſervé dans le cours de la génération & de la végétation, que tous les germes ſubſiſtoient par l'humidité, qu'ils ſe flétriſſoient faute de ſéve, que les métaux ſe liquéfioient, il voyoit la terre tirer ſa fécondité des pluies, il voyoit l'océan qui, par une infinité de fleuves & de ſources, portoit à travers mille veines, la vie & la fraîcheur dans les entrailles & ſur la ſurface de la terre; ſes parties groſſieres n'étoient donc à ſes yeux que le limon de la mer & que

les ſédimens de l'eau, l'air n'étoit que l'expanſion de l'eau, le feu ne ſe nourriſſoit que de la liqueur répandue dans tous les corps; l'intervalle des cieux n'étoit qu'un amas de vapeurs humides, qui réparoient ſans ceſſe les pertes de la mer, & ſoulagoient les altérations de la terre, dont le ſoleil dévoroit la ſubſtance : car de quoi auroit-il entretenu ſes feux ? La figure ſphérique des aſtres, les ondulations des flammes & de l'air, l'innombrable multitude des poiſſons & des productions aquatiques, l'analogie des métaux avec les eaux minérales, la diviſibilité de cet élément, tout appuyoit ſon ſyſtême : enfin toujours de l'eau, par-tout de l'eau.

Anaximéne de ſon côté crioit, C'eſt l'air, oui, l'air eſt la cau-

ſe ſuprême de tout ce qui exiſte. Il occupe, diſoit-il, les eſpaces déſerts qui ſéparent les grandes maſſes de la matiere, tout nage dans ce vaſte fluide; il embraſſe, il pénetre tous les corps. Les vents qui ſoulevent la mer, les combats inteſtins qui déchirent les entrailles de la terre, & qui couvrent les campagnes de deuil; tout annonce la puiſſance de l'air. C'eſt le médiateur univerſel de la nature, qui entretient l'équilibre dans toutes ſes parties, par ſa flexibilité à prendre toutes les impreſſions. Diſpenſateur de la lumiere & des ténébres, il diſperſe les couleurs & répand les ombres; il donne à la voix ſa mélodie, à tous les ſons cette harmonie enchantereſſe qui enfante le plaiſir au ſein de l'agitation. Zéphyr léger, il porte le

parſum des fleurs ſur ſes aîles careſſantes ; arbitre de la foudre, il aſſemble, il promene les vapeurs de ſoufre & de métal, les eſprits de ſel & de feu qui forment les orages. C'eſt dans ſon ſein que les élémens ſe diviſent & ſe réconcilient ; il eſt comme un ſecond chaos où la matiere médite & prépare ſes révolutions & ſes métamorphoſes. C'eſt enfin l'ame de l'univers, le ſouffle vivifiant, le principe fécond & conſervateur, ſans lequel l'embryon s'étouffe, & le poiſſon eſt ſuffoqué. Il communique ſon mouvement à l'eau, le feu s'éteint faute de cet aliment ; mais le feu lui-même n'eſt-il pas un air enflammé ?

Non : c'eſt le feu, diſoit Héraclite, qui fait tout, & qui eſt lui-même toutes choſes, le principe de la génération & le ter-

me de la diſſolution. Inaltérable, indeſtructible, il crée, il détruit, il opere tous les changemens. Tous les corps, même les plus ſolides, croiſſent & diminuent, perdent de la maſſe, acquierent de la figure. Ce ſont ou des êtres organiſés qui diffèrent par la forme extérieure & ſenſible; telles ſont les eſpeces compriſes ſous les genres animal & végétal, & les individus de chacune de ces eſpeces: ou ce ſont des corps muets & ſans organes, qui vûs de près ne paroiſſent pas moins différens entr'eux; telles ſont les parties même ſimilaires dans l'animal, la cervelle, l'humeur cryſtalline & la blancheur de la prunelle, les os, les membranes, le cartilage, le nerf, la veine, la graiſſe, la moëlle, le ſang, le ſperme, & le chyle; autant de matieres différentes, comme ſont

parmi les végétaux, la racine, l'écorce, la feuille & la fleur. Les métaux & les fossiles ne sont pas organisés : cependant que de variété dans chaque espece, & même entre les individus !

La base de cette diversité qui se trouve dans les êtres le plus ressemblans, est donc la consistance & la solidité. Ce n'est que dans les liquides que cette constitution organique d'où résultent les différences, cesse & disparoît. Mais on les distingue encore par les couleurs & les dégrés de leur fluidité, comme on le voit dans la fonte des métaux, dans la distillation des liqueurs & dans la distribution des sucs végétaux. Cette diversité devient encore moins sensible dans l'air, & dans tous les corps pneumatiques, ensorte que tout semble s'y confondre sous une

parfaite ressemblance. L'air n'a point de goût, point de couleur, mais il lui reste l'odeur ; empreinte passagere à la vérité, toutefois suffisante pour distinguer un air d'un autre. On s'apperçoit cependant qu'on s'éloigne de la région des hétérogènes en approchant de la sphere du feu : car alors toute propriété différentielle se mêle & se perd dans une homogénéité générale, comme si c'étoit le terme, où la nature épuisée se repose & se rafraîchit.

Héraclite appelloit donc la dissolution, un état de paix, parce que tous les élémens deviennent parfaitement égaux, & la génération une espece de guerre, parce qu'elle enfantoit la division des corps. Il imaginoit un flux & un reflux perpétuel de la matiere, qui va & revient sans cesse de l'uniformité des élémens à la diversi-

té des eſpeces, & de cette variété à l'unité.

Le feu, diſoit-il, ſe condenſe & ſe raréfie ; cette raréfaction eſt le ſigne de l'action directe & progreſſive de la nature qui tend à ſa fin, c'eſt-à-dire, à la diſſolution : cette condenſation repréſente la rétrogradation de la nature qui recommence l'ouvrage qu'elle avoit déja fait & détruit. Ces révolutions ont leurs périodes ; le monde doit être un jour en proie à cet embraſement général, mais il renaîtra de ſes cendres : ainſi la matiere ne ſera qu'une continuité de générations & d'incendies ; elle s'extenuera par dégrés & paſſera ſucceſſivement par les métamorphoſes de l'eau, de l'air & du feu. Tels ſeront les progrès de ſa décompoſition ou plutôt de ſa perfection ; car plus elle

s'éloigne de la nature du feu, moins elle ressemble à elle-même. La marche de son retour est toute opposée, & d'abord la terre paroîtra comme les restes du grand incendie ; ces cendres deviendront humides, de-là le régne de l'eau, qui, à force de se subtiliser, doit finir par le régne de l'air.

Tous ces systêmes portent sur la superficie du méchanisme du monde, sans entrer dans les ressorts intérieurs. Ces Philosophes saisis de l'impression la plus forte qui fascinoit leurs yeux, ont imaginé le mystere dans ce qui n'en étoit que le voile : ils sont partis de leurs principes imaginaires, pour en faire tout éclorre, & ce verre trompeur a tellement falsifié tous les objets, qu'ils ont toujours vû ce qui n'étoit point. Mais les principes universels de la ma-

tiere ont des rapports intimes avec les effets les moins ſenſibles. L'atome inviſible eſt une partie eſſentielle de l'harmonie; & les corps qui font le plus de bruit & de mouvement, ne ſont pas les plus néceſſaires. Si leur principe n'eſt que l'apparence, les voilà retombés dans les abſtractions, ſi ce n'eſt qu'ils préſentent un ſpectre corporel à l'imagination.

Mais comment expliquer la nature des qualités contraires qui combattent & ſe détruiſent perpétuellement? Car aſſurer la choſe, ſans en rendre raiſon, c'eſt abandonner les recherches, pour ſe livrer à une eſpece d'admiration ou de contemplation ſtupide. Si les ſens nous conſtatoient la réalité de ces principes, on pourroit les avouer, & cependant en ignorer la cauſe; ou ſi la raiſon

en confirmoit l'existence. .....
Mais rien ne se prête à l'appui de pareilles conjectures. Un principe universel doit se montrer par-tout, tantôt par des effets manifestes, & tantôt par des indices : il doit être à portée de communiquer à toutes les extrémités de la sphere. Mais comment le repos & les ténébres de la terre partiroient-ils du même principe que la lumiere & le mouvement du soleil ? La terre est toujours contraire à tous les autres élémens ; sa dureté combat avec la fluidité de l'air, sa sécheresse avec l'humidité de l'eau. Un principe est le germe de la formation, & le terme de la dissolution ; mais l'air & le feu ne sont propres qu'à la destruction, l'eau ne sert qu'à la génération. Un principe doit être incorruptible, & le leur s'épuise dans la

transformation. Cette Philoſophie des Grecs eſt donc comme une flotte qui va échouer à différens écueils, faute d'avoir pris l'expérience pour bouſſole.

Il nous reſte à diſcuter les deux principes de Parménide, qui ſont le ciel ou le feu, & la terre ou le froid. Son ſyſtême eſt tout développé dans celui de Téléſius, Philoſophe de nos jours aſſez bien armé de la Logique d'Ariſtote, ſi elle étoit de quelque poids : on doit lui ſçavoir gré de s'en ſervir heureuſement contre les Péripathéticiens ; car il détruit habilement ce que les autres bâtiſſent, ſans oſer rien établir lui-même. Voici donc ſes principes.

Les formes actives & ſubſtantielles ſont la chaleur & le froid ; qualités incorporelles qui operent ſur la matiere comme

ſur un ſujet paſſif, dénué de toute action, mais ſuſceptible de tous les mouvemens.

La lumiere eſt la production de la chaleur diſperſée, qui ſe multiplie & devient ſenſible par la réunion des rayons ; l'ombre eſt la fuite & la confuſion des atomes rayonnans que le froid diſſipe & met en déroute. La raréfaction & la condenſation ſont l'ouvrage du chaud & du froid ; on peut les comparer à des Ouvriers dont l'un épaiſſit & reſſerre ſa toile, & l'autre l'étend & la relâche. De-là naît une diſpoſition au mouvement, là, plus ſouple & plus agile ; ici, plus engourdie : puis quatre qualités coëſſentielles qui émanent des deux principes, qu'ils aſſiſtent & ſuivent par tout ; telles ſont la chaleur, la lumiere, la ſubtilité & le mouvement qui habitent

dans le ciel ou la ſphere du feu. La terre appelle à ſoi le froid, les ténébres, la peſanteur & le repos. Chaque puiſſance retient ſes forces dans le centre; mais l'extrémité de leurs frontieres eſt expoſée au combat des élémens contraires qui ſe mêlent en route. Le feu qui ſe trouve comme étranger ſur la terre, inquiet, ſans ceſſe harcelé, fuit un ſéjour qui ne lui fournit qu'à peine de la nourriture. Le ciel jouit en liberté de ſa lumiere; mais ſes rayons ne ſont pas aſſez forts pour vaincre les diſtances qui le ſéparent de notre ſphere, & le dérobent à nos yeux. De ce combat des deux puiſſances, réſultent le mouvement de rotation qui fait tourner les aſtres ſans ceſſe autour d'eux-mêmes, tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, & le mouvement de tranſport qui les fait rouler ſur des

cercles ou des lignes spirales. Les planettes décrivent une spirale plus ou moins approchante du cercle, selon qu'elles sont plus ou moins éloignées de la terre : car on rejette cette beauté mathématique qui réduit tous les mouvemens célestes à des cercles parfaits. A la vérité le mouvement circulaire est le plus beau de tous, parce qu'il semble devoir toujours durer, & n'avoir de terme que lui-même ; tandis que le mouvement direct, ou en ligne droite, paroît chercher un terme pour se reposer.

Télésius ne fixe point de barriere aux excursions de la matiere terrestre, au lieu que le centre de la terre est, dit-il, inaccessible à la matiere céleste. La superficie de notre globe est comme l'écorce d'un grand arbre qui contient les germes de la génération. Tous les êtres

connus, les corps pesans & durs, les métaux, les pierres, la mer même sont les productions que la terre a conçues de la chaleur du ciel; ils sont composés d'une substance mitoyenne entre le soleil & la terre. Ainsi ce que nous appellons terre pure ou froide, est enfoncé sous les abymes de la mer & sous la région des minéraux & des végétaux. Mais l'intervalle qui s'étend depuis la terre pure jusqu'à la Lune, & peut-être au-dessus, est semé d'élémens mixtes, & qui participent également des deux spheres ennemies. C'est-là, (entre la sublimité du ciel & la profondeur de la terre) que se livre ce combat perpétuel, & cette confusion infernale de toute la matiere, tandis que le centre jouit d'un parfait repos. Ainsi les provinces intérieures de deux Royaumes

voisins sont en pleine paix, quoiqu'une guerre violente ravage leurs confins. Tous ces élémens furieux tendent à se répandre & à se multiplier, jusqu'à vouloir occuper toute l'étendue de l'espace ; cet acharnement les porte à se détruire, à se chasser, à envahir leur terrein respectif ; & de la division de tous les êtres, résulte cette admirable variété d'especes & de propriétés. Cependant la matiere a des régles & des qualités antérieures. Elle ne peut acquérir, ni perdre de sa masse, elle a un mouvement de gravité naturelle : les ténébres ou l'opacité lui sont comme essentielles. Il s'agit d'expliquer comment l'ordre & la génération peuvent sortir du désordre & de la destruction. Le soleil auroit dû, ce semble, embraser la terre & la consumer. Mais que

d'obſtacles ! La diſtance de la terre, la déclinaiſon des rayons du ſoleil qui ne tombent jamais perpendiculairement ſur toute la ſurface de la terre ; l'obliquité de ſon mouvement annuel, qui l'empêche de continuer & de réitérer les mêmes impreſſions, en ſorte que ſa chaleur ne revient au même degré que par intervalles ; la rapidité de ſon mouvement diurne, qui ne le laiſſe pas ſéjourner deux inſtans ſur le même point ; la réſiſtance de l'eſpace intermédiaire qui ſépare le ſoleil de la terre, rempli de corps qui arrêtent, diſſipent, énervent la force de ſes rayons, ſur-tout vers la ſurface de la terre où l'action répulſive eſt dans toute ſa vertu, parce qu'elle eſt plus près de ſon centre, & où, par une raiſon oppoſée, la chaleur du ſoleil expire.... Cette guerre deſ-

tructive & interminable confondroit les deux spheres dans une seule, tout deviendroit terre ou soleil ; cependant l'ordre & l'harmonie se maintiennent ; les tems & les mesures, tout suit un cours réglé, chaque action a ses commencemens, ses progrès, sa vigueur, ses tems de langueur & sa fin. Comment cela ? c'est par les loix de l'impuissance.

L'opération de ces deux puissances dépend de la disposition de la matiere, des forces de la chaleur, & de l'application de ces mêmes forces. Ces trois considérations se tiennent lieu de cause mutuellement.

La force de la chaleur dépend, en premier lieu, de la quantité des rayons qui croissent au double par la réflexion simple, & se multiplient à proportion des réflexions ; en second lieu, du sé-

jour des rayons ou de la continuité de leur action. Toutes les forces naturelles sont subordonnées au tems, soit pour se mettre en exercice, soit pour opérer leur effet. C'est de leur application & de la durée de leur action que naît la vicissitude des saisons, & leur bizarrerie ; ensorte que l'air roulant dans une inconstance perpétuelle, l'été se trouve quelquefois refroidi par des vapeurs humides, & l'hyver souvent interrompu par de brûlantes exhalaisons. Quoique le soleil continue sa route dans une constante uniformité, la moisson & la vendange éprouvent le changement des vents, qui étendent les nuages autour de la terre, comme un voile impénétrable à la chaleur du soleil. Le ciel nous envoie donc des influences, tantôt bénignes & salutaires, tantôt mortelles & empoi-

sonnées, selon les variations de l'air qui sépare les deux spheres. Le soleil est l'ame de la génération, cependant le feu est un élément destructeur. . . . Foible objection; le feu du soleil & celui de la terre ne sont pas hétérogènes, comme on pourroit le croire; leurs opérations ont une infinité d'effets semblables: le feu artificiel fait mûrir les fruits, éclorre les œufs, il vivifie les insectes, & conserve les plantes comme le feu du soleil. Mais notre feu est un imitateur imparfait du feu céleste. Celui-ci est plus doux à cause de la distance, il opere plus heureusement par le mêlange des corps hétérogenes qu'il rencontre sur son passage, & qui temperent la vivacité de son action; il est plus uniforme dans ses inégalités, agissant toujours par dégrés, & avec des proportions

proportions conſtantes : au lieu que le feu de la terre ne va que par ſauts , tantôt lent juſqu'à l'excès, & tout-à-coup d'une violence extrême , ſans paſſer par cette ſucceſſion réglée d'actions & d'effets.

Le froid, principe actif, rivaliſe avec la chaleur, & la combat de toutes ſes forces. Son trône inébranlable réſiſte aux aſſauts de ſon ennemie, comme l'enclume aux coups du marteau ; car ſi ces principes euſſent été ſujets l'un & l'autre à l'inconſtance & à l'altération, ils n'auroient produit que des actions momentanées & des êtres d'un inſtant. Les immenſes régions du ciel ſont à l'égard de l'étroite ſphere de la terre, comme un empire vaſte & déſert, vis-à-vis d'une petite république extrêmement riche & peuplée. L'eſpa-

ce eſt compenſé par la matiere, l'étendue eſt d'une part, & la force de l'autre. Mais on ne peut bien juger des forces du froid par l'expérience : car les rigueurs de l'hyver, les frimats du Nord, l'horreur des mers glaciales ſont au prix du froid central, comme les rayons du printems auprès d'une forge embraſée.

Quant à la diſpoſition de la matiere : 1°. il y a dans tous les corps un germe de chaleur prêt à ſe développer au premier feu ; car les métaux, la pierre, l'air & l'eau s'échauffent par le frottement, plus ou moins aiſément, ſelon ce dégré de chaleur interne ; l'air plus vîte que l'eau, l'eau plus vîte que les métaux, les pierres plutôt que l'eau vers la ſuperficie, l'eau plutôt que les pierres dans le centre. Les

corps ſolides ont moins de commerce entre leurs parties que les liqueurs ; c'eſt pourquoi la ſurface des métaux eſt échauffée avant la ſurface des liquides, & la maſſe plus tard.

2°. La chaleur eſt à raiſon de la quantité ou de l'étendue de la matiere. Plus un corps eſt ſolide, plus la chaleur s'y concentre, & s'augmente par la réunion de ſes forces. Moins il eſt compacte, plus elle ſe diſperſe, & diminue à proportion du relâchement des parties. Les métaux embraſés ſont plus brûlans que l'eau bouillante, & que le bois enflammé, mais la flamme eſt plus pénétrante ; cependant la flamme agit mollement, ſi le vent ne la pouſſe, ſouvent même elle eſt très-douce & preſque ſupportable à la main, comme on le voit dans l'eſprit de vin.

3°. On distingue la chaleur par les effets de son action. Il y a sept dégrés dans l'action de la chaleur, qui correspondent aux dispositions de la matiere. La lenteur ou la flexibilité est la disposition d'un corps qui céde à une grande violence, qui peut se comprimer ou se dilater, qui est ductile, ou fusile. La mollesse résiste moins à la premiere impulsion, & suit aisément les impressions de l'attouchement. La simple adhésion est la disposition d'une matiere visqueuse, & pour ainsi dire, un commencement de fluidité ; car un corps visqueux, quoiqu'il ait une espece de consistance & qu'il se retienne dans ses bornes, à une pente naturelle vers la dissipation, qui le fait s'attacher à tout ce qui le touche : un corps fluide ne suit que lui-même, un

corps viſqueux ſuit tout autre corps. La fluidité appartient aux corps qui n'ont point de barrieres ni de terme, & semblent ſe fuir & ſe chercher eux-mêmes. La vapeur eſt l'exténuation du corps qui devient impalpable, d'une agitation plus ſubtile, d'une fluidité plus rapide, telle que l'onde inquiéte qui s'évapore. L'exhalaiſon eſt une vapeur digérée & recuite, qui fait qu'un corps approche le plus près de la nature du feu. Enfin l'air eſt l'extrême période des progreſſions de la chaleur. Car l'air eſt un corps chaud, le ſeul qui n'eſt pas ſujet aux plus fortes impreſſions du froid, telles que la gelée & la glace. Il tiédit, dès qu'il eſt renfermé, comme il arrive dans la laine & dans tous les corps fibreux; il ſuffoque la reſpiration, s'il n'a pas

un champ libre ; autant d'effets & de ſignes de la chaleur. Ces différens dégrés agiſſent plus ou moins, ſelon la quantité des parties ſimilaires du même corps ; car ou le corps eſt un amas d'élémens propres à un des ſept effets déja diſtingués, ou il eſt un mixte d'élémens ſubordonnés à pluſieurs de ces effets.

Mais c'eſt dans la diſtinction des qualités coëſſentielles de la matiere, que Teleſius ſe trouve embarraſſé. Carenfin il y a des corps chauds ſans lumiere, & des corps lumineux ſans chaleur. Ce ne ſont donc pas des propriétés inſéparables. Le voilà réduit au ſtratagême de ſes adverſaires les Péripatéticiens qui, voulant opiner avant d'entendre l'expérience, récuſent ſon témoignage ou le corrompent au gré de leur ſens perverti, abuſant mani-

festement des faits, & de leur propre esprit, pour demeurer en possession de leur premier jugement.

Cependant Telesius de meilleure foi s'échappe en faisant des vœux pour la perfection de notre intelligence. Il y a, dit-il, tant de combinaisons à faire, pour établir tous les dégrés de la disposition de la matiere & de l'action de la chaleur, que l'esprit humain ne peut espérer d'en venir à bout ; ce seroit pourtant le dernier période de la science & la clé des mysteres de la nature & de l'art. Mais comment mesurer les forces de la chaleur, comment la diviser en proportions bien justes, comment distinguer la quantité & la disposition de la matiere, de façon à pouvoir assigner telle matiere à tant de dégrés de chaleur, tel dégré de chaleur à tant de ma-

tiere, comment fixer les centres & les limites de l'action de la chaleur ? Plaise au ciel, conclud Telesius, d'envoyer sur la terre de ces esprits divins qui, dégagés des besoins de la fortune, de l'esclavage des préjugés, & de la tyrannie des sens, jouissent à loisir de la contemplation de la nature ! Un Péripatéticien auroit ajouté. C'est ce qui n'arrivera pas, puisqu'Aristote & sa secte en sont demeurés - là.

Notre philosophe toujours en contradiction avec eux, ne veut rien entendre à leur harmonie prédominante. Tout se fait dans la nature par voie de conquête, & non par aucune espece d'accord ou de traité, dit Telesius, d'après Empedocle. Celui - ci avoit établi pour ses principes l'antipathie & la sympathie ;

mais il n'admettoit que la premiere dans l'explication des causes naturelles. Telesius soutient que l'humidité, loin d'appartenir au froid, est l'effet de la chaleur. Un corps humide est celui qui céde, se sépare, se divise, & s'exténue ; or la chaleur attire, étend, dévore la matiere & la transforme en humidité. Le froid au contraire, produit la sécheresse, il durcit & resserre les corps. Aristote étoit donc un bien mauvais observateur, un raisonneur peu conséquent & grand ennemi de l'expérience, quand il attribuoit la sécheresse à la chaleur dont elle n'est qu'un effet accidentel. Car le même feu qui desséche la bouë, pour la changer en brique, dès qu'on l'anime à un certain point, fondra la brique, pour en faire du verre. La chaleur chasse les corps ou les transfor-

me. Le chaud & le froid ſont quelquefois aux priſes, dans un amas d'atomes ou d'élémens rangés de part & d'autre ; après un combat opiniâtre, le plus foible céde le champ de bataille, & va camper ailleurs. Mais lorſqu'une des deux puiſſances ſe trouve ſurpriſe en pelotons, il arrive une tranſmutation, le parti dominant engloutit l'autre, qui change de nature, au lieu de changer de place. Mais dans la haute région du ciel, la chaleur ſe réunit & ramaſſe ſes forces, pour écarter & repouſſer le froid qui venoit l'attaquer juſques ſur ſon trône. Celui-ci repouſſé, ſe retire au centre de la terre, pour chaſſer à ſon tour les atomes céleſtes qui déſolent les confins de ſon empire : car la chaleur des feux ſoûterrains eſt plus violente que celle de la ſurface du

globe ; le froid, en ſe reſſerant, entraîne une partie de ſes ennemis, & les confond dans ſa ſphere.

La déroute ſe fait en plein vent, & la transformation en champ clos. Dans un vaſe bouché, quand l'évaporation des eſprits n'eſt pas libre, il s'enſuit des fermentations qui alterent les corps juſqu'à la diſſolution. Le même changement arrive dans un corps fermé par une enveloppe naturelle, il ſe corrompt & perd ſa forme & ſa ſubſtance : un œuf, une bouteille de liqueur fourniront un exemple des deux cas. Tels ſont les principes de Parmenide ou de Teleſius auxquels celui-ci ajoute la matiere ou la quantité.

Juſques-là le monde étoit aſſez bien arrangé ; mais voilà l'homme avec ſa méchanique qui

vient détruire ce système. C'est une espece de Philosophie champêtre qui jouit à loisir du spectacle de l'univers, sans approfondir ses ressorts; en un mot, Telesius n'étoit pas aussi Physicien qu'Astronome. Il développe la sphere & ses cercles; mais la raison des mouvemens l'embarrassoit peu, ou peut-être trop. Encore son système s'écroule par les fondemens, puisqu'il suppose l'éternité du monde, rejettant le chaos & la succession des actes ou des états de la matiere. Il n'y a qu'un esprit peu philosophe, d'une intelligence bornée, qui ne voit pas au delà de ce qui est, & qui n'imagine pas, soit dans le passé, soit dans l'avenir, un ordre & une sphere toute différente. Les sens disent assez que le monde n'a pas toujours été; mais ils disent

aussi que la matiere est de tout tems, & voilà en quoi leur témoignage ne s'accorde pas avec celui de la foi. La Religion suppose la matiere tirée du néant, & la Philosophie a de l'horreur pour ce néant qu'elle ne conçoit pas; la Religion attribue la création à la parole de la toute puissance, & la Philosophie convient que la matiere est parvenue au méchanisme présent par une suite de dégrés & d'essors: la Religion assure qu'avant la prévarication de l'homme, l'Univers étoit dans un état de perfection, d'où le peché l'a fait décheoir; & la Philosophie qui s'inquiéte peu de l'Optimisme, prétend que cette décadence est dans la nature même des choses essentiellement changeantes & perissables, mais que l'altération n'est qu'un renouvellement

de forme, & que le désordre respectif & passager tend à l'ordre général & perpétuel. Ainsi tant que le monde roulera, ce que l'homme verra d'une part & ce qu'il entendra de l'autre, le mettront en guerre avec lui-même, jusqu'à ce qu'il ferme tout-à-fait les yeux, ou qu'il les ouvre entierement, pour se livrer aux opinions d'autrui, ou pour ne suivre que les siennes.

Revenons aux principes de Telesius. Il seroit bien à souhaitter que les Philosophes convinssent une bonne fois de ne faire sortir les êtres que des êtres, & les principes que des principes, c'est-à-dire, de ne pas attribuer le nom de substance à des conceptions abstraites, & le nom de principes à des formes périssables. Mais si cela est, nous voilà réduits à l'atome indi-

visible, commensurable, revêtu d'une forme, placé dans l'espace avec un mouvement, un appétit & une aversion naturelle, éternel, inaltérable, & devant survivre à la destructiou de toutes les especes. En un mot, ce doit être le centre immuable de toutes les combinaisons faites & possibles de la matiere. Si l'on n'entend par principe, qu'une puissance ou qu'une vaine capacité d'être; pure abstraction inintelligible. Si c'est un corps, il doit être le plus petit qu'il se puisse, & la divisibilité n'a point de bornes. Ce seroit donc mieux de ne reconnoître aucun principe élémentaire & antérieur à toutes les combinaisons, mais plutôt de les faire servir mutuellement de principes les unes aux autres, & d'établir des formes passageres, en fixant des régles

éternelles & constantes à leur maniere d'opérer.

Car ce principe invariable a l'inconvénient trop réel de n'éxister que dans l'imagination, & de donner des notions phantastiques à la place des êtres ; au lieu que le systême de ne fixer aucun principe déterminé, revient à une circulation perpétuelle de causes & d'effets, que les révolutions sensibles de toute la nature, nous rendent assez palpable.

Le principe que Telesius, prête à Parmenide, est donc la quantité ou la dose de la matiere, en quoi je le trouve bien injuste & peu conséquent, dans le partage ou la distribution qu'il fait des troupes & des forces, aux Puissances belligérantes. Car d'un côté il oppose le globe unique de la terre à cette armée

innombrable d'étoiles : la terre n'a qu'un point dans l'eſpace, & le ciel occupe toute l'étendue. Mais où ſera l'harmonie & l'équilibre, ſi le ciel, outre l'avantage du nombre, obtient encore celui des armes & de la force, ſi d'un côté tous les traits portent coup, & ſi de l'autre ils reſtent à moitié chemin ? Les rayons du ſoleil agiſſent ſur la terre, & les vapeurs de la terre ne vont point juſqu'au ſoleil ; l'ombre de la terre n'obſcurcit point le diſque du ſoleil, & la lumiere de cet aſtre perceroit notre globe de part en part, s'il étoit diaphane. Le froid s'étend encore bien moins que l'ombre ; qu'arrivera-t-il donc ? La combuſtion univerſelle d'Héraclite dévorera tout l'eſpace & ce qu'il contient, juſqu'aux confins de la

terre, toutes les étoiles ne seront bientôt qu'un amas de matiere embrasée, parce que cette vertu que Telesius donne à ses principes de se multiplier, & de transformer tout en leur propre nature, doit agir autant ou même plus sur les corps similaires, que sur les élémens hétérogènes. Allons plus loin.

Combien d'actions & d'effets totalement étrangers au froid & à la chaleur ? Combien dont le froid & la chaleur dérivent ? Mais un principe doit comprendre tous les phénomenes, & ne ressortir d'aucun d'eux. Les principes de Telesius ne sont que des causes instrumentales & secondaires. Cette vertu d'inertie qu'il prête à la matiere, est contradictoire à elle-même. Car comment concevoir une force qui repousse

la mort & ſa deſtruction, au point que l'affaiſſement du monde entier ne puiſſe altérer le plus petit atome, qui rend les molécules de la matiere impénétrables, qui leur donne une action répulſive & en même tems extenſive, enſorte qu'elles ſe répandent ſans ſe quitter ? Qu'appelle-t-on deſtinée & néceſſité ; ſi ce n'eſt pas cette vertu d'inertie ? La voilà ſans contredit.

Teleſius ſuppoſe habilement la maſſe de la matiere fixe & déterminée ; mais quand il s'agit d'expliquer la raiſon de cette quantité indeſtructible, il ſe replonge dans les ténébres du péripatétiſme, donnant à la cauſe principale la place de l'acceſſoire, & regardant comme une condition préliminaire, l'action même d'où réſultent néceſſairement les forces offenſives & dé-

fensives de la matiere, l'inaltérable solidité du tout, & les limites des choses possibles. C'est assez la méthode de l'école de s'attacher à deux ou trois termes qui lui plaisent, & dont elle se sert comme d'une arme à toute main pour écarter ses adversaires, la raison & l'expérience. Un axiome est aussi sacré pour elle, qu'un canon de l'Eglise chez les Théologiens; dès qu'il est arrêté par un decret formel & définitif, que deux corps ne peuvent occuper à la fois le même espace; plus de recherche ultérieure, plus de questions sur les motifs de cet arrêt. Les sciences auront beau réclamer contre un principe si vague & si peu raisonné, on n'en sçaura pas davantage, tous les siécles se soumettront, & la prescription de l'ignorance dissipera l'étonnement qu'elle pour-

roit cauſer à des eſprits curieux, & à des obſervateurs indiſcrets. Ces opinions ſont autant de cataractes qui ont empêché juſqu'ici les Philoſophes de voir la lumiere de l'expérience ; ou s'ils ont entrevû la vérité, jamais ils n'ont eu le courage & le loiſir de la fixer.

Teleſius établit le vuide, mais à grands amas ſans bornes ; enſorte que les corps s'écartent quelquefois, & changent tout-à-fait de voiſinage & de ſphere, contraints par la violence & l'importunité d'un bataillon plus fort. A quel degrés s'étend le vuide ; à quel point de diſtance ſe ſéparent ſans retour ou ſe réuniſſent les élémens écartés ? C'eſt ce qu'on n'a pu déterminer. Mais cette horreur du vuide, ou l'attraction n'ont aucun rapport avec le froid & la cha-

leur ; car la matiere chaſſée, entraîne tous les corps qu'elle rencontre dans ſa fuite, homogènes, ou non; froids, ou chauds, enſorte qu'un corps chaud s'attachera plutôt à un corps froid, que de reſter iſolé, parce que la chaîne de la nature eſt plus forte que l'antipathie du chaud & du froid ; l'adhéſion de la matiere n'attend pas la liaiſon des formes, & par conſéquent ne dépend pas du froid & de la chaleur qui font tous les moules.

L'*expatiation* de la matiere eſt cette force, ou ce reſſort intérieur, par lequel elle ſe dilate & ſe comprime, ſe condenſe & ſe raréfie, ſe replie & ſe rétablit ; c'eſt le principe de la fermentation & de l'élaſticité que Teleſius attribue toujours à ſes agens plénipotentiaires, le froid & le chaud, mais bien à la légere.

Car ou les corps quittent leurs limites naturelles & leur forme, ſans être violentés ; ou forcés de changer d'eſpace, ils conſervent leur forme, & reviennent à leur place. La vertu de progreſſion peut bien venir du froid & du chaud ; mais celle de reſtitution, à quoi l'attribuer ? L'eau ſe répand en vapeurs, l'huile en exhalaiſons ; mais on ne voit pas que ces liqueurs diſſipées, reprennent leur ancien état. L'air ſe raréfie, & c'eſt par la chaleur, puiſque auſſi-tôt qu'elle ceſſe, il retombe & ſe rapproche de ſon centre. Mais combien de corps qui, dilatés par toute autre violence que celle du feu, ne laiſſent pas de refouler avec impétuoſité ſur eux-mêmes, ſans que le froid s'en mêle ? L'air même emprisonné, force ſes barrieres par une activité naturelle. Le mé-

chanisme du mouvement & la percussion des corps durs qu'on appelle violente, & qui les brise & les exténue, jusqu'à l'évaporation ou l'exhalaison, n'est que l'effort naturel des parties qui cherchent à se délivrer de l'état de contrainte & de compression. Y a-t-il là des traces de froid ou de chaud ? Telesius aura recours à cette portion de chaleur assignée à chaque sphere, qu'il suppose être en analogie avec la quantité de la matiere ; d'où il conclud que s'il y a plus de matiere que de ces qualités, leur effet doit être engourdi, émoussé par la masse ; vains subterfuges d'un esprit entêté de ses principes, & qui veut suivre ses idées plutôt que la nature. C'est ainsi que les Philosophes s'égarent autour des principes essentiels de la matiere. La nature, l'art & la violence

violence ne ſont chez eux qu'un jeu de mots. Il ne ſuffiſoit pas d'attribuer à la nature ce mouvement par lequel les élémens tendent à ſe compoſer en maſſes homogènes , il falloit chercher dans ce mouvement ſenſible le reſſort ſecret qui le produit. Les mouvemens violens ſont les plus naturels , parce qu'ils ont plus d'analogie avec la maſſe entiere. Le mouvement de gravité n'eſt que dérivé ; car la terre, où eſt toute ſa force, n'eſt qu'une petite province, eu égard au vaſte Empire de l'univers. Cette diſtinction des corps graves , & de la matiere ſubtile , n'eſt qu'une répétition du mouvement d'expanſion & de condenſation. C'eſt aller aux effets collatéraux , au lieu de remonter à la cauſe directe. En vain ajoute-t-on un ap-

pétit vers le centre , & un autre vers la circonférence , c'eſt avancer de quelques pas ; mais l'eſpace n'a point de force attractive , un corps n'eſt pouſſé que par un corps , & l'eſpace n'eſt rien : cette inclination ou cette inquiétude de changer de place , n'eſt que celle de changer de forme ; la corruption d'un corps eſt la génération d'un autre , comme ſi la nature ne pouvoit ſe repoſer , & laiſſer un inſtant ſon ouvrage à l'attelier.

Tel étoit le ſyſtême de Parmenide , dont l'expoſition & la réfutation nous diſpenſera de parcourir les autres en détail. Teleſius reſtaurateur de ſon eſprit philoſophique , & réformateur des vieilles opinions , aimoit aſſez la vérité pour éclairer les ſciences. Sa place eſt à la

tête des hommes nouveaux, je dis des hommes, parce que ce n'avoient été depuis Ariſtote juſqu'à lui que des troupeaux de ſectes.

Quoi qu'il en ſoit des écarts de tous les Anciens, la majeſté qui reſpire encore dans ces ruines ſuperbes, nous laiſſe une aſſez haute idée & une juſte admiration de tout l'édifice. Héraclite étoit à la porte de la Philoſophie, ce me ſemble, quand il ſe plaignoit que le défaut des Philoſophes étoit de chercher la ſcience & la lumiere, chacun dans un monde particulier, & non pas dans ce grand univers commun à tous les hommes. Démocrite pouvoit être appellé le devin de la nature, quand il établiſſoit la Philoſophie entre les faiſeurs de ſyſtê-

mes & le vil peuple des imitateurs, tenant un parti mitoyen à ces deux extrémités également éloignées de la vérité. Les nombres de Pythagore n'étoient pas une absurdité. Mais sa Philosophie n'étoit bonne que pour des moines, parce qu'elle donnoit trop à la superstition ; aussi ne prit-elle faveur que chez les Mahométans & les Manichéens. Le Philosophe des Indiens (Dindamus) avoit raison d'appeller la coutume, l'Antiphysique. Epicure me fait plaisir à entendre, quand il détruit l'erreur de ceux qui confondent les causes physiques avec les causes finales. Pyrrhon m'amuse avec ses Sceptiques, quand je les vois se jouer de tous les préjugés, tourner incessamment autour, & les suivre alternative-

ment, ſemblables à ces amans inquiets & jaloux qui accablent leurs maîtreſſes de reproches, & les quittent pour les reprendre. J'écoute enfin Paracelſe, quand il me renvoie toujours à l'expérience, comme à la ſouveraine ſolution.

Plus heureux les uns que les autres, (car après tout, leurs menſonges ſont moins un crime d'ignorance, ou de mauvaiſe foi, que l'effet du malheur de leurs tems ;) plus curieux la plûpart & plus fidéles obſervateurs qu'Ariſtote, ils ont mieux rencontré que lui dans la Phyſique ; plus ſages, plus louables qu'Ariſtote & Platon d'avoir cherché la vérité ſans détour, & d'avoir débité leurs erreurs, ſans emprunter l'emphaſe de l'impoſture. Mais pour ne parler point au hazard de ce

qu'on ne sçait plus, & de peur de substituer nos conjectures à leurs principes; il en est de leurs Théories ou plutôt de leurs Fables philosophiques comme des fictions du Théatre, où la vraisemblance plaît souvent plus que la vérité même : elles font plus ou moins d'illusion, selon qu'elles sont bien ou mal imaginées.

Il est évident que si la Philosophie eut été entre les mains du peuple comme la Religion, toutes ces extravagances de l'esprit humain, portées tour-à-tour sur les aîles de la vogue, auroient trouvé autant de factions, qu'il y avoit de systêmes, & qu'ils auroient tous péri dans la guerre civile des partis.

En parcourant, comme dans une galerie des tableaux, ces fondateurs de l'ancienne Philosophie : on apperçoit un rideau

jetté dans l'enfoncement ; c'eſt le voile de cette antiquité reculée, dont il ne nous reſte qu'un ſouvenir obſcur. Mais pourquoi ſe perdre dans une nuit qui ne préſente que des ombres & des phantômes ? car l'antiquité reſſemble aſſez à la Renommée qui cache ſa tête dans les nuës, mêlant dans ſes récits beaucoup de menſonges à quelques vérités. Avec un peu moins de bonne foi, ſans doute il ſeroit aiſé de faire remonter l'origine de la Philoſophie à des tems bien antérieurs aux Grecs, & de trouver dans l'Hiſtoire, des raiſons du ſilence & de l'oubli qui nous l'ont dérobée. En coûte-t-il beaucoup d'antidater de quelques ſiécles une vieille nobleſſe ; & ne ſçait-on pas que les Généalogies ſont du reſſort de la conjecture ? Mais un honnête homme n'a pas

besoin de calomnier ses ennemis: n'allons donc pas troubler ces ténébres mystérieuses. La plûpart des Fables sont moins les inventions que les traditions des Poëtes; ils nous les ont transmises, comme ils les avoient reçues, un peu plus défigurées, à la vérité : c'est cette origine immémoriale qui nous les a fait révérer de siécle en siécle, comme les restes sacrés d'un âge précieux, ou comme le testament des premiers hommes à la derniere postérité. Quoi qu'il en soit, n'importe que le nouveau monde soit l'isle Atlantique des anciens Géographes, & que le systême d'Aristote ait été dans la tête de quelque Mage d'Egypte; c'est par les fruits qu'on juge d'un arbre.

Que penser donc d'une méthode qui n'a produit que des ronces & des chardons? Un Poëte com-

pareroit bien le péripatétiſme à l'écueil de Scylla, ce monſtre compoſé de tant d'autres. La tête en eſt aſſez belle, ce ſont des axiomes ſéduiſans au premier coup d'œil ; mais quand on s'avance de près, on ſe voit en proie à une Dialectique hériſſée d'argumens & de ſophiſmes captieux, où les meilleurs eſprits vont faire naufrage. Ariſtote ſe faiſoit une gloire & un jeu cruel d'élever des queſtions pour les détruire, & d'envelopper la vérité dans un nuage de contradictions artificieuſes. Ses diſciples avoient toujours en réſerve quelque ſubtilité pour embarraſſer leurs ennemis & ſe dégager de leurs piéges ; mais que croyoient-ils ? que ſçavoient-ils ? qu'oſoient-ils même aſſurer ? Rien ; ceſt-à-dire, qu'ils cherchoient moins à diſſiper des doutes, qu'à

éterniser les disputes. Aussi de tant de travaux, il ne nous reste pas un seul monument consacré au bonheur de l'humanité ; ensorte que l'instinct des animaux nous a fourni plus d'inventions utiles que la science de tous les Philosophes. Du moins s'ils n'avoient rendu d'autre service aux Arts, que celui de ne pas leur nuire ; mais il falloit qu'ils fermassent toute issûe aux effors de l'industrie. Les quatre Elémens d'Aristote n'étoient pas assurement une découverte fort subtile, car c'est ce qu'il y a de plus grossier & de plus palpable dans la premiere décomposition des corps ; encore n'étoit-elle pas nouvelle, puisque Empédocle avant lui l'avoit désignée sous le nom d'humeurs & de compléxions. C'est pourtant de cette influence maligne que vient la sécheresse &

la ſtérilité de la Philoſophie. Les hommes curieux de vains amuſemens, & ſe payant de raiſons frivoles, négligerent l'obſervation de la nature, où ils pouvoient faire un ſi riche butin. Voilà les fruits ; paſſons aux progrès.

Imaginera-t-on que les ſciences ont un terme fixe d'élévation où un ſeul homme doit arriver, dans un eſpace de tems déterminé ; que c'eſt à lui d'en marquer les limites & la profondeur ; de détrôner ſes prédéceſſeurs, pour ne laiſſer aux ſiécles à venir que le ſoin de l'admirer, de l'étendre & de l'interpréter conformément au goût de chaque Nation ? Ce ſeroit accorder à des objets frivoles un rang & une conſidération qu'ils n'ont pas dans l'ordre de la Providence univerſelle ; car tout ce qui eſt périſſable, devient le jouet

du hazard trop bien servi par l'inconstance des hommes, qui semble ajouter à la fatalité des meilleures choses. Tel est le destin des sciences & des arts : après qu'à force d'être remaniées à plusieurs reprises, les matieres ont reçû un certain dégré de souplesse & de clarté ; il s'éléve un génie, ou plus hardi, ou plus éloquent qui, à la faveur d'une méthode nouvelle, lie en un corps ces membres épars, retranchant à son gré ce qui lui déplaît ou lui résiste, enveloppant les lueurs & les sombres clartés dans une nuit totale, écartant ce qui demande de la peine ou du tems, & se donne ainsi, par la voie du prestige, une espece d'empire sur la postérité qui, charmée de la fausse lumiere qu'on lui prête, adopte aveuglément un systême suborneur,

& ſe fait un mérite de ſon eſclavage. Mais tel eſt le ſort de ces Théories arbitraires qui ont leur ſource dans l'imagination, de varier au gré de ſes ſaillies, ſans en devenir plus fécondes ; au lieu que la Philoſophie expérimentale qui a ſes racines dans la nature, eſt comme ces fleuves intariſſables qui groſſiſſent ſans ceſſe dans leur cours.

Conſultons les Auteurs eux-mêmes ſur la ſolidité de leurs ſyſtêmes ; leur témoignage eſt des moins ſuſpects. Après avoir affecté ce ton de fauſſe confiance, à quoi ſont-ils réduits dans leurs tentatives infructueuſes ? A mordre le frein de rage, à ſe plaindre ſans ceſſe de la ſubtilité de la nature, de l'*inacceſſibilité* des objets, de la briéveté de la vie, & à de ſemblables défaites artificieuſes qu'on doit prendre

moins pour un aveu modeste de leur insuffisance, que comme un retour de l'orgueil qui veut pallier ses défauts, en calomniant la nature. De-là, ce Pyrrhonisme qui condamne l'esprit humain à des ténébres éternelles, qui tire un voile impénétrable entre le sanctuaire de la nature & la curiosité de ses observateurs, qui défend à l'industrie de perfectionner l'art, & qui fait enfin de sa propre foiblesse un reproche capital à la condition humaine.

Le succès des entreprises dépend des moyens. Si les appuis de la Philosophie ont été ruineux jusqu'ici, pouvoit-on concevoir des espérances qui ne fussent stériles ? Les fameux obélisques, les arcs de triomphe, ces prodiges de l'antiquité, ne sont point tant l'ouvrage de la

force, du nombre, & même de la dextérité des ouvriers, que l'effet des inſtrumens & des leviers. La main de l'homme ſeule eût employé plus de ſiécles à les élever, qu'ils n'ont duré de jours. C'eſt donc par le moyen des ſecours que l'expérience prête à l'entendement, qu'on peut venir à bout de fonder un ſyſtême inébranlable, & qui n'ait à recevoir du tems que des accroiſſemens.

On a donc manqué d'inſtrumens, on a manqué à l'obſervation; car qu'eſt-ce qu'un faiſceau d'expériences triviales, pour juger & prononcer ſur tout le méchaniſme de la matiere? Inſenſés, pleins d'orgueil, nous conſidérons la nature dans un vaſte lointain, où nous appercevons à peine l'ombre ou le nuage qui l'environne, c'eſt-à-dire, qu'il nous en reſte une image con-

fuſe ; mais les traits épars qui la repréſentent plus diſtinctement, nous échappent dans l'intervalle. A quoi bon monter ſur une tour, prendre un téleſcope, contraindre la prunelle, ſerrer les paupieres, pour voir ce qu'on a ſous les pieds, tandis qu'il faudroit ſe baiſſer & s'approcher ?

On dira qu'Ariſtote n'a pas fait autre choſe. Y penſe-t-on ? Quelle eſt cette méthode, qui part d'une induction faite au hazard & ſans choix, pour en venir à des concluſions vagues & générales, ſous qui toutes les les obſervations étoient comme forcées de ſe ranger. Que faiſoient les Anciens ? Ils recueilloient d'abord une multitude de faits qu'ils réduiſoient ſous des titres, avec des notes & de longs commentaires : ces matériaux

ſervoient à bâtir leur ſyſtême, au moyen de quelques axiomes généraux qu'ils érigeoient en thèſes. L'ouvrage fini, ils avoient ſoin de faire diſparoître l'échaffaudage qui n'auroit pas fait d'honneur à l'édifice. Un fait, ou un exemple ſe trouvoit-il contraire à quelqu'un de leurs principes, ils ſe gardoient bien de remettre cet axiome à l'examen ; mais le ſuppoſant toujours démontré, il n'étoit queſtion que d'éluder cette objection ruineuſe : au moyen d'une exception, ou d'une diſtinction, on ſe tenoit quitte. Il falloit être d'aſſez bonne foi pour s'en contenter. Si le fait, ſans être tout-à-fait oppoſé, paroiſſoit dur à l'explication, on ſçavoit bien l'ajuſter & le faire paſſer à force de ſubtilités.

Tél étoit Ariſtote leur maître ; ſa moiſſon de faits, ſert moins de

base que de confirmation à son systême. C'est une collection faite après coup. Loin de suivre la nature dans sa marche libre & toujours fidéle, il sembla vouloir lui en imposer & corrompre la plus sûre interprete de la vérité, en lui prêtant des oracles conformes à sa vanité. Il avoit corrigé une faute essentielle (le défaut de l'expérience) par une collection précipitée, négligence plus coupable que la premiere ; il trouva dans l'opposition des faits une contradiction perpétuelle avec ses idées, il expliqua ces différences par de vaines distinctions ; & loin d'éclaircir la matiere, il la fit perdre de vûe, en la réduisant à des riens scholastiques.

Les Chymistes prirent une autre route, mais aussi captieuse ; car en prétendant faire ressortir

la nature de leurs principes hazardés ſur des faits d'une interprétation arbitraire ; à qui reſſemblent-ils, ſinon à cet enfant qui, trouvant un banc ſur le rivage, voulut auſſi-tôt en faire un vaiſſeau ? Que ſignifient ces élémens qu'ils appellent les matrices de la nature, où toutes les eſpeces forment leurs individus ; enſorte, que chaque corps eſt un miſte de leurs quatre ſémences ? N'ont-ils pas fait de l'homme une eſpece de pantomime, ou d'ouvrage à piéces de rapport, parce qu'on a dit qu'il étoit un abrégé de l'univers ? C'eſt donc à dire que pour s'éloigner de l'ancien ſyſtême, ils ont donné dans de pires écueils ; c'étoit bien le moyen de le faire valoir. Ajoutez-y la magie naturelle qui a ſéduit le peuple en leur faveur. Mais elle eſt trop mépriſable

pour être réfutée sérieusement. Superstition dans ses dogmes, prestige dans ses œuvres; que peut-on dire autre chose d'un art qui n'aboutit qu'à surprendre & à éblouir, au lieu d'éclairer & de secourir? Tel est le propre de la vérité, de se rendre si sensible par la démonstration, qu'elle ne laisse plus de place à l'admiration; l'imposture au contraire dresse des piéges aux sens, pour jetter la raison dans un étonnement stupide.

Avec si peu d'égard pour l'antiquité, mérite-t-on des ménagemens de la part de ses contemporains? ...... Mais quel est donc mon attentat? Si j'espérois aller plus loin que les anciens en suivant la même route, cette émulation qu'on devroit encourager, fût-elle téméraire, tourneroit sans doute à ma con-

fuſion, par l'inégalité de mes talens. Mais s'agit-il ici de meſurer nos forces ? C'eſt aſſez avouer ma foibleſſe, que de vouloir abréger le chemin. Je ſervirai de phare, & non pas de guide ; après tout, ſeroit-il bien étonnant qu'un boiteux mis dans la voie, arrivât plutôt au terme, qu'un coureur égaré ? Mon projet eſt innocent, je ne veux faire la guerre à perſonne. Tout au plus je ſerai le trompette qui anime les bataillons au combat, encore ne prétends-je point ſoulever les querelles des ſçavans. S'ils vouloient m'écouter, loin de s'entre-déchirer pour l'intérêt frivole de leurs opinions, ils ſe ligueroient enſemble contre les obſtacles de la nature. Après un pareil manifeſte qui garantit mes intentions, ſi j'éprouve encore des hoſtilités,

je proteste que c'est agir contre le droit des gens qui assure un libre accueil chez toutes les Puissances, au parti de la neutralité. Mais, dût-on me blamer, je dirai tout haut & sans détour, que les génies de tous les siécles réunis ne sçauroient avancer d'un seul pas dans la connoissance de la nature, par les principes & les moyens qu'on a pris jusqu'ici ; & pour mettre le comble à mon audace, j'ajouterai que les efforts du plus merveilleux génie n'aboutiront qu'à de plus grands écarts, & les engageront dans des ténébres toujours plus épaisses, à mesure qu'ils avanceront, s'ils ne marchent à la lueur de l'expérience.

La Dialectique de l'Ecole est trop subtile, trop ingénieuse ; elle échappe à la prise. La méthode que j'ose proposer, est à

la portée de tous les eſprits ; c'eſt comme la loi de l'héritage établie chez les Spartiates qui réduit tous les citoyens à l'égalité ; c'eſt un compas que je veux mettre entre les mains de tout le monde, utile à l'Artiſan groſſier comme au profond Mathématicien ; & les opérations de celui-là vaudront bien les combinaiſons de celui-ci : c'eſt aux ſens que je prépare des inſtrumens ; & loin de prêter des aîles à l'entendement, je prétends le fixer par un nouveau contrepoids : car ne croyez pas que la vérité ſe livre à l'indiſcrétion de ces eſprits audacieux qui la cherchent dans les eſpaces vuides de leur imagination. Enfin ce n'eſt point du merveilleux : ma marche eſt toute ſimple ; c'eſt l'art d'interpréter ſûrement la nature,

ou la route des sens à l'entendement.

Voici ma Logique, toute différente de la Philosophie ordinaire ; 1°. par les moyens, je soumets à l'examen les principes que l'Ecole suppose établis ; 2°. par la méthode, j'établis une liaison & une correspondance successive, une génération & une dépendance mutuelle entre les faits & les axiomes, observant l'intervalle qui sépare les notions, sans passer comme les Anciens d'un fait, ou d'une proposition particuliere, à une maxime générale ; 3°. par la fin & le terme de mes opérations, je ne veux aboutir qu'à des inventions pratiques & à des découvertes utiles pour la perfection des arts, & je laisse à mes prédécesseurs les vains raisonnemens de la Dialectique.

L'entendement

L'entendement a des préjugés dont il faut le guérir, préjugés naturels ou de complexion, préjugés d'habitude ou d'éducation. Un miroir faux défigure les objets, un eſprit gauche renverſe les notions : on remédie à ce mal, par la critique de la raiſon qu'on force à s'examiner elle-même, par la critique des ſyſtêmes, & par celle des principes ou des méthodes. L'eſprit oublie d'abord ſes anciennes opinions qui, comme une bile jaune, coloroient tous les objets, & ne les reprend qu'après une légitime diſcuſſion.

Si l'on penſoit, par exemple, que les ſecrets de la nature ſont interdits à l'homme par la Divinité ; c'eſt un préjugé de la ſuperſtition, que la Religion eſt bien loin d'avouer. Si l'on objecte que les détails & les écarts

de l'expérience peuvent jetter l'esprit dans une confusion & une incertitude pernicieuse; c'est un préjugé de l'ignorance qui n'a pas encore étudié la nature. Si l'on nous reproche que cet abbaissement vers les arts est tout-à-fait méchanique, & plus digne d'un manœuvre que d'un Philosophe; c'est un préjugé de l'orgueil qui ne sent pas la contradiction de ces idées, puisque la vérité d'une théorie se mesure par son utilité, & que l'invention des Arts & de la Philosophie se tiennent par la main. Si l'on ajoute que cette régénération des sciences que nous proposons, est un terme vague & sans fin; c'est encore un préjugé de foiblesse & d'idolatrie pour l'antiquité qui nous souleve contre toute espece de changement. Enfin si l'économie civile, & la Po-

litique sembloit se défier de nos promesses, & craindre qu'elles n'aboutissent qu'à remuer la surface de la Philosophie, sans en améliorer le fonds, nous pourrions rendre sensible la solidité de nos espérances par la seule exposition de notre systême. Que dis-je, un systême ? nous n'en avons point. Loin de fonder une secte, nous souhaiterions les désabuser toutes, & les remettre libres de leurs sermens, entre les mains de la nature. Son étude seule peut couper court à cette pullulation, & à cette circulation d'erreurs dont le genre humain fut obsédé jusqu'à nos jours. On se trouveroit récompensé de ce retour filial vers cette ancienne mere, par la plus ample & la plus heureuse moisson, pourvû qu'on ne se hâte pas de la couper en herbe avant la ma-

turité, & de prendre les premieres indices d'une bonne découverte, pour les fruits mêmes de l'invention.

L'obſervation des faits, mais une obſervation juſte & raiſonnable, qui n'entre point dans l'immenſe détail de tous les individus, des différences, & des variations minutieuſes eſt la clé des ſciences : c'eſt un moyen plus ſûr & plus commode pour connoître ce que nous ſçavons mal, & ce que nous ne ſçavons pas, que ne pourroient l'être tous les ſyſtêmes, qui naiſſent, ſe détruiſent, varient & chancellent au gré d'une imagination déſordonnée.

La méfiance, fille de l'orgueil & de la timidité, une fois raſſurée, il ne reſte plus qu'à prémunir l'entendement contre l'admiration où peut le jetter la ſim-

gularité de notre entreprife, & pour extirper le mal, c'eft affez d'en montrer les racines : on n'auroit qu'à parcourir les obftacles qui ont retardé jufqu'ici les progrès de la Philofophie, & l'on verroit que les plus grands font toujours dans nos défauts. Les objets font plus acceffibles que les efprits ne font maniables, & l'art de l'invention incomparablement moins pénible que celui de l'explication; qu'on ne nous taxe pas ici d'une vaine oftentation qui n'éléve fi haut la difficulté, que pour augmenter la gloire de la vaincre; ce fafte feroit d'autant plus déplacé, que nous affectons de le pourfuivre par-tout chez nos prédéceffeurs. Il nous faudra donc céder, & pour faire paffer nos idées, nous charger auparavant de celles qui ne font pas à nous.

Les préjugés veulent être attaqués par artifice, & combattus avec ménagement; ils s'irritent & s'effarouchent contre la force ouverte, soit que l'homme épris de passion pour ses auteurs favoris, obstiné par orgueil ou par habitude dans ses sentimens, ne veuille pas se rendre; soit que la volonté la plus résolue ne puisse commander à l'entendement: car l'esprit des Philosophes, comme celui des Prophétes, est indomptable & ne parle ou ne se taît pas à leur gré. Ainsi nous n'osons pas tant compter sur la justesse, sur la bonne foi & la facilité de ceux qui nous entendront, que sur la complaisance que nous aurons de nous prêter à leurs foibles.

Une autre difficulté que nous nous imposons, vient de la candeur & de la simplicité dont nous

ferons profeſſion : éloignés de toute eſpece de détour & d'impoſture, même de celle qui donne du cours à la vérité, nous n'irons au terme de nos eſpérances, qu'en ſuivant l'ordre qui eſt le flambeau de toute inſtruction, réſolus d'enter nos découvertes & nos principes ſur les découvertes & les meilleurs principes des Anciens, dès que nous en trouverons de ſûrs, ſans nous piquer de la fauſſe gloire de ne devoir rien à perſonne, eſtimant que le vrai, ſoit qu'il vienne de nous ou des autres, appartient au public.

La préparation de l'entendement faite par l'examen de ſes notions, afin d'en ſéparer les préjugés, & par la réfléxion ſur lui-même, afin de ſe rectifier; il ne s'agit plus que de l'appliquer à l'interprétation de la nature qui eſt

la seconde moitié de la route de de l'esprit humain ou la suite de sa marche. Trois choses doivent concourir à cet effet, le ministere des sens, celui de la mémoire, & celui de la raison.

1°. Tous les objets ont une analogie avec l'homme, & une analogie avec l'univers ; c'est aux sens à nous les représenter dans leurs raports mutuels, & respectifs à nous, & à toutes les masses grandes ou petites de la matiere ; la premiere impression est toujours imparfaite ou fausse, parce qu'elle ne représente qu'une ombre, que la superficie, ou qu'un côté. Les objets se dérobent aux sens par leur petitesse ou leur distance, par la lenteur ou la rapidité de leur mouvement ; ils émoussent & endorment les sens par l'espece de familiarité que l'habitude leur fait

contracter ensemble, il s'agit donc de rapprocher les objets & de réveiller les sens : quand la nature s'échappe, on la rappelle par les instrumens, c'est-à-dire, par la répétition des observations ; quand elle interrompt sa route, on réunit l'intervalle de sa marche par les secours de l'expérience ; quand elle disparoît & nous abandonne tout-à-fait, on supplée à son absence par des comparaisons, des supputations, & des réductions : c'est à l'entendement de corriger la paresse, la précipitation & tous les défauts des sens dont tout l'emploi se réduit à observer.

2°. L'emploi de la mémoire est de recueillir ; mais elle succomberoit sous la multitude des faits, & le jugement se perdroit dans l'immensité de la matiere, si on n'aidoit l'une & l'autre

par l'usage des tables qui soulagent & abrégent les opérations. Les faits rassemblés, on les sépare en autant de partitions : elles ne seront pas d'abord exactes, parce que les premieres recherches ne sont que des tâtonnemens ; mais la vérité se fera plutôt jour au travers de l'erreur que de la confusion, & le tems rectifiera chaque jour les écarts de cette collection.

3°. La raison n'a qu'un but (c'est l'utilité,) & deux moyens, contempler & agir. La connoissance des causes & l'exécution des effets sont également de son ressort : posséder la nature, & la soumettre au pouvoir de l'art ; deux vûes qui coïncident, car ce qui tient lieu de cause dans la spéculation sert de moyen dans la pratique, & il n'y a de véritable science que celle des cau-

ſes, ni de ſûre opération que par elles.

L'inſtrument de la raiſon dans ſa théorie, c'eſt l'induction qui ſuivant la marche de la nature libre ou ſollicitée par l'expérience, lie les phénoménes avec les axiomes, & par une progreſſion ſucceſſive, & non interrompue de faits & de vérités qui s'engendrent mutuellement, parvient à cette unité de la nature, en quoi conſiſte le beau, le vrai, le grand.

L'induction eſt une eſpece d'échelle double où chaque axiome ſert d'échellon ſéparé du ſuivant par une table de faits, dont la conſéquence devient un principe ou un dégré pour monter à d'autres faits, qui produiront eux-mêmes un nouvel axiome, & ainſi alternativement juſqu'à cette vérité premiere & gé-

nérale, appliquable à tous les phénoménes de la matiere : de ce sommet on descend par une route semblable à la premiere, & l'on arrive à ces notions communes d'où l'esprit étoit parti, pour s'élever à cette haute région qui domine sur toute la nature. L'enchaînement des faits & des axiomes deviendra plus sensible encore, par l'image d'un escalier à plusieurs étages, où les marches représenteront autant de faits d'une espece liés ensemble ; & chaque repos qui interrompt le cours & distingue les étages, figure un axiome qui sépare la région des faits.

Cette induction qu'on peut nommer la clé de l'interprétation, tire toute sa force de sa méthode & se soutient d'elle-même. La preuve que chaque fait porte avec lui, est à la place qu'il

occupe ; hors de lachaîne, il ne tient plus à rien ; hors de ſon rang, il trouble l'ordre, & renverſe le fondement de ſtabilité. C'eſt elle qui nous méne à la découverte des formes qui ont fait juſqu'ici le déſeſpoir de la Philoſophie. Elle examine d'abord la matiere, enſuite l'agent, le progrès inſenſible & caché des mouvemens créateurs ou deſtructeurs, & dans ces combinaiſons elle tâche de ſurprendre la forme qui ſe dérobe.

Il y a des faits lumineux qui, ſans préſenter autre choſe que de ſimples lueurs, annoncent des clartés ; comme ils ſont moins ſujets à varier, plus univerſels & plus fréquens dans la nature, ils ſont auſſi plus féconds en principes, & ſervent conſtamment de modéle dans la pratique ou l'imitation de la nature. C'eſt à ceux-là que l'induction s'attache

pour abréger ; car il ne suffit pas de rencontrer le grand chemin qui peut être fort large, il faut trouver ce milieu toujours plus droit & plus court.

Tout axiome doit être clair, fécond, conséquent à lui-même dans les opérations qui en résultent, & à la vérité plus universelle dont il descend ; ensorte qu'il ait les rapports de l'espece au genre avec les premieres notions, & du genre à l'espece avec ses corollaires ; mais les axiomes qui sortent de l'induction reçoivent à chaque pas un dégré de certitude plus satisfaisante que l'évidence des principes reçus. Ces opérations théoriques de la raison, variées & multipliées, sont ce qu'on appelle la vérification de l'induction, sans laquelle on court risque de n'avoir établi que des conjectures, des vraisemblances & des probabilités, &

de retomber dans l'inconvénient des préjugés. Elles facilitent les opérations de l'Art, que la raiſon ſe propoſe de perfectionner dans ſes conſidérations pratiques, ſecond objet de ſon miniſtere.

Pour y réuſſir, elle aura ſoin de mêler dans ſa marche une opération de théorie à une opération de méchanique, & de les couper l'une par l'autre afin qu'elles *s'épaulent* & ſe donnent du jour mutuellement. Les axiomes qui ménent aux Arts par la Dialectique, ne ſont que des indices obſcures ; mais ceux qui nous font procéder d'une région de faits à une autre région de faits, en nous démontrant leur liaiſon & leur correſpondance, ſont des oracles infaillibles.

L'induction qui, dans les opérations Théoriques, nous fait

monter par l'intervalle des faits divisés en tables, d'un axiome à l'autre jusqu'au premier de tous, dans les opérations pratiques nous fait descendre du premier au dernier, par ces rangs intermédiaires de faits qui les séparent. Ces sortes d'opérations tombant sur les individus qui sont le plus à notre portée, on ne sçauroit y arriver par les axiomes vulgaires, & les plus connus, parce qu'elles sont le résultat de plusieurs vérités combinées. Il y a une méthode d'invention propre à chaque Art, qu'on applique à chaque nouvel essai dans son genre, ensuite vient la place des Tables pratiques, ou des moyens les plus faciles de tenter ce qu'on se propose, qu'on appelle les régles de l'Art, enfin la marche d'un essai à l'autre, par la voie des expériences, sans le mêlange

des axiomes ; car ainſi qu'il y a une communication ſecrette d'un axiome à l'autre que les génies ſaiſiſſent, ſans s'arrêter à l'intervalle des faits qui les ſéparent & les lient, il y a de même une eſpece de liaiſon entre les expériences, imperceptible pour le vulgaire des Phyſiciens,& juſqu'où la raiſon des Philoſophes s'élance,à travers les interſtices que les autres ſont obligés de garder.

La route établie, finiſſons par des maximes préliminaires. Les unes regardent l'interprétation, & d'autres, l'Interpréte.

L'homme ne tirera du ſecours de la nature, qu'autant qu'il lui en prêtera. Il ne pourra l'entendre & l'employer,qu'après avoir appliqué tour-à-tour ſon eſprit & ſes ſens à l'obſervation. Tout ſon pouvoir ſe réduit donc à voir & à imiter, ſans quoi ſa ſcience

est vaine & sa force stérile.

La main a besoin d'instrumens pour produire, ou diriger le mouvement ; l'entendement en a besoin pour s'épurer & contempler. Ces instrumens sont foibles, mais la maniere de les employer remédie à tout : les objets les plus indépendans sont atteints & réduits, rien d'impénétrable à la sagacité de l'esprit, rien d'impossible à l'industrie de l'art.

La vérité est une, la façon de l'interpréter simple, mais les sens sont troubles, l'entendement vagabond, les objets tournoyans, & l'ouvrage de l'interprétation plus incertain que difficile.

L'esprit d'assurance qui, n'ayant pas la force de douter, s'appuie sur les premieres opinions qu'on lui présente érigées en autant de vérités, & qui mesure toutes les notions sur ces fausses régles de

certitude eſt le premier obſtacle à l'interprétation. Avant tout, obſervez la nature de l'eſprit humain, l'inconſtance de ſes mouvemens, les retranchemens de l'erreur qui l'obſede, autrement les Sciences ſeront un pays d'enchantement, où vos yeux faſcinés ne verront que des phantômes, à la place de la vérité.

Sans cette étendue de génie qui ſçait mêler, réunir & replonger toutes les eſpeces, & cette infinité de combinaiſons qui les diſtinguent, dans l'antique maſſe d'où le mouvement les a fait ſortir, on ne verra jamais l'unité de la nature. Eh! comment donc l'interpréter?

Au lieu d'étudier les natures compliquées, telles que la flamme, le ſommeil & la fiévre, il faut ſe retrancher dans les qualités ſimples, telles qu'elles s'of-

frent au premier coup d'œil dans l'obſervation, ou bien pénétrer juſqu'à cette ſimplicité où les décompoſitions de l'art & les abſtractions de l'entendement nous les repréſentent ; c'eſt le moyen d'enrichir le pays des découvertes, c'eſt attaquer les préjugés par la racine, & ramener tous les eſprits à une maniere de penſer.

Ainſi mon Interpréte ſera dans un tel équilibre que, l'antiquité ou la coutume, la mode ou la nouveauté, l'envie de dominer ou le reſpect humain, n'auront aucun pouvoir ſur lui. Son eſprit ſuſpendu, ſans être flottant, entre la crédulité qui ne doute de rien, & le Pyrrhoniſme qui renverſe tout, mettra chaque notion à ſa place dans l'ordre des probabilités, des certitudes ou de l'évidence. L'eſpérance lui ſer-

vira d'éguillon au travail, jamais de prétexte à la pareſſe. Il jugera du mérite des choſes, non par la rareté, la difficulté & la vogue, mais par une conſtante & ſolide utilité. En voyant la vérité, comme iſolée dans un terrein de toutes parts limitrophe à l'erreur, & combien il eſt aiſé de ſe perdre encore, après s'être retrouvé, il ſe gardera de mépriſer & d'admirer. Il aſſouplira ſon eſprit pour s'inſinuer dans celui des autres, faiſant entrer la vérité à l'ombre d'un commerce réciproque d'opinions. D'un œil, il obſervera les tréſors de la nature, & de l'autre, les beſoins de l'humanité, pour ſecourir celle-ci par celle-là. Il peſera ſurtout l'application des termes, ſans quoi les mêmes inſtrumens détruiront l'édifice qu'ils avoient élevé. Enfin la candeur égale

ment éloignée de l'oſtentation qui s'annonce, & de la timidité qui ſe cache, munira ſon imagination d'enthouſiaſme, pour faire ſortir ſes idées avec ſuccès, & ſon ame de patience, pour ſoutenir les traverſes de ſon ſiécle. Son intrépidité dans les travaux qui aſſureront ſon immortalité avec la perpétuité des Arts, & ſa bonne foi à revenir ſur les erreurs qui lui ſeroient échappées, lui feront des lecteurs & des amis dans tous les ſiécles & chez toutes les Nations. Tel doit être le caractere du Philoſophe, & voici ſes obligations.

Pénétré de la foibleſſe de l'eſprit humain qui ſe laiſſe ſurprendre à tant de piéges; qu'il commence par rentrer dans les droits de la raiſon, & par en faire ſortir les préjugés de mille eſpeces que la préoccupation du juge-

ment, l'illuſion des ſens, la ſervitude de l'enfance, l'imagination de la jeuneſſe y avoient établis comme autant de tyrans & d'obſtacles à l'interprétation. Qu'il prépare enſuite une Hiſtoire naturelle diviſée en tables de faits, avec leurs titres & leurs uſages. Qu'il marque les reſſemblances & les différences par où la nature ſe repréſente toujours la même, ſous une multitude d'images. Qu'il léve une claſſe ſéparée de ces faits lumineux qui ménent à l'invention des cauſes, & de ces faits pratiques qui ménent à la perfection des Arts, ſans oublier la prééminence dûe à certains faits plus concluans, pivots de l'induction qui abrége les opérations de la Philoſophie rationnelle & expérimentale. Ces combinaiſons réitérées pluſieurs fois pour en vérifier la juſteſſe,

il ira saisir les mouvemens simples & uniformes de la matiere dont la progression constante & toujours réglée, enfante la durée des siécles & les révolutions merveilleuses de ce grand tout. Cependant châque jour de sa marche sera marqué par quelque heureuse découverte, gage consolant des plus riches inventions. Ses expériences seront, ou des indices pour découvrir les secrets de la nature, ou des essais pour imiter ses prodiges, ou des instrumens pour suppléer à son absence. Autant de ressources ouvertes à la prospérité de la vie, autant de moyens pour en prolonger & pour en embellir le cours; car tel est le but & le terme de l'interprétation.

On ne peut s'étonner assez, qu'après avoir manqué, pendant l'espace de plusieurs siécles, des

tréſors qu'ils avoient à la main & ſous les yeux, les hommes puiſſent trouver tout-à-coup cette veine d'abondance qui doit tarir ou adoucir leurs miſeres ; mais c'eſt que la lumiere de la véritable ſcience eſt rapide dans la fécondité de ſes progrès, au lieu que les productions du tems ſont tardives. L'invention eſt ſouvent le fruit du hazard, une découverte n'enfante pas toujours une autre découverte dans le même genre ; les arts roulent autour d'un cercle d'ornemens que l'inconſtance des modes leur prête tour-à-tour, ſans jamais franchir les bornes de l'imitation. Les hommes ſont enveloppés dans une ſphere de mouvemens limités & d'efforts contraints : la volonté de l'homme cede à l'inſtinct puiſſant qui gouverne le monde, ce qu'il rencontre

vaut mieux que ce qu'il cherche ; il a des projets ſans moyens, ou des moyens ſans projets, & ces ſortes d'inventions qui ſont hors de la ſphere de l'imagination, & hors de la route battue du méchaniſme, ne peuvent venir que de l'étude de la nature qui, ſuivie dans ſes détours écartés, fait découvrir à l'homme ce qu'il n'eût jamais imaginé, ni exécuté ſans elle. Une derniere précaution, mais la plus eſſentielle, c'eſt de ne jamais former un mêlange adultere de la nature avec la religion ; cette méſalliance n'enfante que des erreurs. La révélation ne prend point la raiſon pour interprete ; & ſi l'homme eſt l'image de Dieu, la nature n'offre point de miroir de cette reſſemblance.

Revenons : l'Antiquité, com-

me on voit, ne perd autre chose de sa gloire, que celle de nous subjuguer. On ne touche ni à la sublimité de ses spéculations, ni à la subtilité de ses méthodes; en un mot, loin d'oser faire assaut, nous évitons d'en venir aux prises. Tel est le projet de la réformation des sciences. Si l'on s'étonnoit de mon audace, je serois bien plus surpris de notre foiblesse, & qu'il n'y eût pas encore eu d'ame assez mâle, ou assez généreuse, pour rendre à l'homme son véritable empire sur la nature; si je ne sçavois que cette fatalité qui domine sur tous les événemens, fait que l'homme ne connoît pas ses forces, ou qu'il ne sçait pas les mettre à profit; que tantôt il se méfie de lui-même jusqu'à n'oser rien tenter, & tantôt pousse l'orgueil jusqu'à ne consulter & ne

ſuivre que les impreſſions de ſon mauvais génie. Que nous reviendra-t-il de cette noble entrepriſe ? Non pas de la réputation, non pas des applaudiſſemens ; tribut indigne d'une ame qui ſe plaît à faire le bien, mais la douceur incomparable d'avoir ouvert à la perpétuité du genre humain une ſource intariſſable des remédes & de plaiſirs ; juſte compenſation d'une gloire frivole & paſſagere qui rend du bruit pour de l'éclat. Un Philoſophe jouera mal ſon rôle, s'il attend ſa récompenſe du jugement des hommes. Il eſt trop au-deſſus d'eux pour en être payé. Les choſes utiles ne frappent jamais ſi vîte ni ſi vivement, que les choſes curieuſes : c'eſt un riche vieillard qui plante des pépinieres pour ſes arrieres-neveux. On l'aura preſque oublié, quand

le tems ſera venu de jouir de ſes dons.

Tout va concourir à nous ſeconder ; les découvertes de notre ſiécle qui a franchi les limites que l'Antiquité donnoit à la terre, qui a pû ſoumettre au pouvoir de l'art la foudre inimitable, qui a ſuivi la courſe du ſoleil autour de notre globe, & qui s'eſt frayé ſur la mer une route pareille à celle que cet aſtre parcouroit dans les airs. La navigation & les voyages jettent un jour nouveau dans le cercle de nos connoiſſances, ſoit qu'ils vérifient les conjectures de nos peres, ſoit qu'ils démentent leurs opinions, comme ſi la propagation des limites du monde & la multiplication des ſciences liées par le même deſtin, euſſent été réſervées au bonheur de nos jours. Ajoutons

y l'art de l'Imprimerie qui fait voler, comme un éclair, d'un pole à l'autre, toutes les inventions, & qui enchaînant tous les peuples par la communication de leur bienfaits, excite une émulation générale pour la felicité de la terre. Ne laissons pas échapper ce concours d'avantages. J'entrevois une révolution prochaine dans la Philosophie. Déja dans nos entrailles, quoique toutes de glace, dans des jours encore nébuleux, où la superstition sembloit avoir éteint tout le feu du génie, n'a-t-on pas essayé de s'ouvrir une route vers la nature ? Teléśius est monté sur la scéne, a produit un systême plus probable qu'applaudi. Gilbert d'Angleterre qui avoit poussé la nature à bout, sur le secret de l'ayman, qui a poursuivi ce phénoméne avec une nuée de faits & d'expérien-

ces; n'alloit-il pas imaginer un nouvel ordre de chofes, fans craindre ce reproche de *Xénomanie* que lui valut fon admiration pour Xénophane? Fracaftor qui n'a voulu ni maître, ni difciples, pour être plus libre; Cardan un peu fou, comme il convient de l'être à tout homme de génie, n'ont-ils pas auffi appris qu'on pouvoit penfer fans Ariftote? Bientôt nos neveux émancipés de la tutelle de l'Ecole, dès qu'ils voudront ufer de leur liberté, me laifferont bien loin derriere eux, & diront de moi ce qu'on a dit d'Alexandre; tout fon mérite eft d'avoir fçu méprifer de foibles ennemis. Ils me rendront juftice, en proteftant qu'ils ne me doivent rien; mais ils fe feroient tort, s'ils ofoient attribuer à leurs efforts, ce qu'ils ne doivent efpérer

que de leur modestie, & de cette sagesse si contraire à l'orgueil philosophique qui a tout confondu. C'est un assez grand avantage d'avoir convaincu l'homme de sa foiblesse, & c'est avoir des droits sur sa reconnoissance, que de lui remetre sa véritable force entre les mains.

Le Philosophe parla, & toute l'assemblée jugea que son discours étoit plein de ce génie, & de ce sentiment, qui éleve & & honore l'humanité. Sa liberté que des Théologiens auroient appellée arrogance, ne fut regardée parmi des sages, que comme une louable & généreuse émulation. On les voyoit se parler avec complaisance ; on eût dit qu'ils passoient tout-à-coup d'un ténébreux soûterrain à la clarté du grand jour. A la vérité ils voyoient moins qu'auparavant, mais ils

se sentoient près de la lumiere & assurés d'en jouir.

Que pensez-vous de tout ceci, dit mon ami? Des merveilles, lui dis-je. S'il en est ainsi, ne manquez pas, ajouta-t-il, d'insérer ce Discours dans vos Ecrits, afin que le fruit de mon voyage ne soit pas entiérement perdu. Je le promis, & je m'acquitte.

CHAPITRE IV.

La Fable raisonnée.

LA Fable est le tableau mutilé, ou le monument informe de cette premiere antiquité que le tems a comme ensevelie dans la nuit de l'oubli. C'est un voile tiré entre l'histoire perdue, & celle qui nous reste; mais un voile transparent, qui laisse

entrevoir la vérité. Car quel que soit l'abus de l'allégorie, il faut bien y avoir recours, quand le sens littéral ne présente qu'un monstre d'absurdité qui n'a jamais pû entrer dans l'esprit humain, encore moins en sortir avec ces traits bizarres & difformes, qui l'auroient d'abord fait étouffer. Homere, ce génie créateur de tant de merveilles; auroit-il enfanté des dieux si ridicules? Les a-t-il mis en action pour détromper le vulgaire de sa crédulité; ou a-t-il abusé de la superstition, pour enchanter les esprits encore davantage? Non sans doute; mais c'est que les Poëtes trouvent une carriere plus libre dans la région des immortels, & qu'ils sont toujours assurés d'intéresser les hommes par le merveilleux, dès qu'il touchera de

près à ce qu'ils aiment, ou qu'ils craignent le plus. Le peuple croyoit d'avance ce qu'Hésiode alloit lui raconter, & son histoire étoit fondée sur la tradition. Elle a été depuis ce tems défigurée par les rêves des Enthousiastes, ou par le mépris des sectes ennemies. Les Philosophes, les Chymistes, les Théologiens même ont abusé de la licence que donne l'allégorie, & chacun a prétendu rencontrer ses dogmes & ses opinions dans la fable. C'étoit la religion des Payens, & chaque peuple y trouve des traces de la sienne. Mais qu'est-ce que la superstition a de commun avec la vérité, pour qu'on ose les confondre ainsi ? Voudroit-on nous prouver que toutes les religions viennent des hommes, ou qu'elles ont porté la faux dans le domaine du

Chriſtianiſme ? Ou bien les paraboles ne ſeroient-elles que des miroirs à pluſieurs faces, où l'erreur ſe reproduit & ſe multiplie ? En vain nous dit-on que l'explication de l'Interpréte n'a pas d'autre fondement que le texte du Poëte, & que l'un & l'autre puiſent dans l'imagination ; ne fût-ce qu'un amuſement, qu'on nous le pardonne, s'il peut donner jour à des conjectures neuves. & à des réfléxions ſolides. Tâchons de juſtifier une licence puérile par un uſage noble & digne d'un Philoſophe. La Fable ſert de bandeau, ou de flambeau à la vérité. Que d'autres prennent ſoin de lever ce bandeau, pour nous introduire dans le ſanctuaire de la Divinité, ce deſſein eſt trop hazardeux en des mains profanes. Mais qui nous empêche de découvrir la nature à la lueur

de ce flambeau? Les paraboles furent comme les premiers jeux de la raiſon, qui s'eſſayoit avec la vérité. On voulut plaire aux hommes, avant de les inſtruire, & amuſer l'enfance de l'eſprit par des images agréables. Elles précéderent les diſcours raiſonnés, comme les hiéroglyphes ont précédé l'uſage des lettres. Nous jugeons de tout par comparaiſon, il faut donc nous dire à quoi une choſe reſſemble, pour nous apprendre ce qu'elle eſt. Ainſi la ſageſſe des premiers ſiécles, (ſuppoſé que la fable ne ſoit pas le débris de l'hiſtoire ancienne) étoit ou bien ingénieuſe d'avoir eu recours à cet artifice innocent, pour enſeigner la vérité, ou extrêmement heureuſe d'être arrivée à ce but, ſans y prétendre. Pourquoi n'aurions-nous pas le même

fort avec de meilleures vûes.

Orphée, ou la Philosophie.

Orphée (ou plutôt sa lyre) après avoir désarmé les mânes infléxibles, enchanta la rigueur de Pluton qui lui rendit son épouse, mais sous une condition trop cruelle sans doute. Sa passion n'y pût tenir, il jette avant le tems un regard sur Euridice, & l'ombre plaintive échappe de ses bras. La perte d'une femme trop chérie les lui fait toutes haïr, il va cacher sa douleur dans une solitude, n'emportant que sa lyre pour toute consolation. D'abord il n'en tira que des sons funébres que son cœur adressoit à sa chere Euridice, & les tigres attendris vinrent prendre part à sa tristesse, les rochers mêmes & les forêts, s'émurent à ses accords touchans,

toute la nature cédoit au pouvoir de ſon harmonie ; & des femmes y furent inſenſibles, tant le dépit de ſe voir mépriſées étouffa les autres ſentimens. Les Bacchantes jetterent le trouble & la déſertion dans la troupe féroce qu'il avoit apprivoiſée ; le bruit épouvantable de leurs tambours, & les ſons rauques de leur voix enrouée firent taire la mélodie du chantre divin ; Orphée lui-même eſt impitoyablement déchiré par ces furieuſes, & les lambeaux tout ſanglans de ſon corps mutilé furent ſemés dans les campagnes de la Thrace. L'Hélicon par horreur de cet attentat, ou par pitié pour la mort du favori des Muſes, refuſa de couler plus long-tems ſur des bords profanés ; & ſe perdant ſous le ſable, il alla ſe faire un nouveau lit ſous un ciel moins affreux.

Tel eſt le ſort de la Philoſophie. Elle porte d'abord un œil curieux ſur la nature ; mais l'impatience de jouir de ſes découvertes lui en fait auſſi-tôt perdre le fruit : elle n'embraſſe que des ombres. Déſeſpérée de ſes mauvais ſuccès, elle ſe tourne vers la Morale, & ne s'attache plus qu'à fléchir les paſſions de l'homme ; elle réuſſit à calmer ſa férocité, à lui donner des loix, à lui inſpirer des vertus ſociales : les peuples ſe lient, les villes ſe bâtiſſent, les bois & les champs déſerts deviennent des jardins & des promenades enchantées. C'eſt ainſi que l'impuiſſance d'arrêter la mort, impoſe au Philoſophe la douce néceſſité de s'éterniſer par ſes bienfaits. Peu ſatisfait de l'immortalité du ſang qui vient de la propagation de l'eſpece, & que la

bête même peut lui diſputer, il renonce aux douceurs du mariage, pour jouir des ſolides plaiſirs que donne une réputation établie ſur de ſignalés ſervices qu'il rend au genre humain. Mais qu'arrive-t-il ? Soulevées par la ſuperſtition, les ſectes détruiſent l'ouvrage de la ſageſſe, les loix ſont réduites au ſilence, l'harmonie ceſſe dans les Gouvernemens politiques, les hommes reviennent à leur premiere brutalité, les Empires les plus peuplés ne ſont bientôt que de vaſtes ſolitudes, & la Philoſophie elle-même, en proie à la barbarie, ne laiſſe que des membres épars; les Muſes déſolées ſe retirent & vont porter à d'autres nations le goût, la politeſſe & les Arts.

Pan ou la Nature.

Pan étoit un Dieu composé de la bête & de l'homme. Quelle qu'ait été sa naissance, les Parques étoient ses sœurs. Tout son corps étoit couvert de poil. Comme Dieu des chasseurs, il portoit une peau de léopard; & comme Dieu des bergers, il avoit la houlette & le chalumeau. Une troupe de nymphes dansoient autour de lui, avec un chœur de Satyres & de Silenes faisant mille jeux plaisans, sans être agréables: car avec ce cortége & cette pompe bizarre, il répandoit l'épouvante dans les campagnes. Il voulut jouer avec Apollon, il fut humilié; il voulut joûter avec Cupidon, il fut défait; ennemi de l'amour, il n'eut point de postérité.

Pan ſignifie la nature, ou ce grand tout qui compoſe l'univers. Le fil des Parques eſt la chaîne des cauſes naturelles, qui domine ſur la progreſſion des eſpeces & ſur la durée des individus. En effet la deſtinée, cette maîtreſſe des Dieux, dont les Parques étoient les miniſtres, & qui renfermoit tous les événemens dans ſon ſein, n'eſt que l'ordre de la nature qui développe le cours des choſes avec une harmonie inviſible & conſtante. Le plus léger mouvement tient à un grand principe, & les révolutions prodigieuſes partent du plus ſimple reſſort. Il n'y a rien d'iſolé dans l'univers, la nature embraſſe & retient tout avec des nœuds plus forts que le diamant. Le monde a une eſpece de pente vers le chaos; mais ce panchant eſt combattu par l'é-

quilibre des mouvemens. Les ſoulevemens de la mer, les débordemens du ciel, les épouvantables ſecouſſes de la terre ne feront jamais ſortir l'univers de ſes gonds, tandis que la nature le tiendra comme empriſonné dans ſes filets. Pan habitoit ſous le voile des cieux & les Parques dans les cavernes de la terre; c'eſt-à-dire, que la nature ſe montre en ſpectacle dans ſes révolutions générales; mais la trame qui régle le ſort des êtres particuliers eſt ſecrette & cachée. Le corps de Pan monſtrueuſement aſſorti figure la liaiſon des globes céleſtes avec la terre, ou plutôt le mêlange des eſpeces; car il n'y a point d'être ſimple, l'homme tient de la bête, l'animal des végétaux, & les plantes ont quelque choſe des minéraux. Le chalumeau compoſé de ſept

tuyaux, eſt l'image de l'accord diſcordant qui forme l'harmonie dans la Muſique & dans le cours de la matiere. L'habit tacheté du Dieu nous peint l'admirable variété de la nature qui a ſemé le ciel d'étoiles, la terre de fleurs, la mer des vaſtes iſles, & la plûpart des objets de brillantes couleurs. S'il préſide aux forêts, c'eſt que tout eſt une eſpece de chaſſe dans la nature, les atomes ſe pourſuivent, les deſirs courent après leurs alimens, & les paſſions après les plaiſirs comme leur proie. S'il préſide aux troupeaux, c'eſt que la vie champêtre eſt la plus conforme à la nature. Les nymphes qui formoient ſa cour, ſont toutes les eſpeces vivantes qui font l'ornement & les délices de la nature, & qui ſont comme l'abrégé des mouvemens univerſels qui animent

ce tout visible & permanent. Les Satyres & les Silénes représentent assez les folies de la jeunesse, & celles de la vieillesse, deux âges qui divertiroient un Démocrite par les traits ridicules qui les rapprochent. Les terreurs paniques sont les suites de cette crainte excessive que la nature inspire aux hommes pour la conservation de leur être, & comme il ne sçauroit y avoir trop de précaution contre les dangers qui assiégent son ouvrage, ces terreurs superflues en elles-mêmes, doivent entrer nécessairement dans son objet essentiel. On ne prête point d'amours au Dieu Pan; car l'amour est un besoin, ou le désir de la jouissance, mais la nature se suffit à elle-même, & jouit continuellement de ses propres charmes; aussi pour achever le paralelle, ne

produit-elle rien au-dehors, contente de cette fécondité qui met ſans ceſſe au jour des phénoménes long-tems cachés dans ſon ſein.

Le Ciel, ou l'origine du monde.

Le ciel étoit le plus ancien des Dieux. Saturne, comme s'il eut voulu reſter ſeul, après avoir privé ſon pere de ſa fécondité, dévoroit ſes propres enfans, à meſure qu'il les produiſoit. Jupiter lui échappa, lui fit la guerre, le mit aux fers & s'empara de ſon trône. Ce n'eſt pas tout: afin de forcer Saturne à reconnoître ſon crime par ſon ſupplice, il ſe montra fils barbare à ſon exemple; il lui ôta l'eſpoir de devenir pere déſormais, jetta les dépouilles de la génération dans la mer; & voilà l'écume

dont Venus naquit. Le regne de Jupiter fut troublé par la révolte des Titans & des Géants ; mais leur défaite assura pour jamais sa gloire & sa puissance.

C'est ici le systême de l'éternité de la matiere, d'où le tems fit éclorre le monde. Le Ciel est ce voile de la nature, qui embrasse toute le globe de l'univers. Il est *infécond*, car la masse de la matiere ne peut augmenter. Ces enfans dévorés par Saturne, ne sont que les essais de l'Etre toujours détruits & toujours repris par le tems, ou ces premieres combinaisons du mouvement pour enfanter le monde, jusqu'à ce qu'après bien des métamorphoses inutiles & des générations imparfaites, la matiere prît cet état de consistence & d'harmonie où nous la voyons. L'univers ne fut pas d'abord

d'abord paisible ; les élémens encore indociles, lutterent contre le nouveau joug ; mais l'attraction ramena le calme & l'équilibre : d'autres souléve-mens menaçoient la nature ; une conspiration générale des vents, des pluies & des feux intestins alloient dissoudre la terre, tout fut arrêté. Cependant Saturne ne périt pas, parce qu'après la succession révolue des siécles, le tems replongera l'être dans la confusion d'où il l'a tiré. Voilà, comme on voit, & de la Philosophie dans la Fable, & de la Fable dans la Philosophie.

L'Amour ou les Atomes.

L'Amour & le Chaos tous deux fils de la nuit, enfanterent les Dieux & l'univers. L'Amour toujours enfant, aveugle & nud,

est armé de fléches. C'est à ce pere des immortels que le fils de Vénus, le plus jeune des Dieux, a dérobé son appanage & ses caractéres.

Tel fut le développement de la matiere. Un premier instinct, dont on ne peut deviner la cause ni l'origine, antérieur aux autres mouvemens, universel, toujours durable & le plus essentiel de tous, tira les êtres des flancs de l'abysme ou du chaos. C'est cette inquiétude des élémens que les Philosophes ont toujours sentie, sans l'expliquer. Car l'appeller un éguillon ou un attrait violent, comme les Peripatéticiens; c'est rendre un son, & non pas une idée : la rapporter à Dieu; c'est sans doute terminer la difficulté, mais non pas la résoudre. La Religion nous mene à la vérité, par un intervalle im-

menſe & ténébreux hors des limites de la nature ; eſpace qu'il faut franchir d'un ſaut, car on ne peut y arriver pas à pas. Démocrite avoit mieux ſenti, lorſqu'après avoir arrondi ſes atomes, & leur avoir prêté une inclination qui naiſſoit de leur configuration même, il ſuppoſoit qu'ils avoient tous un point de réunion vers le centre du monde ; que dans cette impulſion générale, les grands atomes allant avec plus de force à leur terme, chaſſoient les petits qui ſe rencontroient dans leur route, & leur communiquoient une direction oppoſée qui les éloigne autant du centre, qu'ils en approchent eux-mêmes. Mais ce ſyſtême plus ingénieux que ſatisfaiſant, n'explique ni les mouvemens circulaires des aſtres, ni les phénoménes de la

condensation & de la raréfaction, ni la comprescibilité & l'élasticité des corps.

Epicure nous replonge dans les ténébres avec son concours fortuit, & c'est alors que l'Amour reste dans la nuit où la Fable l'a trouvé. Quant à ses attributs singuliers, les atomes & la petitesse des élémens, avant l'assemblage des masses, développent l'énigme de cette enfance imaginaire ; sa nudité nous peint la décomposition des molécules. On le représente aveugle ; en effet ce premier instinct n'est qu'un mouvement embarrassé, sans ordre & sans vûes : il n'y a que le second pas de la matiere, au sortir du chaos, qui, après des efforts infinis, ait établi cette harmonie & cet arrangement invariable qui nous enchante : ainsi la Providence as-

ſujettit l'aveugle hazard à ſes deſſeins. Cet arc & ces fleches, que ſignifient-elles, ſinon l'influence réciproque des corps qui s'attirent & ſe repouſſent à des diſtances éloignées ? Ne lancent-ils pas leurs rayons imperceptibles, comme autant de fléches, à travers les vuides épars, ou par un milieu tout-à-fait inviſible ? A ce panchant inquiet des atomes qui s'accrochent, rapportez la multiplication & la propagation des eſpéces. De l'antique Amour eſt ſorti le dernier ; c'eſt-à-dire, de l'impulſion univerſelle qui lie le Ciel à la terre, & tous les grands corps enſemble, deſcend la ſympathie qui aſſortit les individus pour la réproduction. Cet Amour eſt le fils de Venus. Car Vénus nous donne une inclination générale pour un autre ſexe,

& l'Amour la détermine vers un objet particulier qui nous charme, nous rappelle & nous entraîne par des ressorts invincibles à l'union naturelle ; source intarissable de joie & de plaisirs, de bonheur & d'immortalité.

Proserpine ou l'Ether.

Pluton condamné par le Destin à régir les Enfers, comprit que son Empire n'avoit rien d'assez attrayant, pour engager une jeune Déesse à venir partager sa couche. Cependant il ne pouvoit habiter seul le séjour des ennuis & de la tristesse, il se résolut donc à tenter la voie de l'enlévement. Proserpine digne par sa beauté du lit de Jupiter, s'occupoit à cueillir des narcisses, dans les prairies de la

Sicile ; elle ſe ſentit tout-à-coup enlevée par des mains inviſibles, dans un char ténébreux qui la tranſporta d'un clin d'œil ſous les abyſmes de la terre. Cérès ne voyant plus ſa fille, la cherche vainement, une torche à la main, de contrée en contrée ; elle apprit enfin, ou conjectura ce qu'elle étoit devenue. Elle va toute déſolée la demander à Jupiter qui, touché de ſa tendreſſe, conſent à ce que ſa fille lui ſoit rendue, pourvû qu'elle n'ait encore pris aucune eſpece de nourriture dans les Enfers : condition bien injuſte de la part du Dieu qui l'impoſoit, ſçachant qu'elle n'étoit plus poſſible ; car il ne pouvoit l'ignorer, ſans être aveugle. Proſerpine avoit déja entamé une pomme de grenade ; & quoiquelle n'en eût mangé que trois grains, il fallut re-

courir à de nouvelles ſupplications pour diminuer la rigueur de l'Arrêt. Enfin à force de larmes, Cérès obtint que Proſerpine partageroit l'année entre ſon époux & ſa mere. Pendant les ſix mois qu'elle ſéjournoit avec Pluton, Théſée & Pirithoüs eſſayerent de la ravir: elle étoit faite pour les enlévemens; ils deſcendirent ſur un rocher: mais quel fut leur étonnement au réveil, de ſe trouver aſſis pour l'éternité! Après un ſi funeſte voyage, il n'étoit plus permis de revoir le jour; cependant Proſerpine, en qualité de Reine, obtint le privilége d'accorder ſon retour à celui des mortels qui lui porteroit un rameau d'or, caché dans l'horreur de la forêt ténébreuſe qui conduit aux Enfers.

Tel eſt l'Ether celeſte qui,

pénétrant le ſein de la terre, s'attache aux flancs de ce grand corps, par de vaſtes embraſſemens, pour y répandre le germe de toutes les productions. Image de cet hymen inexprimable, qui enfante la vie de tout ce qui végete ou reſpire, & perpétue ainſi la durée des ſiécles & des hommes. Cet eſprit divin donne & répand ſa ſubſtance par des fermentations continuelles, principe de la formation & de la diſſolution de tous les corps. Sa nature eſt de s'envoler & d'échapper ſans ceſſe, rien ne peut le retenir, ſi ce n'eſt la violence de l'art. On le voit dans l'écume, où l'air ſemble ſe marier à l'eau, mais c'eſt qu'il y eſt contraint par un mouvement rapide & tournoyant, comme les rouesd'un char. Quelquefois il s'enferme dans les en-

trailles de la terre où lui seul préside à l'entretien des sucs ; car la terre est alors comme morte, insensible, aveugle & sans ressort. C'est dans cette prison qu'il se nourrit des débris que la mort laisse sur son passage, lorsque descendant du signe du Scorpion sur les aîles de l'Aquilon, elle vient abbatre les fruits, dépouiller la campagne de tous ses ornemens, précipiter les vieillards dans la tombe, & détruire l'ouvrage des tiédes Zéphyres. C'est-là qu'il réchauffe & ranime tous les corps pour une nouvelle organisation : tandis qu'il s'occupe dans les mines à la formation des métaux, il est inutile de le solliciter à revenir ; mais il arrive une saison plus heureuse : alors le soleil par ses instances & l'importunité de ses rayons, l'attire sur la face de la

terre, où il porte l'abondance & les plaiſirs, cortége de l'abondance, juſqu'à ce que le triſte hyver le rappelle dans ſes cavernes profondes. Car à peine a-t-il étalé ſes charmes & ſes tréſors ſur l'horizon, qu'il deſcend & ſe retire dans ſa couche ordinaire, pour y travailler à la régénération. Les eſprits les plus actifs qui volent ſur la terre, pénétrent quelquefois dans ſes retraites pour l'enlever, s'il eſt poſſible, & s'unir à cet eſprit de vie; mais ils ſe trouvent retenus en chemin, & pour jamais attachés au premier corps ſur lequel ils s'arrêtent. Le rameau d'or eſt ſans doute le grand œuvre des Chymiſtes, avec lequel ils prétendent rétablir toutes les fortunes, & éterniſer la vie des hommes. Merveilleux ſecret enfoncé dans

l'épaisseur des ombres & des ténébres. Mais si cette allusion déplaisoit aux aspirans de la pierre philosophale, on peut y substituer une application moins ingénieuse & plus raisonnable : c'est l'idée de la conservation des corps par les moyens de l'art ; chose moins absurde qu'impraticable : on l'a conçue avec quelque apparence de raison & de succès ; & si la vanité qui l'a fait imaginer, poursuit l'exécution d'un si rare projet, peut-être ne sera-t-il pas aussi ridicule qu'il le paroît.

Protée ou la Matiere.

Protée étoit l'interpréte de tous les secrets ; l'avenir & l'antiquité n'avoient rien d'oscur pour ses yeux perçans. Une grotte étoit l'asyle de ce Devin. C'est-là quil rentroit tous les jours,

rappellé par la chaleur du midi, pour y compter les veaux marins que Neptune avoit confiés à sa garde, après quoi il dormoit tranquillement. C'étoit le le temps de le surprendre; il falloit enchaîner l'oracle, pour lui arracher la vérité. Mais que ne faisoit-il pas pour échapper à la violence ? Il passoit successivement par toutes sortes de metamorphoses, jusqu'à ce que forcé de revenir à sa premiere forme, il dévoiloit tous les mysteres que le tems dérobe à la curiosité des mortels.

C'est la matiere qui se peint sous cet emblême. Elle erre & se proméne sous l'immense concavité de la voûte des Cieux, veillant toujours à la conservation de toutes les especes. Animaux, plantes & minéraux; tout vit par ses soins. C'est au-

tour de ces nombreux troupeaux qu'elle épuise son activité féconde, puis elle paroît s'endormir dans un profond repos. L'ardeur du midi désigne ce dégré de mouvement ou d'action *créatrice*, où étoit la matiere, quand embrasée & fondue, pour ainsi dire, elle se sépara en especes innombrables, & chaque espece en individus divisibles presqu'à l'infini. Jusqu'ici la nature est représentée dans toute sa liberté, conduisant l'amas prodigieux de tous les êtres. Un Philosophe vient, inquiet d'un phénoméne qu'il a découvert par l'observation, ou d'une vérité qu'il entrevoit dans les combinaisons d'un systême ; il solicite la nature, elle se refuse ; il la presse & l'emprisonne dans le creuset ou les fourneaux ; & c'est après avoir parcouru le cercle de ses métamorphoses,

& s'être changée en eau, en fumée, en poussiere, en caillou, qu'elle se montre dans l'analyse, telle qu'elle étoit avant la composition : car l'alambic est comme une espece de matrice où chaque partie reprend sa forme naturelle. C'est alors que le Philosophe connoissant toutes les extrémités des opérations de la matiere, & suivant tous les progrès de la formation & de la *dissolution*, voit la route qu'elle a tenue dans l'immensité des siécles passés, & la route qu'elle tiendra dans l'éternité des tems.

Dédale ou les Arts.

Dedale fut l'homme le plus admirable & le plus détestable de son siécle, car l'envie lui fit immoler bien des rivaux, comme s'il ne lui suffisoit pas de les surpasser. Exilé

de ſa patrie, il trouva de l'appui chez les Rois étrangers & dans la plûpart des villes, où la réputation de ſes talens l'avoient fait connoître. Il travailla pour la gloire des Princes qui l'avoient accueilli ; il embelli les temples des Dieux, il enrichit de vaſtes Palais, de ſes inventions. Mais ſon génie dévoué au crime, ſe ſignala ſurtout par des chef-d'œuvres d'infamie. L'attentat inoüi de Paſiphaé & ſon fruit exécrable furent l'ouvrage de ſon induſtrie. Le Minotaure parut, il voulut cacher ce monſtre de brutalité, mais par un nouveau crime : il imagina le labyrinthe, où il recela toutes les abominations de la nature : car la pudeur n'avoit point eu de part à ſes précautions. Cependant pour fournir quelques remédes au crime, après en avoir fabriqué les inſ-

trumens, il inventa ce fameux fil qu'Ariane eut la foibleſſe de prêter à Théſée, pour ſortir du labyrinthe. Minos pourſuivit ce mauvais génie avec une rigueur digne de l'équité d'un grand Légiſlateur; mais le ſcélérat eut le bonheur de lui échapper, ſon art & ſa renommée lui procurant des reſſources partout. Enfin victime de ſes inventions, il périt, comme ſon fils, dans la mer Egée.

Cette parabole n'a pas beſoin d'interpréte. On y voit le cours des paſſions, des crimes & des malheurs attachés au génie. Quand un Artiſte habile a mérité les applaudiſſemens & la haine de ſes concitoyens, on punit encore l'Etat, en l'exilant; car il ne manque pas d'aſyles que la curioſité ou l'émulation des peuples voiſins lui ouvrent de toutes

parts. Il se sauve sur cette opinion généralement répandue, qu'un grand homme est toujours, dans sa patrie, au-dessous de son mérite. Le monde profite de quelques inventions ; mais combien de découvertes pernicieuses, fatales influences du génie ! L'art ne semble-t-il pas s'être plutôt exercé à la destruction du genre humain, qu'à perpétuer sa félicité ? Tant d'armes, tant d'instrumens de guerre, tant de poisons mêlés parmi les remédes, que de secours prêtés à la mort, pour dépeupler la terre ! épouventables monumens de ces esprits créateurs. S'ils rencontrent par hazard, & peut-être contre leur intention, un nouveau moyen de vivre & de jouir, n'en font-ils pas aussi-tôt un labyrinthe inexplicable par le mystére dont ils le couvrent, & par

le prix énorme qu'ils y attachent ; enſorte que les ſecrets de la pharmacie ne ſont que les rançonnemens de l'avarice. Le luxe & la débauche puiſent dans l'invention, des Artiſtes des rafinemens que la Politique eſt tôt ou tard obligée d'interdire ; mais, comme dit Tacite, en parlant des Charlatans de ſon ſiécle, il y a une eſpece de gens que l'Etat à beau chaſſer, quand la nation les retient. Heureuſement la vanité de ces Arts corrupteurs, les fait évanouir plus ſûrement que la perſécution des Loix. Car le libertinage enfin déſabuſé de ces remédes qu'on promettoit à ſes excès, & ſur la foi deſquels il avaloit le poiſon de la débauche; l'homme rattrappe ſa raiſon & ſes mœurs au prix de ſa ſanté.

Le Styx ou les Traités.

Les Dieux juroient par le Styx ; c'étoit un fleuve qu'on ne repaſſoit jamais. Auſſi le parjure, après ce terrible ſerment, excluoit la Divinité ſacrilége de la table de Jupiter.

La néceſſité repréſentée par ce fleuve fatal, eſt le ſeul nœud qui lie les Rois. Tous les autres droits de la naiſſance, de la religion, de la reconnoiſſance, de l'honneur même, ſont de foibles barrieres que l'ambition briſe toujours. Il eſt ſi aiſé à un homme qui ne rend compte à perſonne de ſes volontés, d'interpréter à ſon gré la foi des Traités, & de couvrir ſes infractions du plus beau voile. Iphicrate avoit raiſon de dire aux Lacédémoniens, que l'unique garant de

leur fidélité envers les Athéniens, ſeroit l'impuiſſance de leur nuire. Si la couronne ou la vie d'un Prince n'eſt en danger par la rupture, on ne doit pas compter ſur ſa parole.

Acheloüs ou la Guerre.

Hercule diſputoit Déjanire avec Acheloüs. Un combat devoit décider auquel des deux cette beauté tomberoit en partage. Acheloüs ſe prépare, & après avoir eſſayé pluſieurs métamorphoſes, il ſe préſente enfin à ſon rival ſous la forme d'un taureau menaçant & qui frémit de rage, attendant le premier coup. Hercule avoit dompté tant d'autres monſtres, il rompt une corne à celui-ci; Acheloüs la lui redemande; & pour l'obtenir, lui donne en

dédommagement celle de la chévre Amalthée, qui étoit la corne d'abondance. Qu'arive-t-il dans la guerre ? Beaucoup de préparatifs d'un côté pour se défendre ; on fortifie les places, on redouble les garnisons, on coupe les ponts, on garde les défilés, on dépeuple la campagne, on remplit les greniers : l'ennemi vient à la tête d'une armée ou d'une flotte, il fait un siége on livre une bataille, & tout cet appareil de défense se dissipe ; un boulevard des frontieres emporté, tout plie ; & pour le ravoir, il faut céder de vastes pays au vainqueur. Tel est l'avantage de la puissance qui attaque.

Typhon ou la Rebellion.

Junon indignée de n'avoir pas eu de part à la naissance de

Minerve, & voulant ſe venger des mépris de Jupiter, fatigua tout le Ciel, pour en obtenir un fruit qui n'appartînt qu'à elle. L'Olympe y conſentit, elle frappa la terre, & Typhon ſortit de ſes entrailles. Cet horrible monſtre nourri par un ſerpent, devint bientôt un géant qui eſſaya ſes premieres forces contre Jupiter. Il vint à bout de vaincre le Dieu, tranſporta ſon captif ſur ſes épaules dans un affreux déſert, lui coupa les pieds & les mains, qu'il eut ſoin d'emporter avec lui comme un trophée. Il n'en jouit pas long-tems, Mercure atteignit le ſcélérat, lui arracha ces dépouilles encore ſanglantes, & rétablit Jupiter dans ſon premier état. Jupiter attaque le monſtre, le bleſſe d'un trait de foudre ; & ſon

ſang empoiſonné couvrit auſſitôt la terre de ſerpens ; il fuyoit encore, quand ſon vainqueur l'arrête en l'accablant ſous le poids du Mont Æthna.

C'eſt ici l'image des ſéditions qui arrivent dans une Monarchie. Les Rois, quoique ſubordonnés aux Loix fondamentales de l'Etat, confondent ſouvent le pouvoir légitime avec le pouvoir arbitraire, & donnent à leurs caprices toute la force de leurs volontés ; au mépris de leur Conſeil, du Sénat & de tous les Ordres de leur Empire. Alors le peuple forme auſſi des entrepriſes, & de concert avec la nobleſſe, il enfante des rumeurs ſourdes qui éclatent bientôt en des ſéditions ouvertes. C'eſt un monſtre à cent têtes qui, par autant de bouches enflammées, vomit

vomit l'incendie dans les provinces, ſes mains de fer mettent tout en ſang, la rebellion vole juſqu'à la Capitale ; & le Monarque n'étant plus en ſûreté dans ſa Cour, cherche un aſyle ſecret où ſon autorité languit & diſparoît, juſqu'à ce que des paroles de paix, de modération & d'équité lui redonnant ſa véritable force, il puiſſe déſarmer & confondre les rebelles qui oſeroient encore lui tenir tête.

Endymion, ou le Favori.

Endymion couchoit dans une grotte ſous d'énormes rochers. C'eſt-là que Diane deſcendoit ſouvent, comme pour lui dérober, à la faveur du ſommeil, de tendres baiſers qu'il n'eût pas eu ſans doute la cruauté de refuſer. Elle prenoit ſoin de l'en-

dormir elle-même ; & de peur que ſon amour ne cauſât quelque dommage à l'innocent berger, elle veilloit ſur la proſpérité de ſon troupeau, enſorte que ſous la garde favorable de la Déeſſe, il devint le plus nombreux & le plus brillant de toute la contrée.

Les Princes doivent prendre ces précautions avec leurs confidens. Obligés de ſe livrer à quelqu'un, ce n'eſt point à des eſprits inquiets & curieux de leurs ſecrets qu'ils s'ouvriront, mais plutôt à des cœurs ſimples, en qui la candeur habite avec la modeſtie, incapables de trahir les myſteres qu'on leur révéle, & d'abuſer de la confiance de leur maître, pour leur élévation. Loin d'épier avec indiſcrétion des démarches que l'on doit reſpecter en ſilence, ils ferment

les yeux, & paroiſſent ſe prêter à la faveur, plutôt que s'empreſſer après elle. C'eſt avec eux qu'un Roi peut deſcendre de la Majeſté du Trône, & s'abbaiſſer juſqu'à une eſpece de familiarité. Tel étoit Tibere qui fuyoit les regards malins des courtiſans trop éclairés, & dépoſoit ſa diſſimulation à l'égard de ceux qui n'en avoient point. Tel étoit Louis XI, le Prince le plus clair-voyant & le plus impénétrable. Mais un Monarque adroit, de peur de faire éclater ſes ſecrets avec ſa faveur, ménage ſi bien les intérêts de ſon favori, que ſa fortune augmente, & s'embelliſſe imperceptiblement. S'il accorde trop dans les commencemens, que lui reſtera-t-il à donner dans la ſuite ? Un favori doit ſe contenter de ſon crédit & de l'amitié de ſon Prince,

ſans exiger de lui des honneurs extraordinaires qui le rendroient odieux.

Actéon & Penthée, ou la Curioſité.

Actéon vit Diane au ſortir des bains, & ſes propres chiens le dévorerent. Ceci regarde les Courtiſans aſſez téméraires pour oſer percer dans l'ame des Rois, & ſur-tout aſſez malheureux pour avoir découvert leurs foibles. A peine ils ont dévoilé le funeſte ſecret, que la haine prépare leur diſgrace; ils l'attendent dans l'allarme; enfin le coup éclate, & leurs propres cliens, ceux-mêmes qu'ils nourriſſoient à leur ſuite, engloutiſſent cette proie de l'infortune.

Penthée voulut ſonder les myſteres de Bacchus, & le voilà

tellement rempli de ſes fureurs, que tous les objets ſe multiplient à ſes yeux ; il croit voir deux ſoleils, Thebes ſe reproduit, il la trouve toujours ſur ſes pas, & il n'y arrive jamais.

N'eſt-ce pas vous, Philoſophes, qui, par les ſecrets de la nature, prétendez vous élever aux myſteres de la religion, & oppoſer les ouvrages de la Divinité contre ſes décrets ? Bientôt un vertige inquiet s'empare de votre raiſon, vos yeux troublés voient pluſieurs ſoleils & pluſieurs mondes. Le déréglement de votre eſprit paſſe dans votre conduite. Méchans, ou vertueux, au gré de vos opinions flottantes & mobiles, ou plutôt réduits au dernier inſtinct qui vous agite, vous livrez & le monde & vos actions aux bizarreries du hazard.

Cassandre, ou la Morosophie.

Cassandre avoit enflammé le cœur d'Apollon : elle éludoit ses désirs, sans rebuter ses espérances. Mais sa curiosité exigeoit, avant de satisfaire celle d'Apollon, que ce Dieu lui accordât la faveur de connoître & de prédire l'avenir. A peine eut elle obtenu ce secret de sa complaisance, que ses détours se changerent en refus déclarés. Le Dieu désespéré ne pouvant retirer ses dons, les rendit inutiles ; & laissant à l'infidelle Prêtresse l'avantage d'annoncer la vérité, il ne lui donna pas le talent de la persuasion. Elle eut beau préduire la ruine de Troye, personne n'ajouta foi à ses oracles.

Tel est le mauvais sort de ces

caractéres vertueux, qui prenant les instigations d'une fiere liberté pour l'inspiration de la sagesse même, donnent de bons conseils, & suivent leur goût pour la vérité, sans attendre le moment favorable de la placer : parce qu'ils n'entendent, ni le ton de leur siécle, ni la science des conjonctures, ils dérangent l'harmonie, achevent de renverser ce qui panchoit, & ne sont reconnus pour de profonds Politiques, que par la vérification de leurs sinistres présages. Caton d'Utique avoit sagement prévû la servitude de Rome, & la tyrannie des Césars ; mais comme il l'annoncoit en dieu qui tonne & menace, & non en citoyen que sa tendresse allarme, il ne fit que hâter la chûte de sa patrie. Caton est admirable, disoit Ciceron, il voit le bien, il le

ſent. Mais pourquoi s'imagine-t-il parler à la République de Platon, tandis qu'il a affaire au vil troupeau de Romulus ?

Prométhée, ou l'Homme.

Prométhée avoit fait une ſtatue de boüe, aſſez belle, s'il n'y avoit pas mêlé un levain, composé du fiel de l'aſpic & de l'écume du lion. Il voulut animer cette maſſe inſenſible ; le feu du ſoleil étoit propre à ſon deſſein : il le dérobe aux cieux, & donne la vie à l'homme, qui ſe plaint auſſitôt aux Dieux de ce préſent fatal, comme ſi ſon premier ſentiment eut été celui du malheur. Jupiter écouta l'accuſation intentée contre Prométhée, & pour nous dédommager de l'effet de ſon larcin, avant de le punir, il le répare par un bien-

fait capable d'adoucir les peines de l'exiſtence, c'étoit le don de rajeunir. L'homme enchanté de ſon bonheur, ſans en connoître le prix, charge un âne de ce fardeau. La bête preſſée en chemin d'une ſoif ardente, s'arrête au bord d'une fontaine que gardoit un ſerpent, & lui céda pour un peu d'eau la charge qu'il portoit; car le ſerpent ne la laiſſa boire qu'à cette condition. Prométhée vengé de l'injuſtice des hommes, par la perte qu'ils venoient de faire; quand il les vit réduits au premier état où ils étoient en ſortant de ſes mains, ſe réconcilia d'abord avec eux, mais ne le pardonna pas à Jupiter; & pour mieux l'outrager, prit le moment d'un ſacrifice. Il immole deux taureaux, enveloppe toute la chair des deux victimes ſous une peau,

tous les os sous l'autre, & donne le choix au Maître des Dieux. Jupiter vit cette impudente fourberie ; mais afin de faire mieux éclater son ressentiment, il dissimula ; & comme s'il eut été dupe d'un mortel, il préféra l'offrande la moins acceptable. Cependant il ne tarda pas à décharger sa colere, & le poids en retomba sur tout le genre humain : il ordonne à Vulcain de forger une femme ; elle avoit tous les dons de la beauté, chaque trait marquoit un présent des Dieux, dont elle étoit l'image. Jusques-là tant de bienfaits n'annonçoient point, ce semble, de vengeance ; enfin Pandore fut renvoyée avec une boëte fatale où l'essain des maux étoit emprisonné. Prométhée fut le premier, à qui elle s'offrit avec ces graces séduisantes qui dé-

concertent la ſageſſe ; il regarda la femme, & ne toucha point à la boëte. Epiméthée moins ſoupçonneux, ou plus enyvré des charmes de Pandore, ouvre ſa boëte, plein d'impatience & de curioſité ; les crimes & les peines, tous les fléaux de la nature s'envolent auſſi-tôt & couvrent la face de la terre, il eut beau vouloir retenir ce débordement des maux, il ne reſta que l'eſpérance au fonds de la boëte. Prométhée avoit été puni dans ſon ouvrage, il devoit l'être encore dans ſa perſonne. Jupiter rappella tous ſes crimes, entr'autres ſon attentat ſur Minerve, & le condamna à des tourmens perpétuels. Un vautour attaché ſur ſon cœur, ne lui donnoit point de relâche ; & de peur que ſon ſupplice n'eut en terme, ſes entrailles renaiſ-

ſoient chaque nuit, pour être inceſſamment dévorées. Cependant Hercule, après bien des années, parvint au Mont Caucaſe, tua l'oiſeau rongeur à coup de fléches, & délivra Prométhée. On inſtitua la fête des torches, en l'honneur de ce réparateur du genre humain. On s'aſſembloit pour courir avec des flambeaux; celui qui laiſſoit éteindre le ſien, ſe retiroit des jeux, & la victoire reſtoit au premier qui portoit ſa torche allumée au bout de la carriere.

Voilà tout l'homme. Son ame eſt une émanation de cet eſprit moteur qui vivifie l'univers. On diroit qu'il eſt le terme & le centre de ce monde, tant il y a ſçû tout aſſujettir à ſes beſoins ou à ſes plaiſirs; la terre ſemble ne ſe couvrir de plantes & & d'animaux, que pour ſon uſa-

ge; le ſoleil ſemble ne luire que pour lui, les aſtres ne rouler qu'à ſes ordres, la nature enfin ne s'occuper dans ſes fonctions, que des intérêts de l'homme; il eſt lui-même un composé de tous ſes ouvrages, un abrégé de tous ſes ornemens. Mais ce qui va diſſiper l'enchantement de cette illuſion, c'eſt la miſere de ſa naiſſance, la foibleſſe & la nudité qui l'accompagne; il n'a de ſecours que dans ſes larmes, ni d'eſpoir que dans la compaſſion qu'excite ſon indigence. Si la nature l'abandonnoit!.... Mais non: l'inſtinct, ſon premier guide, veille à ſa conſervation. A peine l'ingrat a ſenti l'impreſſion des bienfaits du ciel, qu'il ſe plaint de ſa condition: il accuſe l'Auteur de ſon exiſtence; & le ciel, loin de s'irriter, accorde à ſes murmures tout ce qui lui man-

que, en lui donnant l'industrie de se le procurer, par la voie de la réfléxion & de l'expérience. La main est son principal instrument, & le feu comme le premier des élémens, parce qu'il préside à presque toutes les opérations de l'art. La religion devroit être l'expression de sa reconnoissance, mais l'hypocrisie se mêle à ses offrandes. Il semble vouloir en imposer à la Divinité; & tandis qu'il l'invoque à grands cris, qu'il s'immole tout entier en apparence, son cœur dément le sacrifice; il n'offre que la dépouille de la victime, ses dehors trompent tous les yeux, excepté l'œil qui sonde les ténébres de la méchanceté. Bientôt après il s'attaque à la sagesse de Dieu même, & prétend soumettre ses décrets au tribunal des sens & de la

raiſon. C'eſt alors que la juſtice infaillible le livre à ſes paſſions. La volupté s'empare de ſon cœur, il la reçoit comme le plus chéri de tous les dons céleſtes; mais que de maux elle traîne à ſa ſuite, ſans parler des douleurs qui l'accompagnent! Eh! n'eſt-ce pas de cette ſource de corruption & de plaiſir que ſont ſorties les peſtes qui affligent le cours de la vie humaine; les guerres qui déſolent les Empires, & tant de révolutions qui ont boulverſé la face de la terre? Heureuſement la contagion ne ſe répand pas dans toute ſon étendue; & tandis que la foule du genre humain, la plus imprudente, ne ſonge qu'à ſatisfaire la curioſité du mal qui la preſſe, qu'on ſavoure les douceurs du plaiſir, ſans s'inquiéter de l'amertume qui vient après,

ou peut-être qu'on se repaît de vaines espérances qui, comme des songes legers, charment le sommeil de la vie ; les autres rejettent les sollicitations de cette enchanteresse. Mais pour être plus sage, on n'en est pas plus heureux. Que de goûts délicieux la raison nous fait sacrifier ! & les remords importuns, & les sombres réfléxions, & les agitations perpétuelles de la fortune ! En proie au soulévement des passions, à la tyrannie de la vertu, mille pensées inquiétes & chagrines, la crainte des hommes, la vanité, l'intérêt, la réputation, autant de vautours qui déchirent un cœur attaché à ses résolutions. S'il a des intervalles passagers de consolation, la tréve est bientôt rompue ; & ses ennemis toujours prêts viennent l'attaquer avec un

redoublement de forces. Il n'y a qu'une conſtance infatigable, comme celle d'Hercule, capable de ſurmonter tant de travaux. Telle eſt cette intrépidité d'ame qui voit tous les événemens du même œil, reçoit les faveurs & les coups du ſort ſans aucune altération, & cette magnanimité qu'on a toujours appellé Philoſophie, parce qu'elle vient moins d'une indifférence naturelle, que de l'habitude de contempler les orages de la vie & les viciſſitudes de la fortune.

Un Chrétien pourroit bien entrevoir dans cette fable des alluſions aux myſteres de ſa créance; mais c'eſt porter une lumiere profane à l'Autel du Dieu de ſainteté.

Il ſeroit encore plus naturel d'y trouver des rapports avec l'étude de la Philoſophie. On y ver-

roit que le rajeunissement n'est autre chose que l'art de renouveller la vie de l'homme par les secrets de la nature, mais qu'on les a perdus ces secrets, en les confiant à une expérience lente & peu réfléchie; qu'on doit cependant beaucoup plus attendre, en fait de découvertes, des yeux de l'observateur sans génie, que de l'imagination des raisonneurs.

Les jeux institués pour honorer la mémoire de Prométhée, nous rappelleroient que les arts ne peuvent arriver à leur perfection, que par le concours des Philosophes de plusieurs siécles; que les esprits les plus bouillans perdent de vûe la lumiere qu'ils tenoient, & que le flambeau de leurs systêmes s'éteint par la précipitation de leur course. On concluroit donc qu'il faut rallumer cette émulation, ou plutôt

cette ardeur générale d'étudier la nature ; & tous les partis qu'une ambition puérile a juſqu'ici diviſés, ſe réuniſſant pour combiner enſemble les réſultats de l'obſervation & de la réflexion, on parviendroit enfin au but de la Philoſophie, qui eſt la vérité, l'utilité, le bonheur des hommes.

Dioméde ou le Fanatiſme.

Dioméde étoit protégé de Pallas, elle lui inſpira l'audace d'attaquer Vénus ; car non plus que Junon, elle n'avoit pas oublié le triomphe de ſa beauté ſur le mont Ida. Dioméde affronte Vénus, & la bleſſe. On peut juger après cela quel avantage il eut ſur les Troyens, qui n'étoient que des hommes. Mais ſon attentat crioit vengeance, & ce fut dans ſa patrie, au milieu de ſa famil-

le, qu'il éprouva les coups inviſibles de ſon ennemie. Obligé de chercher un aſyle en Italie chez des Etrangers, il y fut reçu avec les honneurs les plus éclatans, juſques-là qu'on lui érigea des ſtatues comme au vainqueur des Dieux. Malheureuſement la colere de Vénus le pourſuivoit, il traîna chez Daunus les calamités qu'il avoit apportées dans ſon propre palais. Ce Roi voyant ſon pays en proie à la déſolation, ſentit bien qu'il avoit reçu l'ennemi du ciel : pour appaiſer les Dieux, il ſe hâta de leur ſacrifier leur victime ; & faiſant paſſer les droits de la Religion ſur ceux de l'inviolable hoſpitalité, non content d'abbatre les ſtatues de Dioméde, il le maſſacra luimême impitoyablement. Ce fut encore un crime de pleurer ſa mort, & ſes compagnons, au

milieu de leur deüil, furent changés en cygnes.

Tel eſt l'abus du Fanatiſme que les Payens ne connoiſſoient guéres, parce que leurs Dieux n'étoient pas jaloux d'un Culte unique. Quand on attaque une ſecte, non avec les armes perſuaſives de l'exemple & de la raiſon, mais par le fer & le feu, ſans-doute on ſe croit autoriſé d'en-haut par la ſageſſe même. Cette horreur ſacrée de l'impiété trouve un appui dans le peuple ennemi de la modération, il préconiſe les fureurs du zèle & met au rang de ſes Dieux le tyran des infidéles. Mais cette apothéoſe dure auſſi peu que l'illuſion qui l'a formée; on ſe détrompe, on ſe relâche de cet acharnement, la tolérance vient, ou peut-être la ſecte accruë par ſes martyrs, devient à ſon tour redoutable

à ses persécuteurs, & il ne leur reste plus que la haine & le mépris de ceux qui les encensoient. Juste salaire d'un zèle abominable qui séme la trahison dans les familles, où l'on voit le pere & le fils le bras levé pour s'entr'égorger. C'est alors que la piété sacrilége se fait un devoir de fouler aux pieds l'humanité, & que la compassion semble devenir un crime. Dans ces tems de vertige, on voit les hommes courir à l'échaffaut avec des transports de joie ; leurs discours semblables au chant du cygne, ont un charme impérieux sur tous les cœurs ; on reçoit leurs soupirs, on embrasse leurs chaînes, on bénit leur mort comme un triomphe.

Les Syrenes ou les Plaisirs.

Les Syrenes étoient filles

d'Achéloüs & de Therpſicore. Elles avoient des aîles; mais ayant eu la témérité de combattre avec les Muſes, celles-ci leur couperent les plumes & s'en firent des couronnes. Auſſi depuis ce tems les Divinités du Parnaſſe parurent toutes, excepté la mere des Syrenes, avec des aîles à la tête. Ces Nymphes enchantereſſes habitoient des iſles délicieuſes, où elles eſſayoient d'attirer les vaiſſeaux par la mélodie de leurs chants. Les cruelles endormoient les paſſagers, pour les dévorer. Elles avoient immolé un ſi prodigieux amas de victimes, que la campagne paroiſſoit au loin couverte d'oſſemens blanchis; perſonne n'échappoit au charme de leur voix qui attaquoit tous les cœurs par l'endroit foible & ſenſible. Il n'y eut qu'Ulyſſe & Orphée

qui se sauverent de leurs piéges ; l'un, après s'être bouché les oreilles avec de la cire, se fit encore attacher au mât de son vaisseau ; l'autre eut recours aux sons tout-puissans de sa lyre consacrée à la gloire des Dieux ; & par la supériorité de son harmonie, il effaça la funeste impression de leurs chants.

Les plaisirs naissent au sein de l'abondance & de la joie. Les passions leur prêtent des aîles, pour enlever l'homme à lui-même. Mais la raison & l'étude modérent ces transports fougueux. La Philosophie apprend à mépriser l'amorce des voluptés, elle ennoblit & transporte l'ame par la sublimité de ses considérations, & lui fait prendre son vol jusqu'au cieux, donnant des aîles à toutes ses pensées. Elle ne laisse sur la terre que cette poësie voluptueuse,

luptueuſe, mere des vers amoureux, enfantés dans l'yvreſſe des feſtins & d'une tendre extaſe ; délices rafinées dont Pétrone aſſaiſonna ſes derniers momens, attendant que la mort le ſurprit dans les bras des amours, tout couronné de roſes & de myrthes reverdis.

Les plaiſirs habitent dans une iſle, c'eſt-à-dire, loin de la foule & du tumulte. C'eſt dans ces ſolitudes enchantées, que les paſſions douces élevent une voix ſéduiſante : on l'écoute, on s'en laiſſe charmer, le cœur s'amollit, le penchant gagne, on ſuccombe ; on ſe reléve pour retomber encore, l'ame ſe plonge toute entiere dans le péril qu'elle goûte, elle s'endort, elle eſt perdue : ni ſes propres chûtes, ni les fameux naufrages n'ont pû la retenir & l'éloigner de l'é-

cueil où elle va périr. Il y avoit pourtant des remédes dans la sagesse, qui lui eût appris à fermer l'oreille à la séduction ; à fuir l'occasion, soit qu'elle naisse du mauvais exemple, ou de l'oisiveté & des ennuis qui l'accompagnent ; à regarder d'un œil de pitié la folie des amans qui se laissent captiver, souvent par des objets qu'ils méprisent ; à sentir enfin les ridicules d'une passion honteuse : car l'amour n'est jamais grand, s'il n'est pas vertueux ; mais quand la vertu s'y mêle, alors tous les sacrifices tiennent à l'héroïsme ; & la même action qu'on appelle bassesse dans une ame foible & commune, devient un excès de générosité dans un cœur inspiré par le véritable honneur.

Néméſis, ou les Retours du ſort.

Néméſis fille de l'océan & de la nuit, étoit redoutable, même aux heureux. Elle avoit des aîles, une couronne ; elle étoit montée ſur un cerf, tenant la lance d'une main, & de l'autre une bouteille. Son nom ſignifie la fatalité. Elle avoit ſoin de punir l'inſolence de la proſpérité ; & même, afin de prévenir l'enflure & les autres vices qui l'accompagnent, elle mêloit à ſes joies quelques ſujets de triſteſſe.

Les viciſſitudes de la fortune & les deſſeins ſecrets de la providence ſont repréſentés par l'océan & la nuit. Néméſis a des aîles, car la fortune arrive & diſparoît d'un jour à l'autre. On ne peut prévoir ſes faveurs, ni détourner ſes diſgraces. Sa cou-

ronne est sur la tête du peuple ; quand il triomphe de l'abbaissement des riches & des grands. Sa lance frappe & renverse ceux qu'elle veut châtier.

Mais cette bouteille est le miroir qu'elle présente sans cesse, aux yeux de ceux qu'elle ménage. Eh ! quel est l'homme à qui la mort, les maladies, les trahisons, & mille accidens étrangers ne retracent souvent les plus affreuses images ; comme si les mortels ne pouvoient être admis à la table des Dieux, que pour leur servir de joüet ? Quand on se rappelle tous les chagrins domestiques qui traverserent la prospérité d'Auguste, il faut bien adorer le pouvoir d'une Divinité qui frappe sur les Rois, comme sur des victimes ordinaires. Le cerf est le symbole d'une longue vie ; la jeu,

neſſe qui meurt avant le tems, échappe ſeule aux révolutions du ſort; mais le vieillard ne mourra point, ſans avoir eſſuyé quelque revers.

Narciſſe, ou l'Amour propre.

Narciſſe étoit beau, mais plein de cet orgueil qui fait haïr la beauté : devenu déſagréable à tout le monde, & ne ſe plaiſant qu'avec lui-même, il habitoit les bois & les montagnes déſertes. Echo ſeule enyvrée des charmes de Narciſſe, preſqu'autant que Narciſſe, affectoit de le ſuivre par-tout. Elle le voyoit chaque jour, à l'ombre d'un berceau, ſur le bord d'une fontaine, ſe contempler dans un miroir liquide, & s'adorer ſans ceſſe. Enchanté de ſon image, il repaſſoit tous ſes traits qui faiſoient les plus profon-

des blessures dans son ame. Enfin ravi d'amour & d'admiration pour celui qu'il voyoit, il demeura pour toujours attaché sur les bords de cette onde enchanteresse qui le reproduisoit éternellement à ses yeux. Echo cherchoit encore Narcisse ; elle ne vit plus qu'une fleur, qui fut depuis l'avant-couriere du printems.

L'amour propre ne fut jamais mieux peint. La jeunesse idolâtre de ses talens, de ses graces, & de tous ses avantages, est ordinairement fiere, dédaigneuse, insolente : comme elle s'expose à essuyer des rebuts, parce qu'elle n'attend que des caresses, elle est souvent réduite à vivre isolée, avec le petit cercle de flatteurs que l'intérêt ou l'illusion rassemble autour d'elle, pour applaudir à sa folie. C'est au milieu

de cette Cour infidéle, que l'enfant de la Fortune, ou des Muſes, acheve de ſe perdre, & qu'il ſe plonge dans une molle indolence, où les charmes de l'eſprit, & toutes les forces de l'ame s'éteignent & diſparoiſſent. Auſſi la ſaiſon des talens frivoles eſt déja paſſée, quand l'âge de la gloire & de la ſolide réputation arrive.

Vulcain, ou l'Artifice.

Vulcain vouloit ſe conſoler des mépris de Vénus, auprès de Minerve ſa rivale; comme il ne put rien en obtenir par la ſéduction, il eſſaya la violence. Erichthon fut le fruit de ſes aſſauts, auxquels il parut bien que Minerve avoit réſiſté; car ce n'étoit qu'un homme à demi formé, dont la figure & la taille aſſez avantageuſe d'ailleurs, ſe termi-

noit par une queue de ſerpent. Mais pour cacher cette difformité, il inventa les chars, & trouva par ce moyen le ſecret d'éblouir.

Ainſi la laideur ſe voyant rebutée de la nature, oſe lui faire violence, & par des apprêts étudiés, maſque les taches, compoſe des graces, & ſauve encore les apparences d'un homme ſur le fond d'un monſtre; enſorte qu'à l'aide des parures & des ornemens poſtiches, Therſite eſt un Adonis, Hécube devient une Léda. Enfin un char eſt le dernier retranchement, où l'on peut eſquiver le ridicule, & braver encore la beauté qui n'auroit pas un théatre auſſi commode pour s'étaler.



CHAPITRE IV.

Penſées & Vûes générales, ou Récapitulation.

JE me connoiſſois à peine, & je me ſentis né pour le bonheur du genre humain. Je regardai le bien de la patrie, comme un objet de droit public, dont un ſecret inſtinct, & peut-être mes talens, me faiſoient un devoir particulier. Dans le deſſein de remplir cette unique ambition, je trouvai qu'il n'y avoit point de moyen plus ſûr ni plus facile, que l'invention & la perfection des arts. Qu'on parcoure l'hiſtoire, les premieres apothéoſes ont été faites pour les inventeurs ; la terre les adora comme ſes Dieux viſibles. Les

Avant-propos.

fondateurs des Empires, les sages Législateurs, les Destructeurs de la tyrannie n'eurent que des autels, où les autres avoient des temples; leur nom passager qui devoit périr avec le fruit de leurs travaux, ne franchit point les limites de leur Empire & de quelques siécles: l'invention obtint seule une recommandation universelle; & parce qu'elle avoit travaillé pour l'éternité, sa gloire fut immortelle, ainsi que ses bienfaits.

J'ai donc pensé que, si quelque génie étendu, pénétrant, infiniment capable, jettoit un nouveau jour sur l'empire des découvertes, pour en aggrandir les frontieres; si le globe intellectuel des sciences & des arts pouvoit s'arrondir sous sa main; s'il éteignoit la fureur des systêmes, pour y substituer celle

des expériences ; si cet esprit naturalisé, pour ainsi dire, avec la vérité, par le don de l'aimer & de la sentir, saisissoit toutes les nuances qui distinguent les objets de notre connoissance, & ce point de vûe qui les rassemble tous sous un rapport uniforme & constant ; s'il joignoit heureusement à la curiosité de s'instruire la patience de douter, au goût de la réfléxion, des sentimens de lui-même tout-à-fait désintéressés ; cet homme mériteroit sans doute la reconnoissance de la postérité, comme le vengeur de la foiblesse humaine, & le restaurateur de nos véritables forces.

Une éducation conforme à ma naissance m'avoit d'abord jetté dans des études purement civiles ; j'étois imbu de ces préjugés qu'on inspire à la jeunesse, Qu'il faut prendre un état & se

faire jour dans quelque carriere ; j'étudiai les loix, & je cherchai des protecteurs qui fussent mes amis, toujours éloigné de la bassesse qui rampe ou qui flatte ; c'est ainsi que je courois à mon avancement, mais pour l'employer aux besoins de mes concitoyens. Le bien des hommes étoit tellement ma passion, que prévoyant combien l'étude des sciences profanes borneroit les services que je pouvois rendre à l'humanité, puisqu'ils ne s'étendroient pas au-delà de cette vie étroite & passagere, je me sentis animé par le zéle de la Religion, qui éprouvoit alors des schismes dans toute l'Europe, à travailler au salut des ames. Mais cette piété fut soupçonnée d'ambition. Mon âge & ma santé chancelante, tout m'avertit qu'il n'étoit plus tems d'em-

braſſer un autre genre de vie, & que je m'étois mépris en abandonnant les moyens que j'avois en main, pour en ſuivre de fort incertains, parce qu'ils dépendent du caprice & de la perverſité des hommes. Je reviens donc à ma Philoſophie : elle ſeule peut remédier aux troubles qui vont déſoler l'empire des ſciences. Ce n'eſt pas qu'on doive craindre une ſeconde irruption des Barbares, à moins que l'Eſpagne ne prenne de telles forces, qu'elle vienne à ſubjuguer toutes les nations & à tomber enfin elle-même ſous le poids de ſa grandeur; mais les guerres civiles qui, par le cours qu'elles ont pris, ſemblent devoir ravager notre hémiſphére, la fureur des ſectes, la miſere même des ſubtilités ſcholaſtiques, qui ont envahi la place de la véritable

érudition, tout menace les lettres d'une extinction prochaine. L'art des Imprimeurs qui crée & ressucite les bibliothéques, ne sçauroit parer à tant de maux. Cette science oisive & pacifique qui se nourrit dans la solitude, n'a pas la manie de faire des partis : celle qui veut s'élever sur les aîles de la gloire & de la fortune, n'a pas le courage de résister aux factions; les lettres succomberont infailliblement & vont se perdre dans les ruines générales. Il n'en seroit pas de même de la science qui s'établit sur l'invention, ses fondemens subsistent dans les monumens qu'elle laisse à la postérité. Mais si je puis résister aux injures du tems, je ne crains pas celles des hommes. Eh ! que m'opposeront-ils en effet ? que je prends un vol trop audacieux ? La modestie

eſt une vertu dans la Morale & dans le Commerce de la vie ; mais en matiere de connoiſſances, l'amour de la vérité tient la place de toutes les vertus. Me demandera-t-on des preuves de ma théorie ? Je crois qu'il ſuffit à un homme valétudinaire, occupé toute ſa vie dans les fonctions du miniſtere, d'avoir découvert ſans guide & ſans flambeau, une région ténébreuſe, & d'avoir élevé la machine prête à être miſe en œuvre. J'ajoute que l'interprétation de la nature doit ſe fixer quelques tems dans les bornes de la ſpéculation, avant de deſcendre à une application pratique, parce que la plûpart des Philoſophes ſont reſtés à la porte, pour s'être trop preſſés d'entrer. Peut-être exigeront-ils pour gage, quelque invention utile ? Mais qu'elle ? leur dirai-je en-

core, car ils ne sont pas seulement assez éclairés pour sçavoir ce qu'ils desirent. Au reste mes idées ne seront pas toujours au niveau de tous les esprits. Eh! qu'importe au peuple, pourvû qu'il en retire des avantages solides & permanens? En revanche cette méthode entre les mains de quelques génies supérieurs, fructifiera prodigieusement. Mon cœur indépendant du jugement des hommes, affranchi désormais de toute espece de crainte ou d'espérance, goûte sa récompense dans sa sécurité. Je ne chasse point à la réputation, encore moins après la fortune. La vérité de mes pensées, la droiture de mes intentions, l'avant-goût d'un succès éternel me mettent à l'abri des atteintes du sort. Les hommes seront heureux par

mes ſoins, je le ſuis d'avance par cet eſpoir.

LEs ſciences ont été juſqu'ici ſtériles en œuvres. La médecine a déclaré incurables beaucoup de maladies qu'elle ne connoiſſoit point, ou a rendu telles, celles qui ne l'étoient pas. La Chymie vieillit & meurt dans les chiméres d'une folle eſpérance. Les arts mécaniques, au lieu de puiſer dans la Philoſophie une lumiere féconde, ne font que s'exercer autour d'une même invention : tout eſt informe, imparfait & le ſera long-tems, ſi l'on ne prend une meilleure route.

La préſomption d'une fauſſe opulence eſt la cauſe de la miſere. Le Médecin ſe croit riche de ſon fonds, & pour couvrir ſon indigence, il a recours à des ruſes de métier : content de ſauver ſa réputation, parce que ſa for-

tune en dépend, il s'en prend de l'imperfection de l'art, au défaut de la nature, qui s'embarrasse & se borne elle-même dans son cours, ou qui se refuse aux sollicitations de l'expérience : ainsi l'art qui devient son propre juge, n'a garde de se condamner. Le Chymiste ne doutant point de la fécondité & de la docilité de la nature, n'accuse que lui-même du mauvais succès de ses épreuves. Tantôt il n'a pas entendu les termes, ou le sens de ses Auteurs ; tantôt il s'est trompé dans le choix & la quantité de ses matieres, ou il a manqué le degré de préparation : il recommence donc ses essais avec la même confiance, tout ce qui a l'air de nouveauté l'enchante ; une lueur, une apparence de découverte l'entraîne, & de clartés en ténébres, il tombe dans un abysme

qui engloutit ſa fortune, ſon tems & ſes talens. L'Artiſte uſe toute ſon induſtrie à rhabiller, aſſortir, imiter, rapetiſſer, aggrandir, à faire enfin des dupes, après l'avoir été. Les Auteurs nouveaux (on peut le dire dans les arts, comme dans les lettres) ſeroient bien ſurpris de ſe trouver anciens; ils le paroîtroient cependant, s'ils n'avoient ſoin de défigurer le pays oú s'eſt fait le pillage. Qu'arrive-t-il enfin? C'eſt qu'on ne croit plus au myſtére de l'invention, qu'il reſte iſolé dans quelques cerveaux à ſyſtême, & qu'on s'accorde à ne rien tenter d'utile & qui ſoit digne de l'humanité.

Les ſciences ont une avenue brillante, un milieu très-pénible, & pour iſſûe un déſert aride. La difficulté reſte toute entiere aux génies inventeurs, & le

fruit dépend de l'estime du peuple, du suffrage des grands & des demi-sçavans, seconde espece de peuple aussi difficile à contenter par sa vaine délicatesse, que l'autre pourroit l'être par sa grossiéreté.

La science est un instrument fort équivoque. Les esprits rusés la méprisent, les simples l'admirent, & les sages en font un usage raisonnable. L'étude est une occupation solide, ou un amusement agréable. Les études sérieuses nous servent en public & dans le commerce des hommes, celles de pur agrément sont le soutien & les délices de la solitude. Les livres nous développent les principes de chaque chose, mais le bon sens & l'expérience déterminent l'application de ces mêmes principes. Il en est des livres comme

des mets & des alimens. Il y en a dont il ne faut que goûter, d'autres qu'on dévore, & d'autres qu'on rumine & qu'on mâche à à loisir. La lecture nourrit l'esprit, les entretiens l'aiguisent; mais rien ne le forme comme le soin d'écrire & de composer.

La Philosophie naturelle est l'unique moyen de sçavoir, & le seul abandonné. Qui la cultive ? Un Cénobite, entre mille qui ne font rien, pratiquera un misérable laboratoire dans sa cellule. Un gentilhomme relégué s'occupera à herboriser dans ses domaines. Les jeunes gens prennent une teinture légére de cette Philosophie : mais comme un passage à d'autres études qui étouffent bientôt la bonne semence.

La véritable Philosophie ne fera peut-être jamais fortune, parce qu'elle est timide &

modeste ; elle parle si bas, que le peuple ne l'entend pas. Mais le fracas de l'éloquence, les images de la poësie, voilà ce qui enchante, ce qui amuse, & ce qui vivra toujours.

La superstition & le zéle mal éclairé font de grands maux. La Théologie qui regardoit la Philosophie comme sa rivale, fit d'abord alliance avec elle, mais dans le dessein de la subjuguer : toujours méfiante, parce qu'elle veut régner, tantôt elle craint que si on vient à connoître les moyens & la marche de la nature, on ne s'en rapporte pas aux interprétations de la foi, comme si elle prétendoit appuyer la cause de Dieu par l'ignorance ; tantôt elle s'imagine que la révolution des opinions philosophiques doit influer par le voisinage sur les dogmes

de la Religion ; tantôt elle tremble qu'on ne trouve dans la nature, de quoi renverser les fondemens de sa créance, soupçon affreux qui tient presque à l'incrédulité, comme si celui qui est également l'Auteur de la création & de la révélation, avoit pû démentir ses œuvres par sa parole, ou sa parole par ses œuvres.

L'abus des méthodes arrête les progrès de l'invention. Les sciences se présentent toujours richement parées, & avec ce ton d'importance qui annonce de grands fonds. Cependant rien de plus maigre. Les anciens agissoient de meilleure foi, quand ils montroient simplement & sans fard les pays connus, & les espaces vuides de l'invention, au lieu qu'on demande aujourd'hui de la soumission, & non point des avis ni des sécours. Ainsi les asser-

tions demeurent assertions, & les questions toujours questions ; c'est-à-dire, que rien ne s'éclaircit & qu'on n'avance point.

Les Académies, les Colléges, toutes les sources de l'érudition sont infectées par des préjugés de coutume, ou de parti. Le génie est emprisonné dans un cercle d'Auteurs qui donnent la loi. La méthode des exercices littéraires ne varie jamais dans les Ecoles. Des Maîtres à gages y dictent des leçons vénales, comme leurs disciples les récitent, par maniere d'acquit. On donne trop à la mémoire & presque rien à la réfléxion, on ne laisse pas à l'imagination le loisir & la liberté de s'égarer, ni au jugement le soin de la redresser. On n'y voit que l'esprit des autres, ou que de rapides essais de son propre

pre génie, eſſais trop malheureux pour encourager. La Rhétorique & la Philoſophie demanderoient une raiſon mûrie, & c'eſt l'étude des enfans : auſſi rien de plus mépriſable, parce qu'elles s'évaporent, l'une en ſophiſmes, & l'autre en de puériles déclamations. Une ſociété nouvelle a porté la plus heureuſe réforme dans les Ecoles. Pourquoi de tels hommes ne ſont-ils pas de toutes les nations, ou que ne les avons-nous dans nos intérêts ? Leur méthode pourra s'améliorer à meſure que les ſciences ſe perfectionneront, pourvû qu'elle change avec le tems, & qu'ils oſent dépouiller la ſervitude de leurs uſages, comme ils ſecouent aujourd'hui le joug de la preſcription.

Il n'en eſt pas des nouveautés dans la Philoſophie, comme

dans la Politique. Les remuemens sont dangereux dans un Etat, parce que la révolution devenue nécessaire par l'altération des tems, avantageuse même pour l'avenir, entraîne toujours de grands maux présens ; & que d'ailleurs les Loix & les Coutumes se soutiennent bien plus par l'aveugle obéissance des peuples, que par l'évidence de leur utilité. Mais dans l'empire littéraire, comme dans les mines d'or, on s'enrichit à proportion que l'on y creuse. Cependant admirez l'inconséquence. Un Citoyen qui brouille est toujours sûr de se faire des partisans, tandis qu'un systême philosophique doit s'attendre à la contradiction universelle, des ignorans qui ne l'entendent pas, & des sçavans accrédités qui sont en possession de dominer.

L'impoſture des mauvais Ecrivains fait un tort conſidérable aux lettres. Leurs Titres, leurs Préfaces ſont pleines de promeſſes que jamais ils ne rempliſſent. Mais ils reſſemblent aux vrais génies, comme les Amadis des Gaules reſſemblent à Céſar. Cependant on les enveloppe tous ſous le nom de Charlatans, & tout accès eſt fermé à la vérité.

On s'eſt mis dans l'eſprit (& cette conjecture, vraie ou fauſſe, vient des Sceptiques) que la Philoſophie a ſes limites périodiques, aude-là deſquelles nous ne pourrons jamais aller; ſoit que l'on conſidere la foibleſſe de l'eſprit humain, les bornes de notre vie, ou le concours de toutes les cauſes qui s'embarraſſent mutuellement; enſorte que la ſuperſtition, la guerre, mille fléaux particuliers,

& peut-être une maladie universelle de la nature, viennent à des tems marqués arrêter les progrès des découvertes, comme de son côté la Philosophie arrive, pour mettre un frein aux ravages de la guerre & de la superstition. En effet les sciences n'ont que trois époques mémorables ; elles ont passé des Grecs aux Romains, & des Romains à nous ; mais par quels intervalles ? A peine de trente siécles, en occupent-elles cinq dans l'Histoire du Monde. Tous les tems & tous les peuples ont été emportés par le tourbillon des dissensions & des schismes.

L'esprit humain ne sçait ni s'arrêter ni reculer, il va toujours en avant ; mais faute d'observer le présent & de revenir sur le passé, il perd la connoissance de l'avenir, après lequel il court.

La vanité de l'esprit humain l'écarte & le retarde dans sa marche. Il craint de s'avilir dans les détails. Méditer sur un brin d'herbe, raisonner sur une mouche, manier le scalpel, disséquer des atomes, courir les champs pour trouver un caillou; qu'elle gloire y a-t-il, dans ces occupations mécaniques; mais sur-tout quel profit, au prix de la peine? Cette erreur prend sa source dans une autre qui part du même orgueil, & c'est la persuasion, où l'on s'entretient, que la vérité est comme innée dans notre entendement, qu'elle ne peut y entrer par les sens, qui servent plutôt à le troubler qu'à l'éclairer. Cette prévention, ou plutôt cette aliénation de l'esprit, est fomentée par les partisans mêmes des sens; car en prétendant que nous recevons

toutes les vérités par ce canal, il n'ont pas laissé de perdre leur tems à la spéculation, & d'abandonner l'Histoire de la Nature, pour suivre les écarts de l'imagination.

L'entendement crée des êtres à sa façon, c'est-à-dire, des êtres imaginables. Ses conceptions lui représentent la possibilité, & non pas l'existence des choses. De-là le regne des idées abstraites, ou le monde fantastique des intellectuels, tellement accrédité par une espece de superstition pour les choses outrées, que leurs rêves sont devenus un délire général. Tel est l'abus de cette Métaphysique qui supposant des images sans modéles, & des idées sans objet, fait de cet Univers une illusion perpétuelle, & comme un chaos de ténébres palpables.

Le dégoût pour ce qu'on appelle les petites choſes dans l'obſervation, eſt la marque d'un eſprit étroit, qui n'apperçoit pas l'enſemble des parties & l'unité des principes. Tout ce qui entre dans l'eſſence des cauſes, eſt l'objet de la ſcience de l'homme; car la ſcience n'eſt elle-même que la connoiſſance des cauſes. Le Ciron fait ſa partie dans le concert des créatures vivantes. Le muſc ſort de la putréfaction, & les phoſphores des cloaques: ainſi la Philoſophie puiſe ſa lumiere & ſa fécondité dans les cavernes & les atteliers. Vous ne voulez pas prendre le compas & l'équerre comme un manœuvre; renoncez donc au rôle de Philoſophe & de Naturaliſte.

Les termes ſont une monnoie marquée au coin du vulgaire,

par conséquent d'une valeur équivoque, mobile & arbitraire. C'est pourquoi la jeunesse est entraînée par une cabale d'erreurs, & de fausses notions qu'elle n'a pas la force de repousser dans un âge plus mûr. Toute la vie se passe donc à disputer des termes, & cette confusion des langues & des idées arrête l'édifice des sciences.

Les démonstrations sont fausses, les sens varient, l'entendement se préoccupe. Faut-il donc se livrer au Pyrrhonisme? Pourquoi, s'il y a un moyen de corriger les erreurs des sens & de régler les opérations de l'entendement? Seroit-ce le syllogisme? Non, c'est un bon instrument en matiere de Morale & de Politique, parce qu'il abrége les discussions, pour en venir aussi-tôt à la conclusion;

mais il ne s'accommode pas avec la ſubtilité & l'obſcurité de la nature. Car le ſyllogiſme eſt compoſé de propoſitions, les propoſitions de mots, les mots ſont les ſignes des idées, & ſi celles-ci ſont incertaines, qui garantira la juſteſſe du ſyllogiſme? Il ne reſte que l'induction, non pas celle des Anciens tout-à-fait équivoque, inſidieuſe, ſans autre autorité que celle qu'on lui prêtoit, s'appuyant ſur les faits, ſans les lier pour conclure, remontant à des principes généraux, ſans y tenir étroitement par la liaiſon des vérités moyennes; mais l'induction qui nous manque eſt celle qui méne de l'obſervation aux conſéquences, & de ces conſéquences, comme d'autant de principes, à de nouvelles recherches.

La marche de l'induction, eſt de conſtater une cauſe en la ſé-

parant d'abord de tout ce qui n'est pas elle, & par l'épreuve des exclusions, d'en venir à une proposition bien positive. Car il faut sçavoir ce qu'une chose n'est pas, avant d'affirmer ce qu'elle est. La vérité tirée par la réduction, on l'applique de nouveau à tous les cas spécifiques, ce qui s'appelle la vérification; & si dans ce second examen rien ne la combat, elle demeure incontestable.

La preuve qu'on tire de l'induction usitée dans l'Ecole, est précaire, peu concluante, & tombe par la simple contradiction, parce qu'elle ne porte que sur quelques faits susceptibles de diverses applications, ou démentis par d'autres faits. Mais l'espece d'induction applicable à l'interprétation de la nature, sépare les faits directs

des faits collatéraux, étrangers, ou opposés. C'eſt de toutes les méthodes la moins ſujette à l'illuſion, mais auſſi celle qui engage dans des diſcuſſions plus pénibles. C'eſt de-là que ſortent les axiomes, ſur leſquels il y a cette précaution à prendre, que s'ils s'étendent plus loin que l'induction d'où ils réſultent, il faut les appliquer une ſeconde fois aux faits, & voir ſi ces mêmes faits prouvent non-ſeulement pour l'eſpece en queſtion, mais encore au-delà; ce qui ſe fait en examinant les rapports & la liaiſon que les faits compris dans l'axiome peuvent avoir entr'eux. Sans ces diſcuſſions, on demeure borné dans le cercle étroit d'une propoſition iſolée, ou l'on n'embraſſe que des généralités obſcures qui ſont les ombres de la vérité.

Enfin l'eſprit doit être tellement appuyé ſur les dégrés de certitude tirés de tous ces examens, qu'il ſçache faire dépendre la vérité des connoiſſances qu'il a, de celles qui lui reſtent à prendre.

La forme du ſyllogiſme eſt une maniere de raiſonner très conſéquente à la pareſſe de l'eſprit humain, & à ſa puſillanimité. C'eſt un pivot où il s'appuie au beſoin, un terme d'où il part & où il revient : car dans ſon inconſtance, l'homme cherche à fixer les agitations de ſon eſprit flottant. On eſt donc convenu d'abord de certains principes acceptés ſans trop d'examen. C'eſt un tribunal où toutes les diſputes de l'Ecole ſemblent devoir ſe terminer, mais où elles ſe perpétuent, parce que la raiſon en appelle toujours, lorſque la ſubtilité ſe trouve en défaut.

Le ſyllogiſme peut forcer un raiſonneur au ſilence, mais ne ſoumet pas la nature à ſes conſéquences.

Il faut toujours remonter à une vertu primitive, coëſſentielle à la matiere, & la recevoir telle qu'elle ſe préſente aux yeux, ſans eſſayer de la réduire au pouvoir de notre intelligence. On ſuppoſe la matiere éternellement revêtue d'une forme quelconque, & miſe en mouvement, avant d'expliquer les différens effets de ſa premiere action, ou plutôt de cette action unique qu'elle continue, depuis le commencement juſqu'à la fin des ſiécles. C'eſt-là le terme de tous les principes où il faut aboutir, comme au rendez-vous général des ſyſtêmes. Car demander des raiſons de tout, ou ne vouloir en admettre aucune, ce ſont

les excès de la Philosophie, qui l'ont si fort décréditée jusqu'à nos jours. Au lieu d'accueillir les principes avec la bonne foi qu'exige l'observation, nous avons voulu les soumettre à nos discussions, & sortir hors des voies de la nature, pour lui donner des loix. Où va cet abus de l'esprit & des choses? On s'entête des objets qui frappent le plus singuliérement notre imagination; & lorsqu'on veut s'étendre au-delà de ses premieres conjectures, on s'égare, on ne voit plus rien qui ne rentre dans le cercle de ses propres notions, on assujettit les causes générales à la dépendance de ses faux principes. Telle est la manie de ces Philosophes qui fabriquent le monde, jugent les Rois, & veulent gouverner les astres & les hommes, selon les dimensions

d'un génie auſſi étroit ſouvent que leur obſervatoire.

Le chemin de l'invention n'eſt pas préciſément coupé de fauſſes routes, mais plutôt ſemé de grands vuides épars, qui jettent les voyageurs dans un embarras ſtupide & déconcertant. Seroit-il poſſible que les animaux euſſent été nos maîtres, & nos modéles en fait d'invention? Les Egyptiens en effet qui érigeoient des ſtatues aux inventeurs, n'ont pas fait de grandes dépenſes en ce genre à la gloire de l'humanité. Quoi! l'homme ſe réduiroit à devenir le ſinge de la bête?... Du moins le ſommes-nous, les uns des autres. Car qu'appelle-t-on invention, ſi ce n'eſt l'art d'ajouter quelque changement à ce qui a déja été fait, ou été dit? L'invention des Dialecticiens ſe borne à donner à l'art les principes de la ſpéculation, au lieu de tirer la

Théorie des pratiques de l'art même : pourvû qu'ils repouſſent les objections importunes des eſprits curieux & profonds dont ils ſont harcelés, & qu'ils puiſſent les obliger, par une réponſe énigmatique & myſtérieuſe, à prêter ſerment de fidélité à l'Ecole, les voilà de grands maîtres. L'expérience n'eſt qu'un amas de faits diſparates & mal aſſemblés, autour deſquels la Phyſique s'amuſe, tantôt réveillée par de fauſſes apparitions, & tantôt déconcertée par l'illuſion de ces ſpectres. Ce n'eſt pas toujours en lui-même qu'il faut étudier un phénoméne, c'eſt dans les faits limitrophes ; car le même fait ſi palpable pour les uns, qu'à peine y prêtent-ils attention, eſt ſi prodigieux pour d'autres, qu'ils en ſont comme abſorbés d'admiration. Ainſi une eſpece de fatalité, plutôt que

l'ignorance, a tenu juſqu'ici les Philoſophes éloignés des ſources de l'invention.

Tel eſt le pouvoir de l'invention. La Poudre, la Bouſſole & la Typographie ont cauſé trois grandes révolutions; dans la guerre, dans la navigation, & dans les lettres : de-là ce changement univerſel ſur la face de la terre, qui s'eſt étendue, embellie & policée. Mais il n'eſt pas arrivé dans l'empire des arts, ce qu'on a vû ſur le globe de l'univers, où l'ancien Monde étoit plus cultivé que le nouveau. La Philoſophie de nos jours doit l'emporter ſur celle de l'antiquité, parce qu'au lieu de ſuivre la nature de loin, elle va l'attaquer à force ouverte, pour la réduire au pouvoir de l'art. Les connoiſſances légéres ſont la plûpart infructueuſes;

mais les racines profondes sont aussi les plus fécondes. L'invention des arts a cet avantage sur les meilleurs desseins de la Politique, qu'elle fait le bien des hommes, sans nuire à personne. Les plus belles conquêtes sont arrosées de sueurs, de larmes & de sang : les plus sages loix sont de petits remédes à de grands maux ; l'inventeur n'a point à redouter les remords inséparables d'une gloire mêlangée de crimes & de malheurs. L'invention semble tirer les choses du néant, ou du chaos presque égal au néant. C'est par-là que l'homme peut imiter la Divinité, & partager avec elle la reconnoissance du genre humain.

Le tems où nous vivons, est précisément l'antiquité du monde ; cette antiquité plus sûre que celle que nous respectons &

qui étoit le printems & l'enfance des hommes : ce nom convient encore mieux à la poſtérité qni joüira du grand avantage de la vieilleſſe ; quel eſt-il ? l'expérience. Les fautes de tous les tems, celles de nos peres & les nôtres, ſont des leçons pour l'avenir. L'équilibre qui s'introduit en Europe, y aſſure le régne de la paix, & un aſyle inviolable & perpétuel aux ſciences. Tout doit encourager l'induſtrie.

Le hazard qui ſert les hommes mieux qu'ils ne deſirent, ne leur offre toutefois que ce qu'ils ont déja ſous la main, & laiſſe à l'induſtrie le ſoin de chercher ce qui manque à la curioſité, plutôt qu'aux beſoins réels. Cependant il les aide toujours, car le hazard ne ſçauroit vieillir ni s'épuiſer ; mais l'art doit le prévenir pour en être ſecondé. Le

hazard agit lentement & par dégrés, par intervalles & sans suite ; l'art opere constamment, avec ordre & par les voies les plus courtes. Une invention jette de grandes lumieres sur celle qui la précéde, & quelques lueurs sur celle qui doit la suivre. Ce n'est pas que l'invention soit toujours féconde en elle-même. Les grands fleuves prennent leur source dans la mer, & ne se forment pas les uns des autres. Mais les découvertes qui n'ont point d'analogie ensemble, ne sont pas pour cela stériles, parce qu'elles multiplient les secours, & se reproduisent sous mille moyens qui abrégent la peine de l'homme.

L'Artiste & le Mécanicien n'inventeront jamais que par hazard ; pourquoi ? Ils ont envie ou besoin d'argent ; la mode

a déja mis un prix à ce qu'ils ſçavent faire : il eſt naturel qu'ils multiplient un même ouvrage, pour multiplier les ſignes de leurs richeſſes ; au lieu que le ſuccès de leur étude & le prix de leur invention eſt toujours incertain. Il faut être extrêmement riche, ou bien ſage, ou bien fol, pour travailler à l'avanture & ſans eſpoir de récompenſe.

Les chef-d'œuvres de l'art ſont les productions du tems, autant que du génie. Le hazard influe ſur les penſées, comme dans les actions de l'homme.

La nature eſt le modéle de l'art, comme l'art eſt le miroir de la nature. L'horlogerie n'imite t-elle pas dans ſes roüages les mouvemens des aſtres, & les pulſations vitales dans les vibrations du pendule ? Cette invention paroît ſortir de quelque axiome philoſophique ; mais ce qui

doit affoiblir l'admiration, c'est que les découvertes de l'astronomie & de la musique, l'art de faire le pain & le vin, tous les arts utiles & agréables sont plus anciens que la Philosophie; ensorte que celle-ci, loin d'enfanter de nouveaux chef-d'œuvres, semble avoir tari les sources de l'invention.

La Philosophie est une idole immobile & muette, qui perd sa vogue avec le tems. Mais les arts mécaniques toujours vivans, passent par tous les âges de l'homme; avec cette différence, que la vieillesse, au lieu de les abbatre, les couvre de nouvelles fleurs, & leur donne toutes les graces & la faveur de la jeunesse.

On peut décomposer les corps, & par le moyen de l'analyse découvrir les formes. Il n'y a qu'à suivre les progrès insensibles des

mouvemens créateurs & destructeurs, tels que la fermentation, & la combinaison des mouvemens conservateurs, qui forment la consistance. C'est ainsi qu'on parvient à la transmutation des corps, qu'on appelle le *grand œuvre*. Le premier moyen d'y procéder, c'est de considérer un corps, comme un amas d'élémens compatibles qu'on observe séparément, de voir leur maniere d'agir, de se mêler & de se lier dans un même corps, pour tâcher de les assembler dans un corps étranger. Cette espece de *transsubstantiation* naturelle est le *nec plus ultrà* de la Philosophie. Au reste c'est la même opération, pour introduire plusieurs natures ou qualités dans un corps, que pour en introduire une seule ; si ce n'est que la difficulté augmente à proportion du

nombre & de l'opposition des élémens contraires, que l'art ne sçauroit réconcilier, quand la nature les a divisés par une certaine antipathie : la considération des propriétés simples, toujours subordonnée aux principes éternels & immuables de la matiere, donne à la capacité de l'homme une étendue incompréhensible. Le second moyen d'opérer la transformation, c'est de considérer le corps dans l'ensemble, de suivre tous les dégrés de sa formation, depuis le moment où elle commence, jusqu'à l'instant où elle finit, & de compter tous les pas de la nature. C'est ainsi qu'on épie les progressions du mouvement dans l'articulation de la voix, depuis l'impression reçûe dans l'imagination, jusqu'à la tension des nerfs qui forment les sons & les

paroles.

paroles. Cette étude des habitudes particulieres de la nature, (si l'on peut ainsi parler) abrége les moyens de l'interprétation, & par celle-ci étend la sphére de la pratique. Elle assure de plus la vérité des spéculations qui ne sont pas à la portée de l'expérience.

Les progressions secrettes de la nature sont très-difficiles à saisir. Avons-nous des échelles, des poids, des mesures bien justes ? sçavons-nous comment un corps se divise dans la digestion, combien il perd en sucs volatiles, ce qui en passe dans le sang, les germes qu'il y porte, les obstacles qu'il trouve ? Cette infinité de combinaisons subtiles est toutefois essentielle à quiconque veut soumettre la nature à l'art. Nous ne sommes donc qu'au vestibule, loin d'a-

voir pénétré dans le sanctuaire.

Il reste une foule d'expériences à faire sur les découvertes déja faites, pour étendre les progrès de l'invention ; c'est un second moyen d'inventer.

Le divorce des talens cause la ruine des sciences & des sçavans. Un homme ne se croit pas assez grand, s'il n'est le seul ; ni assez puissant, si on l'aide, & l'on veut le bien ? .... Non : on brigue de paroître singulier dans son espece. Eh ! daignez oublier votre vanité, vous le serez.

Il suffiroit quelquefois de moissonner toujours. Un bon Observateur qui pourroit rendre compte de tous les faits de lanature, aideroit bien vîte à découvrir les causes ; & toutes les sciences prendroient de la consistance, parce qu'elles auroient des bornes. Si un homme seul & sans

ſecours, d'une ſanté délicate, diſſipé par les affaires, a pû découvrir & montrer le chemin, que ſeroit-ce des travaux combinés de pluſieurs hommes de génie, qui, débarraſſés des ſoins de l'ambition par les libéralités du Prince, s'occuperoient toute leur vie à l'enrichiſſement des arts?

Si un homme ſe ſent deſtiné par une certaine adreſſe à la Mécanique, qu'il s'arrête dans l'obſervation, à ce qu'il trouvera du reſſort de la pratique. Un Philoſophe au contraire, dont l'invention, eſt toute dans l'eſprit, & non pas dans les yeux ou dans les doigts, continuera ſon chemin; il n'eſt queſtion pour lui que d'obſerver & conclure.

L'eſprit & les ſens ſont comme des ſentinelles qui veillent

à l'observation de la nature ; ils doivent se relever tour-à-tour ; & quand les sens ont fini leur opération sur la superficie des corps, l'esprit commence la sienne sur l'anatomie intérieure, ou la progression insensible des mouvemens cachés : si la contemplation cesse, dès que les yeux se lassent, ou que l'objet disparoît, on ne tient rien : la réfléxion supplée à l'observation, & nous fait connoître ce que nous ne voyons pas, par ce que nous voyons.

Les divisions valent mieux que les abstractions. Il y a des noms sans être, & des êtres sans nom. Le premier mobile & les épycicles, tous ces cercles imaginaires & supposés de la sphére, ne sont que des noms. Les choses à découvrir n'ont pas encore de nom. Il y a des

définitions hétéroclites. Qu'eſt-ce que l'humide ? une qualité qui ſe répand & qui ſe rapproche, qui ſe diviſe & qui ſe lie, à qui le repos & le mouvement ſemblent convenir. Quelquefois le feu eſt humide, & quelquefois l'air ne l'eſt pas ; cependant l'humidité eſt le propre de l'air & non pas du feu. Le verre eſt humide, quand il eſt entier ; il ſe trouve ſec, dès qu'on le pulvériſe : enfin on ne ſçait où ſaiſir & fixer cette notion, qu'on a priſe au hazard dans l'idée de l'eau ; il faut donc ſéparer. Le mot *Terre* n'offre qu'une idée confuſe & mêlangée : le mot *boue* ou *craie* dit quelque choſe de plus. La *génération*, l'*altération*, la *corruption* ſont des termes encore plus obſcurs, cependant beaucoup moins que les mots *denſité*, *gravité*, *légéreté*.

La Mécanique est le terme & le flambeau de l'histoire naturelle. Un corps d'histoire mécanique seroit composé non-seulement des arts & métiers, mais encore de cette partie pratique des sciences spéculatives qui n'a pas encore passé dans la Mécanique, afin de ne rien oublier de ce qui peut aider l'entendement, & pourvoir aux besoins de l'homme.

Il y a une prévention pour les opinions établies, qui nous tient en garde contre les nouveautés. Il semble qu'en fait d'erreurs, les anciennes doivent prescrire, & qu'on ne veuille pas être trompé deux fois. C'est la même absurdité, dit-on, qui revient du vieux tems, avec des couleurs fraîches.

Quand une doctrine est déja fondée sur la croyance publi-

que, il ne reſte plus qu'à la consolider par des raiſonnemens; mais dès qu'on heurte les opinions reçues, ou qu'on prétend s'élever au-deſſus, il faut d'abord ſe faire entendre, avant de prouver; & c'eſt par le moyen des comparaiſons & par le ſtyle figuré, qu'on ſe met à la portée des eſprits communs. De-là vient que dans l'enfance des beaux arts, vers les ſiécles de rudeſſe & de groſſiéreté, tout s'expliquoit en paraboles; autrement les vérités auroient été négligées, faute d'êtres ſenſibles, ou rejettées comme des paradoxes. Ainſi toute ſcience qui n'aura pas ſes racines dans des prénotions, ou des préſuppoſitions généralement approuvées, doit avoir recours à l'entremiſe des ſimilitudes.

Les anciens préjugés ſont comme les délires des frénétiques

qu'il faut paroître approuver quelque tems, pour les en faire revenir. L'esprit de contradiction qui les attaque de front, ne produit que l'aheurtement de toutes parts.

Il y a toujours du trop ou du trop peu dans tout ce que nous faisons : la Philosophie est chargée à l'excès de faits ou de raisons. Trois classes de mauvais Philosophes : les Sophistes qui noyent les idées dans les termes & la vérité dans la dispute ; les Empyriques qui donnent tout à l'expérience ; & les Superstitieux qui se jettent dans les causes finales ou surnaturelles, d'où naissent les erreurs dans la Philosophie, & les hérésies dans la Religion. Ceux-ci pleins d'amour propre, ramènent tout à l'homme : mais quand aux débordemens du Nil

qui engraiſſent la terre, la nature fait ſuccéder une peſte qui dévore ſes habitans; travaille-t-elle alors pour nous? Le Chymiſte s'attache aux cauſes élémentaires; mais il a les yeux tellement faſcinés de ſes principes, qu'il ne voit par-tout que ce qu'il a vu dans ſes fourneaux, comme ſi la nature étoit la même dans ſon cours libre & dans ſa marche forcée. Le Médecin ne ſaiſit que les propriétés du ſecond ordre, ou les qualités compoſées, telles que la fermentation, & celles qui ſont utiles à ſa profeſſion. D'autres recherchent les principes muets & paſſifs, ou les élémens dont les amas ſe forment, & jamais les principes moteurs ou les agens qui aſſemblent & compoſent. Qu'importent ces termes indéfinis *d'augmentation* & de *diminution*,

pour expliquer les changemens qui ſe font dans les corps, ou les métamorphoſes ? C'eſt dire ce qui ſe fait, mais non pas comment. On ajoute tout au plus, pour ſpécifier les cauſes, que le mouvement eſt tantôt naturel, & tantôt violent. Eſt-ce que tout mouvement violent n'eſt pas naturel ? Il faudroit donner la raiſon de cette attraction univerſelle qui rapproche tellement les corps, qu'elle ne peut laiſſer de vuide dans la nature, de cette inclination qui fixe tous les individus à un certain ordre de mouvement, à une certaine figure, hors de laquelle ils reviennent à la forme primitive des élémens, & diſparoiſſent dans les eſpaces de la matiere, enfin de cette ſympathie ſinguliere qui raſſemble les parties ſimilaires vers des centres com-

muns, ou les pouſſe vers les extrémités d'une même ſphére. Voilà ce qui méneroit à des imitations heureuſes.

On vient à bout des entrepriſes les plus étonnantes. La puiſſance des motifs, la ſageſſe des moyens, & la combinaiſon des efforts ſoutenus ne laiſſent rien ſoupçonner d'impoſſible à l'homme. Le progrès des ſciences dans un Etat ne tient donc qu'à la volonté du Maître qui le gouverne. S'il daigne ouvrir aux Muſes des aſyles, où ſa magnificence éclate dans la grandeur & la commodité des édifices, dans la ſolidité des revenus, dans la ſingularité des priviléges, & dans tout ce qui peut attirer le concours & fomenter l'émulation ; s'il éleve des bibliothéques où le nombre des livres ne nuiſe point au

choix ; s'il a soin que l'on veille à la netteté des Editions, à l'élégance des traductions & à tout le détail de la bonne littérature ; enfin s'il distingue les sçavans par des honneurs, dont ils sont bien plus jaloux que des richesses, bientôt les Lettres feront fleurir tous les autres arts dans son Empire.

Le Sacerdoce seroit bien déchu de la vénération des peuples, disoit Machiavel, si la pauvreté de certains Ordres Monastiques n'avoit expié le luxe des Evêques. On peut ajouter que sans les veilles des gens de Lettres, l'Etat perdroit du moins de son éclat, si ce n'est de sa force.

Les sçavans se plaignent de la stérilité des Muses, il faudroit donc les attacher à leurs fonctions par l'intérêt. Il arriveroit

qu'un homme pafferoit fes jours fans dégoût dans une chaire publique, & qu'il n'y feroit remplacé que par des fucceffeurs d'un mérite égal au fien.

La Mécanique & la Chymie font des gouffres de dépenfe ; mais elles peuvent tant pour l'avancement des fciences, qu'on n'y devroit rien épargner. Dès qu'on eft intéreffé à découvrir le fecret d'une Cour étrangere ou la marche de l'ennemi, manque-t-on d'argent pour mettre les Efpions en campagne ? Pourquoi donc regretter les frais de l'expérience, quand il s'agit de dévoiler les myftéres de la nature, fouvent plus importans au bien du Commerce & de l'Etat ?

Cette prodigieufe multitude de Livres, d'Académies & de Colléges eft précifément la ruine des

Lettres. C'est ainsi que le luxe absorbe les richesses. Les Princes trouvent par-tout des demi-sçavans, & pas un Politique. Il faudroit établir des éducations publiques, où se formeroient des hommes d'état par l'étude de l'histoire, des langues vivantes, du droit public, des intérêts des nations, & de tout ce qui pourroit les rendre propres aux affaires. On ne verroit plus au timon de l'Empire de ces Ministres créés à la hâte, par la faveur, qui ne présentent au Public que des talens supposés, & qui ne connoissent leurs devoirs, que par leurs bévues.

Les voyages forment l'éducation de la jeunesse & l'expérience des vieillards. Chose surprenante ! Les Navigateurs qui ne voient que le Ciel & la Mer, ne manquent jamais de faire le journal de leur route, & des

Voyageurs parcourront quelquefois toute la terre, ſans recueillir leurs obſervations. Cependant que de curioſités dignes de l'attention d'un ſpectateur de l'univers! Les cours des Princes, lescorps civils & écclésiaſtiques, les temples & les anciens monumens, les ports, les fortifications, les bibliothéques, les palais, les jardins, les ſpectacles, les hommes fameux par leurs talens ou leurs ſervices; que de richeſſes pour un eſprit avide de connoiſſances! Mais voyager dans un pays ſans en ſçavoir la langue, c'eſt le voir ſur la carte, ou dans les relations. Evitez chez l'étranger de lier avec les gens de votre nation, vous ne verriez enſemble que votre pays. Qu'on reconnoiſſe un homme qui a voyagé, moins au goût de ſa parure, qu'à la ſageſſe de ſes

réfléxions. Trop d'empreſſement à raconter ce qu'on a vû, marque plus de légéreté, que de connoiſſance. Ne changez pas les mœurs de votre patrie pour des mœurs étrangeres ; mais rapportez chez vous de la délicateſſe dans vos goûts, des vûes politiques, l'amour & l'eſtime des hommes, comme les riches dépouilles de toutes les nations.

On devroit entretenir un cours de voyages aux dépens de l'Etat. Les Miniſtres choiſiroient les jeunes gens de la meilleure eſpérance : leurs talens & leur prudence bien éprouvés, on les récompenſeroit par des ambaſſades, ou par des emplois dans les affaires étrangeres. Cette Politique eſt la mere nourrice des plantes publiques.

La nature a lié les familles

par les nœuds du ſang, & les nations par le commerce. Pourquoi les Académies de l'Europe n'entretiendroient-elles pas une correſpondance générale? Les richeſſes littéraires deviendroient communes, & la gloire d'une nation tourneroit au profit de toutes.

Une bonne entrepriſe ce ſeroit celle d'une ſociété de gens de Lettres qui enrichiroient, à frais communs, le corps des ſciences, des parties qui lui manquent.

Par exemple, il nous manque une hiſtoire des choſes extraordinaires. Cette collection renfermeroit les productions de la nature particulieres à chaque climat, les changemens ſinguliers opérés par le tems dans le cours de la matiere, les four-

ces de ce dérangement ou de cette altération des loix naturelles, les effets de certaines propriétés dont la cause ne peut être expliquée, les différentes especes de monstres, & les monstres uniques dans leur espece. Ce recueil d'ouvrages hétéroclites seroit renforcé par une sévere réfutation de toutes les merveilles fabuleuses que l'imagination a forgées. Cette connoissance étendroit infiniment les progrès des arts, tant il y a de rapport entre les prodiges de la nature, & les chef-d'œuvres de l'art ! Il ne faudroit pas même exclure de ce détail tout ce qui regarde les songes, les prédictions & les enchantemens de la magie ; ce ne sont souvent que des effets tout naturels que la supersti-

tion a défigurés. Il réſulteroit de cette étude plus d'intelligence dans les ſecrets de la nature, & plus d'équité dans les arrêts que la juſtice prononce contre les ſortiléges.

On n'a point encore examiné dans l'article des *quantités*, pour quoi certaines eſpeces ſont ſi communes & d'autres ſi rares; pourquoi l'on voit moins d'or que de fer, beaucoup de gazon à proportion des fleurs. On n'a point cherché pourquoi, malgré la convenance des eſpeces, le fer n'attire pas le fer. On n'a point expliqué dans le chapitre des *reſſemblances* & des *différences*, la nature des eſpeces équivoques ou hétéroclites, telles que le muſc dont l'odeur eſt mitoyenne entre le parfum & l'infection; les coquillages mitoyens entre les végétaux & l'animal; le pa-

pillon qui participe du volatile & du quadrupede. On s'eſt attaché à de brillantes deſcriptions qui ne renferment que des mots ; & les cauſes phyſiques qui ſatisferoient la raiſon, ſont encore à chercher. Pourquoi la digeſtion, la circulation du ſang, la vibration des artéres qui ſont les principes de la vie, échappent-elles à nos regards ; comme ſi la nature avoit craint de nous éclairer, de peur que notre induſtrie ne lui fît la loi ? Il y a une comparaiſon à établir des mouvemens imperceptibles avec les mouvemens ſenſibles, qui jetteroit une grande clarté ſur ces queſtions très-curieuſes.

La pratique d'Hippocrate étoit excellente de recueillir les maladies & les cures ſingulieres dont il avoit été le témoin. Un pareil corps d'ouvrage qui

contiendroit une ſimple expoſition des ſymptomes & des progrès d'une maladie, avec l'application & le ſuccès des remédes, ſeroit le meilleur Traité de médecine, pourvû qu'il ne s'y gliſſât rien de trop extraordinaire, ſans en donner raiſon, ni de trop commun, ſans en tirer des réfléxions & des conſéquences utiles. Le bon morceau, qu'un Traité des maladies incurables ! Autre ouvrage auſſi ſatisfaiſant : l'art d'appaiſer les douleurs.

La connoiſſance de ſoi-même eſt le but naturel de toutes nos études. La ſcience de l'homme comprend les prérogatives & les déſavantages de ſa condition. Nous avons aſſez de tableaux des miſeres humaines : ces ſortes de lamentations ont quelque choſe de doux & de

salutaire. Mais un Traité de l'excellence de l'homme ne seroit pas moins utile. Ce seroit un grand tableau tiré d'après l'histoire, qui représenteroit les plus sublimes traits de la nature humaine ; on n'y verroit parmi les projets, que les plus magnifiques ; au nombre des vertus, que les plus héroïques ; que les actions du premier ordre, & les talens du premier mérite : enfin ce seroient les fastes des triomphes de l'homme, & le *livre d'or* où le favori vivant n'obtiendroit pas la place du héros mort, parce qu'on n'y seroit écrit qu'après la vie. Quoi de plus frappant (ceci me fait entendre) que de voir un malheureux pleurer, quand on lui coupe les cheveux pour le mener au supplice, & rire au milieu des plus affreux tour-

mens, en voyant tomber les débris d'un toît, ſur la tête d'un des aſſiſtans ? Cette contradiction donneroit plus de matiere, aux réfléxions d'un Philoſophe, qui étudie & enſeigne l'art de connoître les hommes, que ne le pourroient faire des volumes d'hiſtoire.

Tel feroit le plan d'une hiſtoire littéraire. Elle commenceroit par une idée de tous les arts, des tems & des pays où ils ont fleuri ; on ſuivroit leurs progrès & leurs tranſmigrations, (car les ſciences voyagent auſſi-bien que les peuples,) leur décadence & leur rétabliſſement : enſuite viendroit l'origine de chaque ſcience avec l'occaſion qui l'a fait naître, la maniere de la cultiver avec celle de la tranſmettre, ou de l'enſeigner ; les ſectes, & les querelles que les opinions

ont enfantées ; leurs défenseurs, leurs adversaires & leurs protecteurs fameux ; les auteurs illustres, les livres excellens, & les Académies célébres ; enfin tout ce détail essentiel qui appartient à la république des Lettres. Un tel ouvrage finiroit par l'abrégé des systêmes de la Philosophie, où l'on verroit chaque Docteur à la tête de son École expliquant & liant sa doctrine, en sorte qu'elle se soutienne & s'éclaire ellle-même dans toutes ses parties, au lieu qu'elle est mutilée par ceux qui la combattent. Séparez les piéces, l'édifice tombe. Les mêmes actions de Néron, que Tacite rend vraisemblables par les circonstances dont ils les enchaîne, deviennent chez Suétone un tissu d'horreurs incroyables. Mais l'ame de toute histoire, c'est l'art de

de combiner les événemens avec leurs principes ; de remarquer, par exemple, la diſpoſition du climat & du génie à l'égard de chaque eſpece de ſcience, les circonſtances du tems favorables ou contraires, tant du côté de la Religion, que des Loix civiles & politiques, & tous les reſſors ſecrets ou publics qui ont contribué à la propagation des arts. Cet eſprit de critique ne doit pas écarter un hiſtorien de ſon devoir principal, qui eſt de ſuivre l'ordre des faits. C'eſt à lui de citer, au lecteur de juger ; c'eſt un témoin à qui on ne demande pas ſon avis, mais ſa bonne foi. Ce ſyſtême ſeroit moins un trophée érigé à la gloire des arts, qu'un tribunal où l'on peſeroit les vertus & les paſſions des ſçavans, pour leur apprendre à ſe reſpecter eux-mê-

mes, s'ils veulent l'être du peuple.

L'histoire du ciel ne doit pas être celle des systêmes du monde, mais la simple relation des phénoménes. C'est le moyen de parvenir au vrai systême; car si l'on observe les astres avec le Télescope, c'est-à-dire, avec les préventions de Galilée ou de Tycobrahé, on ne verra que ce qu'ils ont vu, des apparences qui nous empêcheront de parvenir à la réalité. Le dogme jette un nuage sur les faits; il faut commencer par ne rien croire, avant d'examiner. Un systême, pour être l'unique enfant de votre génie, n'en mérite pas davantage votre prédilection.

Il nous faudroit une liste des problêmes résolus & à résoudre, des erreurs populaires de fait ou de principe sur l'histoire naturelle, des mensonges

imprimés dans l'hiſtoire civile, & des héréſies qui concernent les dogmes de la Religion ; ce feroit autant de retranché des articles de notre crédulité.

Il nous manque un inventaire des richeſſes de l'homme, où l'on détailleroit tous les biens que nous tenons de la nature & de l'art, les pertes que nous avons faites d'une part, & les acquiſitions qui nous reſtent de l'autre, afin de chercher les moyens de rentrer ſous la tutelle de la nature, ou de nous bien gouverner dans l'état d'émancipation que nous avons choiſi. On mettroit à côté les tentatives qu'on croyoit poſſibles & qui ont manqué, & celles qui, réputées long-tems pour impoſſibles, ont pourtant réuſſi : ce corps d'exemples enhardiroit l'induſtrie à l'invention, la

dirigeroit dans les moyens & lui faciliteroit les voyes les plus promptes & les plus actives.

On n'a point écrit encore sur les affaires. C'est que les gens de lettres ne les entendent pas ; & voilà le reproche le mieux fondé que l'on puisse faire aux sciences, de rendre un homme inutile au commerce. L'érudition & l'esprit des affaires ne vont point ensemble. Quant à la Politique, on n'ignore pas que les têtes à systêmes, peut-être bien réglées en elles-mêmes, gouverneroient assez mal le monde. On a tout vû ; mais quand on vient à tenir le timon, toutes les idées s'évanoüissent ; le tumulte des affaires, la multitude des vûes, la difficulté du choix, les risques d'une résolution, tout vous jette dans un chaos où les

meilleures ſpéculations s'abîment & ſe confondent. Il s'agiroit donc de traiter à fonds la ſcience des affaires dont nous n'avons qu'une eſquiſſe légere, eu égard à l'étendue de la matiere.

L'érudition n'eſt pourtant pas oppoſée à l'eſprit de conſeil, & aux talens de l'adminiſtration. Car auſſi ne faut-il pas livrer ſa ſanté entre les mains d'un Empyrique ſans expérience & ſans réfléxion, ni ſa fortune à la barbarie d'un Légiſte ſans étude, dont la moindre nouveauté met d'abord la pratique à bout. Un Sçavant ou un Philoſophe n'eſt jamais qu'un pédant aux yeux d'un Miniſtre; cependant Seneque gouvernoit aſſez bien l'enfance de Néron; Gordien acquit aſſez de gloire, tandis que Miſithée dirigeoit ſa main au

timon de l'Empire; & la minorité d'Alexandre Severe fut heureuse sous la régence des femmes, parce qu'elles étoient conduites par d'habiles maîtres. Quand on n'auroit pas l'adresse de saisir les occasions, il reste au moins un fonds de lumieres pour appercevoir l'équité : mais a-t-on besoin de remédes, quand on ne veut pas faire de mal ? On a beau se proposer un modele, la vie d'un homme est trop courte, & sa conduite trop bornée, pour servir d'exemple à un autre homme, & sur-tout à un homme qui doit en gouverner plusieurs ? Souvent un fils ressemble moins à son pere, qu'à son bisayeul. Ainsi les exemples anciens quadrent mieux avec les affaires présentes, que les exemples des siécles récens, ou des climats voisins. L'esprit enfin est à l'égard de l'érudition, comme

le fonds d'un particulier auprès du trésor public.

Il nous manque un Traité d'éloquence politique, qu'on appelleroit l'Art de conférer dans les affaires d'Etat, ou de faire valoir ses intérêts particuliers.

Un ouvrage bien instructif en fait de morale pratique, ce seroit un recueil des artifices de chaque profession, & de ce qu'on appelle *les tours de métier.* La peinture des vices traitée avec toute la gravité & le ménagement d'une saine philosophie, sans amertume & sans déclamation, prêteroit de fortes armes à la probité.

Les Moralistes sont la plûpart comme un Maître Ecrivain qui donneroit de beaux modeles, sans enseigner à tenir & à conduire la plume, pour tracer des caracteres. Ce sont des portraits

de mœurs finement touchés, de belles images de la vertu, de magnifiques sentences ; mais les moyens & les régles, ce qui fait la partie essentielle de la Morale, on les laisse à l'écart. C'est que tous les Ecrivains veulent être ingénieux, & songent moins à éclairer, qu'à éblouir. Vain amour d'une futile gloire, qui fait perdre de vûe à un Auteur, l'unique but qu'il doit avoir sans cesse devant les yeux & dans le cœur, le bonheur des hommes. Le métier de Manœuvre vaut souvent mieux que le rôle d'Architecte, quand il s'agit d'être utile.

N'y a-t-il pas un moyen de tendre & de fortifier l'imagination ? Quand elle est une fois exaltée, on voit l'homme opérer des choses prodigieuses. Les anneaux magiques ne tirent point leur pouvoir des mauvais esprits,

mais des esprits foibles qui se frappent de certains signes extérieurs que la fourberie employe, comme la Religion a recours aux images saintes pour échauffer la piété des fidéles & fixer leur attention dans les prieres. Ces cérémonies superstitieuses sont peut-être dignes d'observation ; car souvent elles couvrent une opération toute naturelle, dont on attribue l'effet à des puissances invisibles. Les chaînes de la sympathie, la communication des esprits & des corps à travers de longues distances, ne sont la plûpart que les prestiges d'une magie fort simple.

La mémoire tire ses meilleurs secours de l'écriture qui la fixe. L'usage des extraits a ses inconvéniens : l'érudition qui se nourrit de la lecture, & la mémoire

qui s'entretient par l'exercice, doivent en souffrir ; mais on ne sçauroit faire de trop bonne heure de ces provisions littéraires, pourvû que le goût préside au choix. La mémoire est comme une eau dormante qui a besoin de palissades. Les vers ont une harmonie & une cadence qui la réveille plus sûrement, que la prose la mieux arrondie. Quand une expression nous échappe, la mesure la rappelle. L'emblême fixe l'esprit par le moyen des sens. Une image sensible frappe toujours davantage. Le tableau qui représente un Chasseur à la piste du liévre, la vûe d'un Marchand qui arrange son magazin, la voix de l'Acteur qui déclame une scéne ; tout cela nous peint beaucoup mieux l'invention, la disposition & l'élocution, que toutes les définitions de la Rhétorique.

Tout ce qui donne beaucoup de peine & peu de profit, doit être rejetté. Ces efforts de mémoire qui consistent à retenir une foule de noms barbares, & à les repéter dans le même ordre, cette stérile facilité d'écrire sur le champ, & de faire des vers sur toute sorte de sujets, cet esprit de maligne plaisanterie, qui manie habilement le ridicule & la satyre; cette subtilité qui élude la force des raisonnemens par de vains subterfuges; ce sont autant de jeux d'enfant, comparables à la souplesse d'un funambule qui cause plus d'étonnement que d'admiration, & plus de frayeur que de plaisir.

Belles matieres pour les Philosophes: l'énergie de la nature, l'empire de la coutume & de l'éducation, la tyrannie du préjugé, l'ascendant de l'exemple,

le pouvoir de l'amitié & des habitudes, l'aiguillon des louanges & de la honte, l'attrait des honneurs & de la réputation, l'effet des loix, des livres & des études sur le cœur de l'homme; car voilà les ressorts de tous ses mouvemens : quel champ pour la Morale !

Le Laboureur ne change point la nature d'un terroir, ni la température du climat; le Médecin ne peut rien sur la constitution d'un malade, ni contre les révolutions de l'air. Mais il y a un art infaillible de former les ames, & de traiter les maladies de l'esprit. Les Politiques & les Philosophes ont négligé cette étude essentielle qui consiste à observer les dispositions générales au bien ou au mal, mais sur-tout à épier les inclinations dominantes. Les Poëtes sont pleins de ca-

ractéres, mais toujours outrés par l'imagination qui ne s'arrête point au vrai. Croiroit-on que dans les entretiens familiers on fait des portraits plus fidéles que dans les Livres ?

C'est aux Historiens qu'il faut s'adresser pour connoître les hommes, non pas dans les éloges composés après coup à la fin d'une vie, mais dans le corps même de l'Histoire, où chaque personnage se montre tel qu'il est à travers les rôles qu'il joue. Ces traits épars & jettés au hazard, peignent mieux au naturel que ces portraits flattés & embellis à dessein, où l'Historien substitue son caractere à celui de ses Héros. Un Moraliste ne doit jamais présenter un seul homme pour modele à tout le genre humain. Mais il recueille çà & là des couleurs simples qui, broyées en-

ſemble, peuvent faire d'excellens tableaux de mœurs, & repréſenter toutes ſortes de caracteres; c'eſt par cette ingénieuſe diſſection du cœur humain, qu'on apprend à le connoître & à le former.

La nature a fait tous les frais pour le fonds des ames, mais la forme tient à mille choſes; l'âge, le ſexe, le climat, le tempérament, la figure, la fortune enfin, tout a droit d'y mettre ſon empreinte; & ce ſont autant de conſidérations à diſtinguer dans l'application des remédes de l'eſprit, ſans quoi l'on tombe dans la chimere des Empyriques qui traitent tous les malades également.

La ſcience du monde eſt très-difficile à traiter; elle dépend ſi fort du cours des choſes & de la viciſſitude des circonſtances,

qu'on ne peut la réduire en principes constans. La Morale a sans comparaison beaucoup plus à faire que la Politique, car elle doit former l'honnête homme ; & l'autre ne donne que les dehors de la probité, qui malheureusement semblent suffire au maintien de la société. C'est pourquoi le Gouvernement est quelquefois sain, quoique les mœurs soient corrompues. Les Etats sont de grandes machines qui se remuent difficilement, aussi durent-elles plus long-tems. Les premiers mouvemens influent beaucoup sur les seconds, & l'impression des sages institutions qui ont donné naissance aux grands Empires, éloigne ou retarde leur décadence. Mais la corruption suit de près le relâchement dans la Morale, & comme la vertu des hommes est un

état violent depuis l'établissement de la société, parce que les devoirs & les obstacles se sont plus multipliés que les secours, c'est bientôt fait des mœurs de tout un peuple.

L'abrégé des devoirs de la vie civile consiste à tenir la balance juste entre nos droits & ceux d'autrui, pour ne rien faire qui nous rende odieux, ou méprisables.

Question délicate dans la Morale. Est-il permis d'oublier l'équité pour sauver sa patrie, ou de sacrifier son siécle au bonheur de la postérité? Voici la réponse.

Vous qui siégez à la tête des hommes, suivez ce que la justice & le bien public vous demandent le plus instamment; quant à l'avenir, dont vous n'êtes point responsables, puisque

vous n'en jouirez pas, laiſſez-en le ſoin à la Providence qui ſeule prévoit tout, & diſpoſe de tout.

Quand on conſidere que les hommes ſe corrompent & s'empoiſonnent mutuellement, croiroit-on qu'ils ſont faits pour habiter enſemble ? D'où vient que dans les temples, les ſpectacles, & dans tous les lieux d'aſſemblée publique, on eſt ſujet aux pâmoiſons de cœur ? c'eſt que les hommes y ſoufflent une peſte ſubtile. Les troupeaux n'éprouvent pas ces altérations dans leurs étables; ſans doute parce que leur nourriture eſt plus innocente.

Loin de nous ces méthodes qui ne donnent qu'une teinture d'érudition univerſelle ſi propre à remplir de vanité de jeunes eſprits, & à retarder les fruits

des lettres par une ostentation de génie prématuré.

On peut avancer dans les sciences par des routes bien opposées. La pratique de commencer par les grandes difficultés, est la plus courte pour rompre la roideur de l'esprit : quand elle réussit, on va loin, le goût succede aux obstacles ; & il ne nous abandonne jamais, quand il est venu difficilement. N'apprend-on pas à danser avec de gros souliers, comme on apprend à nager avec des outres gonflées de vent ?

Un esprit médiocre qui veut aller trop loin, perdra courage en route. S'il a trop de confiance, il reste au-dessous de ses espérances ; de cette malheureuse présomption naît le désespoir qui nous jette dans un état d'inaction & de langueur, &

qui nous empêche de remplir la mesure de nos talens.

La raison a tant de sortes d'ennemis à combattre ! Tantôt ce sont les piéges du sophisme, tantôt l'enchantement & la séduction de la parole, enfin la violence des passions : on a réduit en art les moyens de se défendre contre la plûpart de ces divers assauts ; mais que seroit-ce, si ces armes devenoient meurtrieres & funestes à ceux-mêmes qui s'en servent, si la raison n'échappoit à la force ouverte, que pour tomber dans une embuscade ? La Dialectique & la Morale de l'Ecole ne favoriseroient-elles pas les ennemis de la raison, au lieu de lui prêter du secours contre leurs entreprises ?

Les tremblemens des cordes sous l'archet font sur l'oreille la même impression que les

rayons du soleil réfléchis par les flots, ou les scintillations du rubis, ont coutume de faire sur la vûe. C'est un rapport d'harmonie fondé sur une correspondance d'organes. Il nous manque un recueil de ces axiomes primitifs communs à toutes les sciences, également applicables à la Physique, à la Morale, & à la Politique. Cependant la nature est simple & se ressemble par-tout. En voici des exemples.

I.

Si l'on ajoute des égaux à des inégaux, les tous seront inégaux.

Axiome de Mathématique, qui passe en régle de droit. Car dans la justice distributive qui rend à chacun selon ses œuvres, si l'on traite également des actions inégales, il n'y a plus d'égalité, ni d'équité. Mais la justice commutative qui rend à

chacun ſelon ſes choſes, partage également des perſonnes inégales.

II.

La nature ſe repréſente toute entiere en petit.

Ainſi le mouvement des aſtres ſe vérifie dans celui des atomes. La cauſe de leur révolution diurne, s'expliquera par celle du flux & du reflux de la mer. Dès que l'on pourra découvrir le principe de la vertu magnétique, ou celui du mouvement circulaire, on connoîtra bientôt les loix de l'attraction des corps céleſtes, & ſi la terre tourne, ou bien les cieux.

Tel eſt l'axiome phyſique de Démocrite, qu'Ariſtote tranſporta dans la Politique. Car il établit le Gouvernement monarchique ſur le Gouvernement

domestique, & prit le plan de l'Etat, dans la famille.

III.

L'être ne périt jamais entiérement, quand le tout retourne à ses principes.

Axiome de Physique, & maxime de Politique. Comme la matiere, loin d'être anéantie, reprend sa vigueur dans les élémens; aussi pour empêcher la ruine des Empires, les loix doivent rappeller les anciennes mœurs.

IV.

La peste est plus contagieuse dans ses commencemens, que dans sa maturité.

C'est une expérience physique applicable à la Morale. Car la corruption des méchans déterminés est moins funeste à

la ſociété, que les irrégularités d'une vertu qui plie & ſe dément.

V.

Les cauſes les plus générales ont auſſi le plus d'énergie.

Principe univerſel dans la nature. La grande chaîne qui ne laiſſe point de vuide, eſt eſſentielle à la conſtitution du monde, & ſert à l'entretien de tout le méchaniſme; mais la gravité n'eſt qu'un mouvement particulier à la ſphére terreſtre, & ſubordonné au mouvement général qui lie & rapproche tous les êtres : ainſi le grand intérêt de l'Etat abſorbe les petits intérêts des citoyens. La patrie eſt une mere, mais qui dévore quelquefois une partie de ſes enfans, pour conſerver la famille, & quelquefois immole la famille

aux aînés. Les ressorts qui font subsister ou fleurir la nation, sont toujours plus forts que ceux du bien être des particuliers.

VI.

Les organes de la réflexion ressemblent aux organes des sens.

C'est un axiome commun à la Perspective & à l'Acoustique. En voici l'explication. Le miroir qui réfléchit les objets, est transparent comme l'œil qui les reçoit. Le rocher qui renvoie les sons & qui forme l'écho, a la même configuration que l'oreille. Autant de ressemblances, ou plutôt autant de vestiges de la nature qui a imprimé ses caractéres & son sceau sur toute la matiere, ensorte que les traits les plus différentiels ne peuvent effacer l'empreinte dominante d'une même puissance.

En

En voilà aſſez pour les eſprits pénétrans, il n'y en aura que trop pour les autres.

On pourroit faire un recueil d'antitheſes intitulé, la logique des Rhéteurs, ou l'abus de la raiſon dans l'éloquence; & voici dans quel ordre on les diſtribueroit.

MAXIMES.

POUR ET CONTRE

I.

La Nobleſſe.

L'honneur rend la probité comme héréditaire à la Nobleſſe.

Si la vertu ne conduit pas à la Nobleſſe, elle en deſcend encore moins.

II.

Les Richeſſes.

Les Philoſophes demandent ſi l'on doit rapporter le bon-

L'homme qui penſe que tout s'aquiert par les richeſſes, met

POUR ET CONTRE.

heur au plaisir ou à la vertu : laissez-les disputer, & cherchez les richesses qui sont bonnes à tout.

lui-même son ame à prix.

III.

Les Honneurs.

Les Honneurs sont les calculs dont la Providence se sert, pour apprécier notre mérite, & le rendre public.

Les Honneurs sont de faux poids avec lesquels les Princes réglent le prix courant des hommes, sans estimer leur valeur intrinséque.

IV.

La Fortune.

La Fortune est estimable par la sécurité qu'elle nous donne au-dedans de nous-mêmes, & par le crédit qu'elle nous procure au-dehors.

La Fortune donne la commodité d'user de ce qu'on doit mépriser, & le pouvoir de faire ce qu'on seroit heureux de ne vouloir pas faire.

POUR ET CONTRE.

V.

La Réputation.

Les éloges du peuple tiennent de l'inspiration. Tant de têtes ne se réunissent pas au même sentiment, sans une espece de miracle.

Le peuple loue les plus minces vertus qui sont à sa portée, il admire les vertus éclatantes qui sont équivoques, & il n'apperçoit pas les vertus sublimes, qui vont se cacher dans les Cieux.

VI.

L'Affabilité.

L'affabilité qui met les grands au niveau de leurs inférieurs, les éléve au-dessus de leurs égaux.

L'affabilité peut être un effet de la foiblesse qui craint les hommes, ou de la vanité qui recherche leur faveur.

VII.

La Complaisance.

Un Caractere complaisant s'appel-

La Complaisance est une servitude per-

POUR ET CONTRE.

le un naturel d'or; est-ce parce qu'il est fléxible, parce qu'il est rare, ou parce qu'il est recherché comme l'or?

pétuelle. Les refus du Complaisant sont des injures, par la raison que ses offres ne sont pas des services.

VIII.

Le Silence.

Le Silence est aussi dangereux que les ténébres de la nuit. Il décele un esprit soupçonneux, & par-là même suspect.

Le Silence donne du poids aux pensées, & du crédit aux paroles.

IX.

La Vanité.

La Vanité corrige beaucoup de vices : elle ne substitue que des ridicules aux travers odieux de l'orgueil; il est vrai qu'elle fuit d'un côté, pour se montrer de l'autre; mais enfin il faut un

La Vanité nous rend curieux, empressés, menteurs, inconstans, excessifs en tout, dans le bien comme dans le mal; elle corrompt le principe des meilleures actions, & nous en dé-

POUR ET CONTRE.

peu de vanité, ne fût-ce que pour se mêler des affaires publiques.

robe tout le mérite.

X.

La Constance.

La Constance & l'uniformité dirigent les mouvemens des Cieux, & la marche de l'Eternité. Où en sommes-nous, si nous ajoutons à l'inconstance de la fortune celle de notre esprit?

L'homme inébranlable dans ses résolutions ressemble à un Portier infléxible & mal avisé qui, de peur de laisser passer la canaille, refuse l'entrée à d'honnêtes gens.

XI.

Le Courage.

Le Courage nous apprend à voir le danger d'un œil ferme, ou pour l'éviter, si l'honneur le permet, ou pour l'affronter, si l'honneur le commande.

Un homme qui ne craint pas pour sa vie, ne ménage guéres celle des autres.

POUR ET CONTRE.

XII.

La Vengeance.

La Vengeance est un sage conseil de l'amour de soi-même ; c'est un frein d'autant plus nécessaire, que les loix ne veillent pas toujours.

L'homme prompt à se venger, n'attendoit que le moment de faire du mal.

XIII.

L'Ingratitude.

L'Ingrat rend souvent justice à son bienfaiteur, en l'oubliant; mais il se rend toujours justice à lui-même, en conservant son indépendance.

Les bienfaits nous imposent des obligations d'autant plus sacrées, qu'elles n'ont dépendu que de notre choix. L'ingratitude est donc une injustice.

XIV.

L'Amour.

Tous les hommes se cherchent eux-mêmes ; l'amant est le seul qui se retrouve

L'Amour est un être bien équivoque, tantôt fol jusqu'à ne pas se connoître, &

POUR ET CONTRE.

dans un autre.

tantôt ſi hideux à ſes propres yeux, qu'il a beſoin de fard pour ſe maſquer.

XV.

Les Partis violens.

La néceſſité qui nous précipite dans une réſolution hazardeuſe, nous donne des moyens pour en ſortir heureuſement.

Tout remède violent recéle un nouveau mal. Les conſeils de la crainte & du déſeſpoir ſont un appareil plus mortel que la plaie.

XVI.

La Nouveauté.

Les hommes de talent & d'induſtrie qui ennobliſſent leur famille, valent mieux que leurs deſcendans : la ſingularité dans la conduite ſuppoſe de la force dans le caractére ; & les eſclaves de la coutume ou de

Les innovations ont toujours un effet dangereux, du moins quant au préſent : il faudroit imiter les révolutions du tems qui ſe font par des progrès inſenſibles, quelque ſubites qu'elles paroiſſent à des yeux

POUR ET CONTRE.

l'exemple, ne produiront jamais rien de grand.	peu vigilans.

L'Enfance de la Philosophie se repaît de fables stériles. Loin de l'histoire naturelle toute cette Philosophie qui perd le tems à ramasser des autorités contradictoires sur un fait ou sur une opinion. Loin tous les ornemens de l'éloquence, qui remplissent l'imagination, aux dépens de l'utile. Loin toute cette magie qui entretient la crédulité, éteint la force du génie, & arrête la marche des sciences. Tant de précision n'amusera ni l'Ecrivain ni le Lecteur; mais un ouvrier s'amuse-t-il à dorer ses outils pour le plaisir des yeux? Il les choisit de la meilleure trempe, & les

plus maniables. Un magazin ou un grenier ne ſont pas faits pour qu'on s'y proméne, mais pour loger des proviſions. Ainſi la vanité ſcientifique & tout le faſte académique mis à part, vîte aux faits & à l'ouvrage.

L'hiſtoire des arts méne droit à la pratique. Elle léve cette écorce des choſes, ou ces couleurs fugitives qui produiſent les faux jugemens.

Ayez plus d'un but dans vos opérations. Vous tenez une écreviſſe, ne ſongez pas tellement au profit de la cuiſine, que la Philoſophie n'entre pour rien dans vos vûes. Que l'écreviſſe devienne rouge dans l'eau bouillante, il n'importe pour l'aſſaiſonnement, mais beaucoup pour le traité des couleurs. Reſervez-vous cependant un objet principal, tel

que la distance des planettes dans l'histoire du Ciel, & les limites de la compression dans l'histoire de l'air. Cherchez dans l'histoire de la terre, combien la mer occupe de la masse ou de la surface du globe; dans l'histoire des métaux, observez leur pesanteur réciproque. Au défaut de l'exactitude dans les observations, ayez de la justesse dans vos combinaisons; & pour saisir le véritable milieu des choses, tâchez d'atteindre les extrémités. Quand il se rencontre sur votre chemin une erreur populaire, ne manquez pas de la détruire en passant, comme un voyageur coupe une ronce, ou tue un serpent.

Enfin s'il reste dans quelques ames du zéle pour le bien des hommes, & de la compassion pour leurs maux; s'il y en

a qui aiment la vérité, & qui ſentent toutes les divines impreſſions de la nature ; on les conjure par tout ce qu'il y a de grand, d'utile & de glorieux parmi les hommes, de renoncer à leurs préjugés, de dépouiller l'orgueil de l'Ecole, & d'entrer dans la contemplation de l'univers, avec un eſprit & des vûes épurées. Que ces Philoſophes ne rougiſſent pas de redevenir enfans, pour étudier les élémens & les vrais principes des choſes ; qu'ils employent toutes les reſſources de l'âge & de la raiſon pour agir, laiſſant le ſoin des paroles aux deux enfances de la vie humaine. Puiſſent-ils vivre long-tems & mourir dans l'étude de la nature.

Fin de la ſeconde Partie.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 21. lig. 22. mathématiques, *lisez* mathématique.

Pag. 50. lig. 12. sujets, *lisez* sujettes.

Pag. 174. lig. 22. 'aura, *lisez* l'aura.

Pag. 202. lig. 14. Zéphyres, *lisez* Zéphyrs.

Pag. 208. lig. 7. embelli, *lisez* embellit.

Pag. 200. lig. 4. des autels où, *lisez* des autels-là ou

Pag. 257. lig. 22. des rufes, *lisez* des rufes.

Pag. 311 lig. 21. fait naître, *lisez* faite.


AMW.
England
5/14/47





